

Index des Chroniques

- 01- Des chroniques historiques
- 02- Un tour d'horizon
- 03- Une présence humaine millénaire
- 04- L'épopée du bois carré
- 05- Des missionnaires itinérants
- 06- Un historien visionnaire
- 07- Notre-Dame-du-Laus / 1840-1870
- 08- Gracefield / 1840-1870
- 09- Maniwaki / 1840-1870
- 10- Sainte-Agathe-des-Monts / 1840-1870
- 11- Bouchette et Aumond / 1840-1870
- 12- Montcerf et Bois-Franc / 1870-1880
- 13- Sainte-Lucie et Saint-Donat / 1870-1880
- 14- L'énergique curé Antoine Labelle
- 15- La paroisse : pierre angulaire
- 16- Une colonisation intelligente
- 17- Saint-jovite / 1870-1880
- 18- Saint-Faustin et Huberdeau / 1870-1880
- 19- Notre-Dame-de-Pontmain et Lac-des-Îles / 1870-1880
- 20- Saint-Adolphe et La Conception / 1870-1880
- 21- Labelle/ 1870-1880
- 22- L'Annonciation / 1880-1890
- 23- Saint-Rémi et Val-des-Lacs / 1880-1890
- 24- Nomingue / 1880-1890
- 25- L'Ascension et La Minerve / 1880-1890
- 26- Kiamika et Duhamel / 1880-1890
- 27- Mont-Laurier / 1880-1890
- 28- Baskatong et Grand-Remous / 1880-1890
- 29- Ferme-Neuve / 1890-1910
- 30- La Macaza et Sainte-Véronique / 1890-1910
- 31- Lac-des-Écorces et Val-Barrette / 1890-1910
- 32- Vendée et Pointe-Comfort / 1890-1910
- 33- Lac-Blue-Sea et Messines / 1890-1910
- 34- Brébeuf et Lac-des-Seize-îles / 1890-1910
- 35- Chute-Saint-Philippe et Lac-Saguay / 1890-1910
- 36- Un diocèse dans les cantons du nord
- 37- Rapide-de-l'Orignal vs Nomingue
- 38- Le collège de Nomingue
- 39- Mgr Francois-Xavier Brunet
- 40- L'assise du diocèse de Mont-Laurier
- 41- Le séminaire de Mont-Laurier
- 42- Une nouvelle cathédrale
- 43- Les sœurs Notre-Dame-de-Mont-Laurier
- 44- Lac-Supérieur et Val-David / 1910-1920

45- Saint-Jean-sur-le-Lac et Sainte-Anne-du-Lac / 1910-1920

46- Guénette, Bellerive et Brunet / 1910-1920

47- Mont-Tremblant et Lac-des-Plages / 1910-1920

48- Mont-Saint-Michel et Lac-Saint-Paul / 1910-1920

49- Mgr Joseph-Eugène Limoges

50- L'enseignement pastoral de Mgr Limoges

51- Mgr Limoges et l'agriculture

52- Mgr Limoges et le tourisme

53- Une cathédrale embellie

54- L'école Normale du Christ-Roi

55 - L'école ménagère de Nominique

56- L'hospice-orphelinat Sainte-Anne

57- Le séminaire de la colline Alix

58- L'école d'Agriculture

59- Les Moniales Bénédictines

60- L'école d'Arts et Métiers

61- Les congrès eucharistiques

62- 1951 : Une église triomphante

63- Maniwaki et Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau / 1930-1950

64- Lac-du-Cerf et Val-Limoges / 1930-1950

65- Lac-Carré et Lantier / 1930-1950

66- Lac Labelle et Lac-Castor / 1950-1960

67- Mont-Laurier, Coeur-Immaculé-de-Marie / 1950-1960

68- Maniwaki / 1950-1960

69- Sainte-Agathe-des-Monts et Lac-Croche / 1950-1960

70- Mgr André Ouellette

71 -La révolution tranquille

72- Le concile vatican II

73- Une Église en crise

74- Mgr Jean Gratton

75- Un évêque près des gens

76- Un épiscopat bien rempli

77- Mgr Vital Massé

78- Un temps nouveau

79- Des forces regroupées

80- Mgr Paul Lortie

Annexe 1 : La carte des cantons du territoire du diocèse



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvol
historien

01-DES CHRONIQUES HISTORIQUES

Formé en avril 1913 d'une subdivision de celui d'Ottawa, le diocèse de Mont-Laurier célèbre son premier centenaire en 2013. Au cours des prochains mois, une série de chroniques historiques vous feront connaître le rôle de cette grande institution dans la vie et le développement des cantons du Nord.

Pour mémoire, il faut déjà penser à conserver ces textes hebdomadaires qui entendent narrer les événements d'importance, présenter les personnages clés et traduire les grandes orientations prises. Ces chroniques mettront également en lumière les grandeurs et les misères de la population laurentienne qui, par naissance ou par choix, a fait sa patrie de ce vaste territoire.

Depuis Gracefield baignée par la Gatineau et Notre-Dame-du-Laus arrosée par la Lièvre jusqu'à Saint-Donat-de-Montcalm et Val-David perchées sur les hautes terres dans le sud du diocèse, des noms évocateurs, Bois-Franc, Val-des-Lacs, Kiamika, Brébeuf, Grand-Remous, Ferme-Neuve, Mont-Tremblant, Rivière-Rouge, Mont Saint-Michel, La Minerve, rappellent la beauté géographique et la riche épopée de ces cantons du Nord.

Unité et diversité

Unifiés par cette géographie commune de montagnes, de vallons, de lacs et de rivières qui vibrent lorsqu'on les aime, les 97 000 diocésains d'aujourd'hui se distinguent selon leur région. D'abord peuplée par les familles ayant répondu à l'appel de colonisation du curé Labelle, la région Les Laurentides, courant de Val-David à Lac-Saguay, accueille de nombreux villégiateurs depuis la percée du chemin de fer et le développement routier; les résidences secondaires y sont sans nombre. Économiquement bénéfique, cette influence montréalaise a fortement affecté le développement social et culturel. Orientée historiquement vers l'agglomération Ottawa-Gatineau, la région La Haute-Gatineau vit une situation économique et culturelle semblable. Plus éloignée des grands centres urbains, la région La Lièvre, au centre du diocèse, a développé une solidarité économique et un fort sentiment d'appartenance régionale

qui se traduisent par un dynamisme social et culturel exceptionnel, spécialement à Mont-Laurier, la ville épiscopale.

Le travail de l'historien

Confronté à la masse de documents traitant des cantons du Nord, l'historien a de beaux défis à relever : d'abord dégager lignes directrices, événements majeurs et personnages clés; leur donner ensuite une juste place dans l'histoire, sans jamais oublier œuvres et personnes qui demeurent trop souvent dans l'ombre.

Au cours des semaines à venir, cette fresque historique vous fera connaître la séculaire présence des Anishinàbeg (Algonquins), l'épopée du bois carré, l'apport des Oblats de Maniwaki, la colonisation des Pays d'En-Haut, l'apostolat des communautés religieuses, le rayonnement social et politique du clergé, l'époque de l'Église triomphante, les conséquences de Vatican II, la crise religieuse et la nouvelle Église plus communautaire. Nous parcourons les vallées de la Diable, de la Rouge et de la Kiamika sur les traces des curés Antoine Labelle et Samuel Ouimet. Sur la Lièvre, nous soulignerons l'œuvre du père Eugène Trinquier et verrons évoluer le diocèse sous la gouverne des 6 évêques : Brunet, Limoges, Ouellette, Gratton, Massé et Lortie. Nous les suivrons dans leurs œuvres apostoliques, sociales et éducationnelles. Ce pèlerinage dans le passé nous permettra également de découvrir et mieux comprendre les premiers pas de chaque paroisse du diocèse.

Des souhaits

Respectueux et vivant, ce travail historique vise à mettre en lumière l'apport des personnes qui ont laissé tellement d'elles-mêmes dans cette belle région. Une plus grande connaissance de nos racines entraîne une fierté d'appartenance et fait naître les idées directrices qui orientent nos lendemains. Avec le temps, la lumière succède aux ombres, éloignant ainsi la pauvreté de l'ignorance.

En espérant qu'elles soient source d'inspiration pour les amoureux du patrimoine et qu'elles suscitent intérêt chez les plus jeunes, ces chroniques vous sont offertes avec un grand sourire et un beau silence.

Bonne Lecture!



Carte du territoire du diocèse; par municipalités (source archives diocèse : ph1chr1)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvoisier
historien

02-UN TOUR D'HORIZON

Né d'une subdivision de l'archidiocèse d'Ottawa en 1913, le diocèse de Mont-Laurier s'étend sur près de 20 000 km carrés au nord des basses terres du Saint-Laurent et de l'Outaouais. Les 2 paroisses les plus éloignées, Saint-Donat-de-Montcalm dans Lanaudière et La Visitation de Gracefield en Outaouais, sont distantes de 260 kilomètres. En un siècle, la population de ce vaste diocèse est passée de 30 400 à 97 000 habitants.

Un relief montagneux

Ce grand territoire présente tous les traits du Plateau laurentien : collines et montagnes entrecoupées de ruisseaux, de rivières et de très nombreux lacs. Ce relief remonte au Précambrien alors que le magma incandescent émerge lentement à la surface du globe où son refroidissement donne naissance aux Laurentides, le plus vieux socle de la Terre.

Beaucoup, beaucoup plus tard, avec les refroidissements du Quaternaire, l'immense nappe d'eau recouvrant le Bouclier canadien se transforme en une calotte glaciaire de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur. Ce glacier, l'Inlandis Laurentidis, dont la fonte s'est terminée il y a 10 000 ans, a sculpté le paysage actuel du diocèse : sommets arrondis, lacs allongés dans le sens de la marche des glaces et sol recouvert de dépôts glaciaires.

Brisées, râpées et burinées par le glacier, les Laurentides du départ sont devenues des montagnes usées où les hauts sommets sont rares; le mont Tremblant sur la Diable, le mont Carcan à Saint-Donat et la montagne du Diable à Ferme-Neuve sont les plus élevés du diocèse.

Des eaux omniprésentes

Sculpté par la fonte du glacier, le réseau hydrographique joue un rôle majeur. Trois importants cours d'eau, la Rouge et son affluent la Diable, la Lièvre et son affluent la Kiamika, la Gatineau et son affluent la Gens-de-Terre traversent le territoire du nord au sud avant d'atteindre l'Outaouais. Rivières privilégiées des Anishinàbeg et des forestiers pendant de très nombreuses années, elles deviennent voies de pénétration pour les familles colonisatrices montées de la plaine du Saint-Laurent afin d'atteindre « les bonnes terres » du Nord chantées par le curé Labelle de Saint-Jérôme à la fin du XIXe siècle.

Arrachés aux montagnes par le lent déplacement des glaces, d'énormes blocs de pierre sont venus surcreuser le sol pour donner naissance aux nombreux lacs. Les lacs Archambault, Ouareau et Tremblant à l'est, Gagnon et Nomingue au centre, Poisson-Blanc, 31 milles, Kiamika et l'immense Baskatong à l'ouest marquent aujourd'hui l'économie touristique du diocèse. Le glacier a aussi mis à nu des promontoires rocheux qu'il n'est pas arrivé à éroder complètement. Ces rocs plus solides ont donné naissance aux nombreuses îles des lacs et aux rapides des rivières tels le grand Remous sur la Gatineau, le rapide de l'Original sur la Lièvre et la chute aux Iroquois sur la Rouge. Alignées dans les cimetières du diocèse, les pierres tombales tirées des carrières de Lac-Saguay témoignent de la résistance et de la beauté de ce roc granitique.

Une végétation forestière

Véritablement majestueuse, la forêt constitue un élément majeur du paysage diocésain. Enracinée dans les mousses, les lichens et les herbes, elle appartient au domaine de la forêt mixte. Les essences sont très variées, les feuillus l'emportant sur les conifères. Elle comprend les plus beaux bois francs, érables, merisiers, frênes, noyers tendres, chênes, bouleaux et plaines. Lorsque le sol s'élève, les résineux, pins, épinettes, sapins, cèdres, pruches et mélèzes se mêlent aux feuillus.

Sous ce couvert forestier, les plantes herbacées sans nombre ont longtemps constitué le garde-manger et la pharmacie des Anishinàbeg.

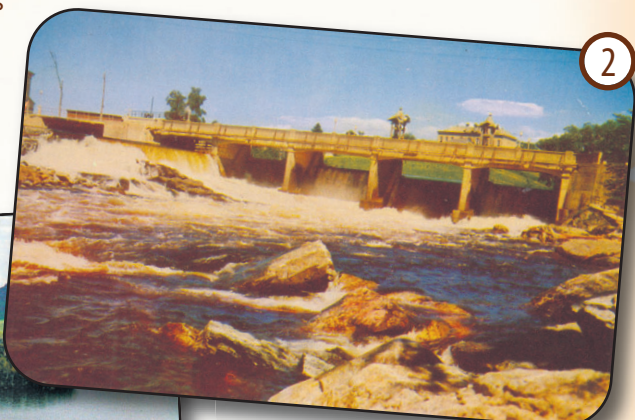
Vieille de milliers d'années, la vie animale est très intense, allant des menus insectes pollinisateurs aux mammifères boréaux et aux grands cervidés, en passant par les araignées, les batraciens et les poissons. Une impressionnante faune ornithologique s'y active le jour comme la nuit.

En automne, la somptuosité de la forêt du diocèse est un véritable délice alors que les montagnes offrent un spectacle unique avec la symphonie des jaunes, des orangés et des rouges qui se découpent sur le vert sombre des conifères.



1

1- Montagnes et forêt enlacent amoureusement le beau lac Supérieur à Saint-Faustin-Lac-Carré. (source archives diocèse : ph1chr2)



2

2- la rivière du Grand-Lièvre s'agit dans le rapide de l'Original au cœur de Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph2chr2)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvol
historien

03-UNE PRÉSENCE HUMAINE MILLÉNAIRE

Bouclériens et Anishinàbeg

Amorcée il y a 7 000 ans, la première occupation humaine sur le territoire diocésain de Mont-Laurier est celle des chasseurs-cueilleurs Bouclériens. Le glacier recouvrant le Bouclier canadien ayant lentement fait place à la végétation et à la vie animale, ces nomades primitifs sillonnent dès lors les affluents au nord de l'Outaouais avec lances à pointe de pierre pour se nourrir.

Si cette première présence est principalement connue par l'archéologie, celle de leurs descendants Anishinàbeg l'est par les écrits des explorateurs et des Jésuites au XVII^e siècle. Samuel de Champlain identifie 6 nations de ce peuple dans le bassin de l'Outaouais en 1613. Parcourant les rivières Rouge, Petite-Nation, Lièvre et Gatineau, la nation des Weskarinis entre alors dans les livres d'histoire.

Le commerce des fourrures

Afin de répondre à la demande française, ces bandes; Weskarinis, Poissons-Blancs, Chevreuils, Gens-de-Terre augmentent de beaucoup leurs prises hivernales de castors. Avec le printemps, les fourrures sont acheminées aux comptoirs de traite érigés à l'embouchure de la Lièvre, la Waboz zibi, et de la Gatineau, la Ténagagan zibi. Ce nouveau commerce perturbe toutefois le séculaire troc autochtone sur l'Outaouais; la farine des Français porte ombrage au maïs des Wendats et couvertures de laine européennes rivalisent maintenant avec peaux d'originaux. Au sud, lié aux marchands de Nouvelle-Angleterre, le peuple mohawk se montre maintenant plus belliqueux envers les Anishinàbeg regroupés à l'embouchure de la Petite-Nation pour la saison des outardes et des mariages. Inquiétés par cette agressivité qui se manifeste jusqu'au lac Nominique au printemps 1651, ceux-ci s'éloignent vers le Témiscamingue, l'Abitibi et la Haute-Mauricie. Pour sa part, la bande des Chevreuils se tapit au Wabassee en espérant que les nombreux portages de la rivière du Grand-Lièvre découragent leurs agresseurs qui avironnent des canots plus lourds conçus pour affronter les Grands Lacs. Une expédition militaire dirigée par le capitaine Pierre-Noël Le Gardeur de Tilly chassera d'ailleurs les Mohawks de la Lièvre en 1691.

Avec la Paix de Montréal signée par les Mohawks en 1701, les bandes anishinàbeg, décimées de moitié, reviennent à leurs rivières ancestrales. La Lièvre et la Gatineau sont à nouveau divisées en territoire de chasse, chacun confié par hérédité à un clan familial: Twenish, Odjick, Shishib, Comanda, Jacko, Kaponichin, Pysanne, Simon, Natawasi, Chabot, Shawing. Une famille comprend grands-parents, parents, enfants, fils mariés avec brus et petits-enfants; si l'une des épouses est Mohawk, il faut ajouter père,

frères et parfois oncles de celle-ci. Un convoi familial compte entre 3 et 8 canots avec provisions, chiens, raquettes et traînes. Les fourrures sont à nouveau descendues au poste de la Lièvre jusqu'en 1721 alors qu'elles sont acheminées au comptoir d'Oka où les Sulpiciens du Saut-au-Récollet relancent leur projet de sédentarisation des autochtones.

Des postes de traite

Avec la chute de la Nouvelle-France et l'arrivée de l'administration anglaise, le réseau des fourrures se transforme au nord de l'Outaouais. Après avoir absorbé sa rivale en 1821, la Compagnie de la Baie d'Hudson ouvre 2 nouveaux postes de traite à des endroits qui rayonnent fortement sur le diocèse de Mont-Laurier. Pour contrôler la Gatineau, le premier est érigé à l'embouchure de la Désert où les Anishinàbeg piègent l'esturgeon depuis des siècles; en 1851, l'endroit accueillera les Oblats qui, depuis L'Assomption de Maniwaki, mettront sur pied la majorité des paroisses de la Haute-Gatineau. Pour contrôler la Lièvre, le second est érigé au lac des Sables où les Anishinàbeg enterrent leurs morts depuis des temps immémoriaux; en 1873, l'endroit accueillera le légendaire curé Eugène Trinquier qui, depuis Notre-Dame-du-Laus, ouvrira la majorité des paroisses de la Haute-Lièvre. Rassemblées au lac des Sables, les fourrures de la Gatineau s'ajoutent à celles de la Lièvre avant d'être acheminées à Lachine dans des grands canots avironnés par 6 ou 8 hommes.

Des territoires réservés

Le XIX^e siècle amène une sérieuse perturbation chez les Anishinàbeg du bassin de l'Outaouais. Clé de leur subsistance depuis toujours, les animaux de la forêt fuient à présent devant les coups de hache d'une armée de bûcherons montés à l'assaut des plus beaux bois pour répondre aux besoins des Britanniques d'abord, des Américains ensuite. Alerté par leur misère grandissante, le gouvernement du Canada-Uni exclut de l'exploitation forestière un territoire de 60 000 hectares au confluent de la Désert et de la Gatineau pour le réserver aux bandes de l'Outaouais en 1851. Deux ans plus tard, une réserve semblable est créée dans le canton de Doncaster au nord-est de Sainte-Agathe-des-Monts pour les tenaces Mohawks du lac des Deux-Montagnes. Ceux-ci acceptent le territoire de 6 500 hectares mais, engagés dans leurs opiniâtres revendications territoriales à Oka, ils l'occuperont très peu.



1- Grattoir et pointes de flèches en pierre des Anishinàbeg retrouvés sur les batters du Wabassee, le pays du Grand-Lièvre. (source archives diocèse : ph1chr3)

2- Avironné par des Anishinàbeg, un grand canot de la Hudson Bay Company transportait au-delà de 3 000 kilos de fourrures depuis le poste de traite de Notre-Dame-du-Laus. (source archives diocèse : ph2chr3)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvoisier
historien

04-L'ÉPOPÉE DU BOIS CARRÉ

Après la séculaire occupation par les bandes anishinabeg, ce sont les forestiers montés de la plaine du Saint-Laurent qui sillonnent les affluents au nord de l'Outaouais au XIXe siècle. À l'hiver 1806, Philémon Wright entreprend la première coupe de pins sur la Gatineau et au printemps suivant son fils Tibérius et 3 autres cageux acheminent cette première plate-forme de bois appelée cage, par la voie des eaux, jusqu'au port de Québec.

Ainsi débute l'épopée du bois carré qui permet aux Britanniques de contrer le blocus napoléonien les privant du bois scandinave. Ce nouveau commerce transatlantique s'avère lucratif mais exigeant; le pin recherché est destiné à la construction navale et les acheteurs n'accèdent que des plançons très droits, sans nœud, crevasse ou moisissure. À la suite des Wright, d'autres entrepreneurs anglo-saxons se taillent de véritables empires forestiers sur le territoire diocésain de Mont-Laurier : Joseph Moore dans les hauts de la rivière du Nord, John Hamilton et ses fils sur la Petite-nation, la Rouge, la Diable et la Gatineau, Baxter Bowman et Lévi Bigelow sur la Lièvre, George Benson Hall, Thomas McGoey, le gendre de Wright, et le Canadien français Joseph Aumond sur la Gatineau.

Une armée de forestier

L'automne venue, une véritable armée de forestiers s'amène avec haches et godendarts : « claireurs », bûcherons, piqueurs, grandes-haches, charretiers, draveurs, cageux, cuisiniers et manœuvres de toutes sortes. Abattus et équarris en forêt, les grands pins sont descendus par les eaux au printemps. Assemblés en cage, suivant le courant, le bois carré atteint l'Outaouais; les plançons sont détachés et à nouveau assemblés pour franchir les gros rapides alors que les chutes plus puissantes nécessitent la construction de glissoires pour éviter que le bois se brise sur les rochers. Arrivées à l'Outaouais, les cages sont reliées les unes aux autres en un train flottant qui descend la Grande rivière, la rivière des Prairies et le Saint-Laurent jusqu'à Québec. Embarqué sur des navires à l'Anse-au-Foulon, le bois atteint ultimement les scieries de Liverpool en Grande-Bretagne où il entre dans la construction de navires qui sillonnent toutes les mers du globe.

Les fermes d'approvisionnement

Pour nourrir et approvisionner ces milliers d'hommes et de chevaux qui hivernent de plus en plus au nord, les entrepreneurs mettent en place une série de fermes de ravitaillement en forêt : les fermes Victory, des Wright, des 6 Portages, des Hamilton, des Hall, de l'Aigle, Joseph, et du Castor-Blanc dans le bassin de la Gatineau; les

fermes de l'Oxbow, des Pins, des Lacaux, du Wabasse, de la Femme Rouge, Neuve de la Montagne et Tapanee sur la Lièvre; les fermes d'En-Bas, du Milieu, d'En-Haut et des Gouin sur la Rouge et la Diable. Distantes d'environ 30 kilomètres l'une de l'autre, ces exploitations agricoles d'environ 2 000 acres comprennent maison, étables, écuries, porcherie, forge et chaland pour traverser la rivière. On y retrouve chevaux, bœufs, voitures et embarcations alors que les granges, caveaux et dépendances conservent foin, avoine, farine, pommes de terre, pois, porc et bœuf en quartiers, beurre et outillage nécessaires aux chantiers environnants; les provisions non produites sur la ferme arrivent par la rivière, en grands canots ou en traîneaux. La coupe terminée autour, ces grandes éclaircies deviennent des noyaux de colonisation à l'origine de plusieurs paroisses du diocèse : Saint-Jovite, La Conception, Rivière-Rouge, L'Ascension, Notre-Dame-du-Laus, Notre-Dame-de-Pontmain, Lac-du-Cerf, Kiamika, Ferme-Neuve, Gracefield, Bouchette, Maniwaki, Aumond.

Ouverte à l'embouchure de la Kiamika par le légendaire Jos Montferrand entre 1832 et 1837, la grande ferme de la Femme Rouge sera citée en exemple pour ses propriétés agricoles par le curé Labelle dans sa campagne de colonisation des cantons du Nord. Avec la percée du chemin Chapleau de la Rouge à la Lièvre en 1885, elle deviendra la porte d'entrée pour les nouveaux arrivants qui s'établissent autour de Mont-Laurier, la future ville épiscopale.

Les premiers missionnaires

Afin de rassurer les familles de la plaine du Saint-Laurent qui s'inquiètent de voir leurs jeunes hommes s'enfoncer dans les forêts de l'Outaouais sans la présence de prêtres pour les ramener à l'ordre, les Sulpiciens Roupe et Paisly établis à Oka, entreprennent de visiter les divers chantiers à tour de rôle durant l'hiver à compter de 1827. Depuis Montebello, sur la Grande Rivière où ils se rendent régulièrement célébrer les offices religieux, les deux pères gagnent les chantiers forestiers au nord pour confesser et célébrer l'eucharistie.



2

1

1- Empilé sur la glace des plans d'eau, le pin équarri des cantons du Nord suivra le chemin des eaux jusqu'au port de Québec. (source archives diocèse : ph1chr4)

2- Le Jos-Montferrand de Roger Langevin sur l'île de la ferme Rouge en Haute-Lièvre. (source archives diocèse : ph2chr4)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

05-DES MISSIONNAIRES ITINÉRANTS

Les Sulpiciens

La coupe du bois carré sur les rivières Rouge, du Lièvre et Gatineau amènent plusieurs agriculteurs de la plaine du Saint-laurent à s'y engager annuellement, de novembre à mars. Ce long éloignement en forêt sans la présence de prêtres devient toutefois le cauchemar des mères et des épouses, d'autant plus que plusieurs curés associent cette région à un véritable enfer. En 1836, afin de rassurer les familles de son nouveau diocèse de Montréal, l'évêque Jean-Jacques Lartigue envoie les missionnaires sulpiciens Brunet, Bourassa, Dolan et Brady prendre le relais de leurs confrères Roupe et Paisly qui parcourent déjà le nord de l'Outaouais durant l'hiver depuis 9 ans. Établi à Montebello dans la seigneurie de la famille Papineau, le quatuor remonte les affluents de la Grande Rivière pour visiter les forestiers durant les saisons froides subséquentes. À la même époque, le Sulpicien De Bellefeuille, initié à la langue anishinàbeg à Oka, joue un rôle similaire auprès des autochtones de la région.

Quatre ans plus tard, en 1840, Ignace Bourget, le second évêque de Montréal, envoie les pères John Brady et Joseph Désautels fonder respectivement les paroisses de Buckingham et d'Aylmer avec mandat de visiter les chantiers de la Lièvre jusqu'à la Kiamika et ceux de la Gatineau jusqu'à la Joseph. À leur évêque venu les rencontrer en bateau à vapeur à Buckingham sur l'Outaouais, les 2 missionnaires réclament du renfort pour bien desservir les 5 000 forestiers qui hivernent dans le vaste territoire qui deviendra le diocèse de Mont-laurier.

Les Oblats

L'arrivée des Oblats de Marie-Immaculée au Canada en 1844 constitue la réponse à leur demande. En voyage «ad limina» au Vatican, Mgr Bourget obtient l'envoi d'un premier groupe de cette communauté missionnaire française fondée à Aix-en-Provence en 1816. Guidé par leur Provincial Bruno Guigues qui deviendra l'évêque-fondateur du diocèse de Bytown-Ottawa en 1847, les pères débutent leurs missions des chantiers en janvier 1845. Six ans plus tard, ils réalisent un autre volet de leur mandat en regroupant les Anishinàbeg à Maniwaki, la terre de Marie.

Les pères Augustin Brunet qui apprend l'anglais et Eusèbe Durocher qui apprend l'anishinàbeg sont les premiers de la Communauté à prêter main forte aux curés-missionnaires Brady et Désautels, de la ferme d'En-Bas à la ferme d'En-Haut sur la Rouge, de la ferme des Pins à la ferme Neuve de la Montagne sur la Lièvre, de la ferme Victory à la ferme du Castor-Blanc sur la Gatineau. À ces pionniers, il faut ajouter les Oblats Clément, Andrieux, Reboul, Pian,

Guéguen, Laniel, Poli, Déléage et Fafard qui œuvrent également à raffermir la foi catholique.

Un apostolat courageux

Pendant plusieurs semaines, le missionnaire itinérant parcourt de longues distances en forêt, seul ou avec un compagnon de mission, dans une voiture d'hiver tirée par un bon cheval. D'un chantier à l'autre, les déplacements se font sur les lacs gelés et sur la glace des rivières dangereusement mince par endroits, dans des chemins peu pratiqués, peu entretenus et souvent fermés par les tempêtes de neige et la poudrière.

Dans la voiture, hache, raquettes, lard salé, poêlon, avoine, couvertes pour le prêtre et le cheval sont rangés près d'un précieux coffre en cuir qui, en s'ouvrant, devient autel portatif avec vases, vêtements et ornements sacrés. Le tout est posé sur une table dans le chantier pour célébrer la messe. Le père Durocher témoigne ainsi de ses missions : «Nous sommes de retour de voyages de missions... malgré la fatigue, nous repartons immédiatement... nous nous sommes égarés quelques fois. Le feu nous brûlait d'un côté tandis que nous gelions de l'autre. Nous avons mangé le lard sur le pouce et pris notre dîner sur la neige. Nous parlons quasi toutes les langues et nous avons, au besoin, quasi fait des miracles.»

Après le souper, le missionnaire discute, prie et chante des cantiques avec les hommes du chantier. Il les amène à un examen de conscience avant de les confesser à tour de rôle jusque tard dans la nuit. La messe est célébrée au petit matin du lendemain avant que les forestiers partent pour le travail. Le recueillement sincère de ces rudes bûcherons fait alors oublier toutes les fatigues et les risées dont certains pères sont l'objet en raison de leur fort accent provençal.

Cette sollicitude des missionnaires itinérants se porte également aux bandes anishinàbeg qui hivernent dans ces forêts et aux premières familles de colons-défricheurs qui prennent racine dans le voisinage des fermes de ravitaillement. Ils célèbrent messes, baptêmes, mariages et obsèques dans ces embryons de colonie qui serviront d'assise au diocèse de Mont-Laurier.



2

1

1- L'intérieur d'un chantier forestier des cantons du Nord au XIXe siècle. (source archives diocèse : ph1chr5)

2- Une célébration eucharistique dans un chantier forestier au XIXe siècle/ d'après un dessin de E. J. Massicotte. (source archives diocèse : ph2chr5)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

06-UN HISTORIEN VISIONNAIRE

La contribution de l'historien Edmé Rameau de Saint-Père à la colonisation du territoire diocésain de Mont-Laurier est peu connue. Ardent patriote, ce jeune avocat parisien devient colon-agriculteur en Afrique du Nord dans la foulée coloniale française. À Alger en 1852, il fait une rencontre déterminante avec des missionnaires oblats arrivant des vallées de la Gatineau et de la Lièvre où leur Communauté envisage d'acheter les meilleures terres pour les céder à des colons français.

Afin de mieux comprendre cette étonnante survivance française en Amérique anglophone dont ils lui parlent, il entreprend une patiente étude des documents relatifs à l'histoire du Canada aux archives de la Marine à Paris. En 1859, un siècle après la défaite des plaines d'Abraham, il publie « La France aux colonies », une histoire du Canada à l'intention des Français. Perspicace, il en adresse une copie au journaliste Étienne Parent à Québec qui partage sa lecture avec l'historien François-Xavier Garneau et quelques autres. Enthousiasmés par la vision de cet historien qui n'est jamais venu en Amérique, ceux-ci lui proposent de tenir une série de conférences au Canada français.

L'exode des Canadiens-français

Arrivé en juin 1860, à 39 ans, l'écrivain français passe une année à parcourir le Bas-Canada, l'Acadie et la Louisiane, répétant partout qu'un plan de colonisation plus efficace aurait sauvé la Nouvelle-France. À Montréal, il souligne que le défi le plus pressant est d'arrêter l'exode des Canadiens-français vers les États-Unis. Pour y arriver, il propose d'occuper solidement les cantons au nord de Montréal et de l'Outaouais avant de se lancer à l'assaut de l'Ouest canadien. Présent dans l'auditoire, le jeune abbé Antoine Labelle est conquis par l'idée; devenu curé de Saint-Jérôme-de-Terrebonne par la suite, il en fait le projet de sa vie et écrira plus tard : « J'ai travaillé à réaliser l'idée de Rameau de Saint-Père de coloniser la vallée de l'Ottawa qui occupe une position stratégique pour le salut de notre race ».

L'avenir du Canada français

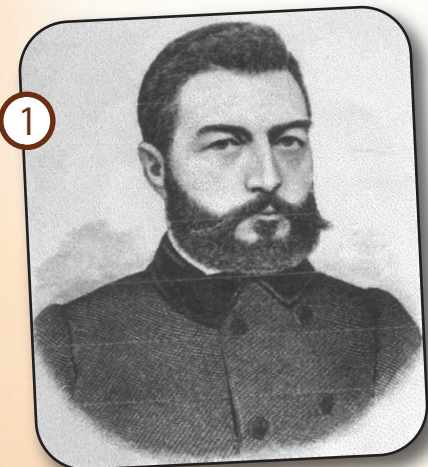
De retour en France, l'optimiste Rameau continue de croire en l'avenir des Canadiens-français plus qu'ils y croient eux-mêmes et il exhorte les autorités de son pays à orienter les émigrants vers le Canada plutôt que vers l'Argentine. Au cours des 4 décennies suivantes, il entretient une importante

correspondance avec plusieurs canadiens : les historiens Garneau, Ferland et Casgrain, les politiciens Papineau, Parent, Morin, Viger, Cherrier et Chauveau, l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa qui espérera longtemps lui confier la colonisation du nord de l'Outaouais. Il peut ainsi faire régulièrement le point sur les progrès et les reculs du Canada français, soulignant erreurs et fautes, offrant suggestions et conseils. Au déterminé curé Labelle, il écrit : « Au-dessus du décor malpropre de la politocaille, il y a un peuple qui défriche et qui s'accroît... le vrai patriotisme n'est pas celui des orateurs à la Saint-Jean-Baptiste mais celui des pionniers qui ouvrent de nouvelles paroisses dans la forêt ». À l'été 1886, alors que les pionniers de la future ville épiscopale sont à défricher les abords du rapide de l'Original, le curé Labelle est en France où il visite Rameau, « cet homme qui nous a fait tant de bien, qui nous a révélé à nous-mêmes, qui a compris la force de notre extension et les secrets de notre avenir ».

Dans les cantons du Nord

En 1888, l'historien français revient au Canada où l'énergique curé de Saint-Jérôme, devenu sous-ministre de la Colonisation, lui fait visiter les colonies dans les Pays d'en-Haut et dans le nord de l'Outaouais en le présentant comme « ce cousin d'outre-mer qui nous a compris, défendu, qui a été un précurseur et un guide dans mon projet de colonisation ». Modeste, Rameau réplique : « Je lui ai donné quelques orientations mais c'est lui qui, après avoir longuement conçu l'idée, en a tracé la mise en œuvre et conduit l'exécution avec intelligence et énergie en surmontant de grandes difficultés ». L'historien lui apporte également son appui dans son projet de prolonger le chemin de fer traversant les Laurentides vers le Témiscamingue et l'Ouest canadien en passant par la chute aux Iroquois, le Nomingue, la ferme de la Femme Rouge, la ferme Joseph et Maniwaki.

Après un grand banquet à Montréal où le président Laurent-Olivier David de la Société Saint-Jean-Baptiste lui rend hommage, Edmé Rameau de Saint-Père rentre en France où il continue de porter grand intérêt à la colonisation du territoire diocésain de Mont-Laurier et au destin du Canada français jusqu'à son décès en 1899.



1- L'historien français Edmé Rameau de Saint-Père. (source archives diocèse : ph1chr6)

2- En agrandissant le Canada français sur la Lièvre, Joseph Jolicoeur et les siens sont "les vrais patriotes" aux dires de l'historien français. (source archives diocèse : ph2chr6)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant
historien*

07-NOTRE-DAME-DU-LAUS / 1840-1870

Premières missions

Au cours de l'hiver 1840, le curé John Brady de Buckingham reprend ses missions de la Lièvre auprès des Anishinàbeg, des forestiers et des premiers colons. Il célèbre alors une messe au poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson érigé 14 ans plus tôt au lac des Sables, un élargissement de la Lièvre à la hauteur du canton McGill. Durant les 3 décennies suivantes, l'apostolat initié par ce Sulpicien irlandais sera partagé par 3 autres missionnaires itinérants de Buckingham : Laurent, Jouvent et François Michel venus de France ainsi que Thomas Duhamel, le futur évêque d'Ottawa. Œuvrant d'abord sur la Gatineau à compter de 1845, les Oblats de Maniwaki, d'origine française également, seront aussi de ces missions sur la Lièvre.

À l'été 1849, traversant de la Gatineau au lac à Foin par le lac 31 milles, l'évêque Bruno Guigues d'Ottawa s'amène à son tour au comptoir de traite du lac des Sables où quelques colons-défricheurs sont à repousser la forêt. L'un d'eux lui ayant fait don de son terrain partiellement déboisé pour l'érection d'une chapelle, il procède à la nomination de 3 commissaires d'école en espérant qu'ils obtiennent une aide gouvernementale pour construire une école qui servirait aussi de lieu de culte. En octobre suivant, l'Oblat Thomas Clément y bénit un premier mariage unissant Émilie Saint-Denis à Alexandre Laroche.

Une colonie naissante

5 ans plus tard, en visite pastorale sur la Lièvre, l'évêque d'Ottawa célèbre une messe de confirmation pour quelques enfants dans la maison d'Adéline et François Cueillerier à l'embouchure du ruisseau Serpent. Agacés d'avoir à franchir le rapide des Cèdres pour atteindre l'école-chapelle du lac des Sables à 4 kilomètres en amont, les nouveaux arrivants établis entre le portage et la ferme des Pins sont maintenant plus nombreux et ont pris habitude d'accueillir les missionnaires dans la maison Cueillerier.

Au fil des saisons et des jours, abattis et brûlis se multiplient sur les berges de la rivière, le long du ruisseau Serpent dans le canton Wells et à Val Ombreuse dans le canton Bigelow. Magasin-général, forge, moulin à scie, et auberge ayant vu le jour dans la colonie, l'arrivée d'un premier curé résidant est annoncée.

Le père Eugène Trinquier

Né dans les Hautes-Alpes françaises en 1847, Eugène Trinquier a passé son enfance au milieu des sites de pèlerinage : la Salette, la Garde, le Laus, Pontmain et Fourvière sont autant de lieux consacrés à la Vierge Marie dont il donnera les noms à ses missions de la Lièvre.

Jeune étudiant au sacerdoce, il répond à l'appel du diocèse d'Ottawa et vient terminer sa théologie avec Mgr Guigues, natif du diocèse de Gap comme lui, qui l'ordonne à la prêtrise en juin 1871.

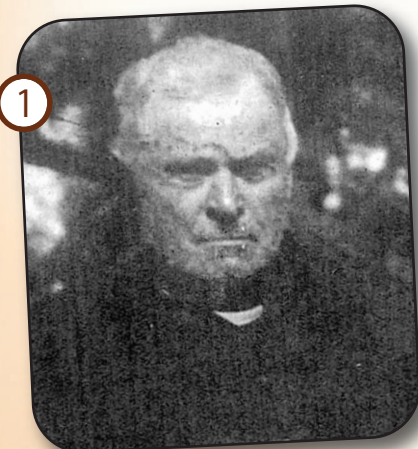
Après 2 années d'apostolat à Angers sur l'Outaouais, le «timide, zélé et vigoureux» Trinquier se voit confier la vallée de la Lièvre en amont de High Fall; son mandat premier est d'ouvrir une paroisse dans le voisinage du poste de traite du lac des Sables. Après un périple où il faillit perdre la vie dans l'eau glacée à la hauteur de Buckingham, le jeune prêtre de 26 ans arrive à l'embouchure du ruisseau Serpent le 15 décembre 1873; il donnera les 57 années suivantes de sa vie à sa paroisse de Notre-Dame-du-Laue.

Il consacre ses premières énergies à l'érection d'un presbytère et d'une église; béni en 1874, le temple suscite l'admiration du père De Barbezieux qui écrit : «C'est un monument achevé d'architecture rurale... de travail fait à la main par de simples ouvriers du pays... l'intérieur est tout de bois fin, bien travaillé... colonnes cannelées, voûtes, lambris, autels sont remarquables... Il n'est point jusqu'au clocher, fièrement campé devant la rivière, qui n'ait un air coquet et charmant.»

Âme de sa communauté, le père Trinquier anime associations et corvées de construction, fait naître Municipalité et Commission scolaire, opère moulin à scie et moulin à farine à la décharge du lac Poisson-Blanc, combat incendies de forêt et épidémies, entretient un grand jardin pour les plus pauvres, soigne avec plantes médicinales Anishinàbeg, aide les agonisants et conduit les morts au cimetière qu'il aménage sur la colline dominant le village.

Outre son inlassable dévouement à Notre-Dame-du-Laue, il fait aussi la tournée hivernale des chantiers dans tout le bassin de la Lièvre. Véritable légende sur la rivière, rien ne l'arrête, ni le froid, ni la neige, ni le danger comme en février 1886 alors qu'il perd cheval et traîneau dans les eaux glacées du rapide de la Babiche et devra, à demi-gelé, marcher 16 kilomètres dans la neige pour trouver de l'aide.

Avec l'ouverture du chemin Chapeau entre la Rouge et la Lièvre en 1885, il visite régulièrement les pionniers qui défrichent à Pontmain, au lac-des-Iles, sur la Kiamika, au rapide de l'Original et à la ferme Neuve de la Montagne qu'il voit déjà comme la plus belle paroisse agricole. Partout où il passe, il procède aux baptêmes, aux mariages et aux funérailles; il orchestre également la construction des écoles-chapelles.



1- Venu des Hautes-Alpes en France, le père Eugène Trinquier fut curé de Notre-Dame-du-Laue et missionnaire sur la Lièvre pendant 57 ans. (source archives diocèse : ph1chr7)

2- L'église et le presbytère de la colonie de Notre-Dame-du-Laue érigés en 1873-1874. (source archives diocèse : ph2chr7)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Curé
historien

08-GRACEFIELD / 1840-1870

Premières missions

Avec les années 1820, la coupe des grands pins de la Gatineau atteint l'embouchure de la rivière Picanock. Afin de ravitailler hommes et chevaux qui y sont à l'œuvre, Tibérius et Ruggles Wright, les fils de Philémon, font déboiser et aménager la ferme Victory, une grande éclaircie agricole au cœur de la forêt où sont érigés de solides bâtiments en pièces sur pièces; toute la nourriture et l'outillage nécessaires aux chantiers environnants y sont produits ou entreposés.

À compter de 1827, depuis Montbello dans la seigneurie de la Petite-Nation, des prêtres sulpiciens visitent les forestiers de ces chantiers à 2 reprises durant l'hiver. Avec la décennie 1840, ces missions sont confiées au curé d'Aylmer sur l'Outaouais et à la communauté des Oblats établie à Maniwaki.

Avec la fin du privilège réservant l'exploitation forestière de la Gatineau à une poignée d'entrepreneurs, les premiers colons-défricheurs s'établissent dans le voisinage de la grande ferme de ravitaillement; une école-chapelle est bientôt érigée sur un petit promontoire du lot défriché par le pionnier Augustin Éthier arrivé de l'île Jésus en 1840.

En 1843, le curé Joseph Désautels d'Aylmer célèbre une première messe pour ces familles œuvrant à transformer le sol forestier des cantons Wright et Northfield en terre arable. Deux ans plus tard, à tour de rôle, les Oblats Durocher, Clément, Andrieux et Délage prennent son relais jusqu'à l'arrivée d'un premier curé résidant. La venue de ces missionnaires évite aux familles d'avoir à descendre en canot jusqu'à la pointe à Gatineau à 95 kilomètres au sud pour mariages et baptêmes.

La colonie prend forme

En visite pastorale en 1849, l'évêque Bruno Guigues d'Ottawa décrit la colonie naissante avec affection : «Nous repartîmes pour la Visitation sur la Gatineau... le terrain devient meilleur... le bois est de bonne qualité et les chemins sont unis... les familles sont pauvres mais remplies d'esprit de foi et de simplicité». Rassemblés autour de leur évêque, une quarantaine de chefs de famille lui présentent une requête qu'ils espèrent le voir acheminer au Gouverneur-général du Canada. Le document fait état de la difficulté à faire arpenter leurs lots de colonisation en raison des entrepreneurs forestiers qui veulent couper tout le bois commercialement intéressant avant que les colons s'établissent. Mgr Guigues s'engage alors à leur obtenir justice. Malgré les

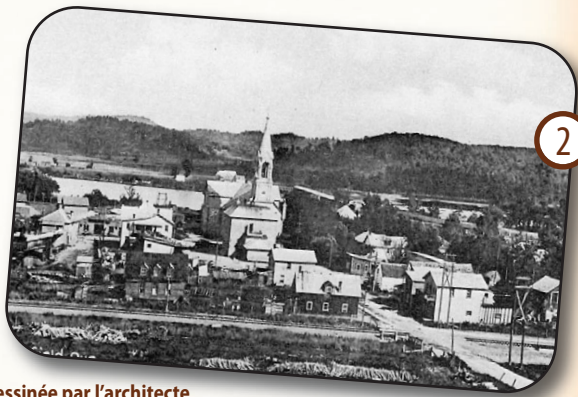
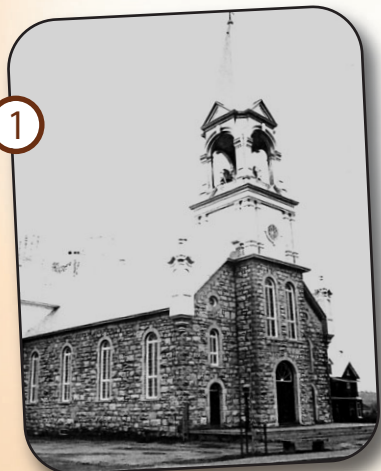
entrepreneurs qui accusent les colons d'occuper des lots illégalement, les arpenteurs gouvernementaux sont à l'œuvre dans les semaines suivantes, accentuant ainsi l'occupation des 2 cantons; de 2 mariages et 10 baptêmes en 1851, la colonie passe à 7 mariages et 12 baptêmes l'année suivante.

Avec l'ouverture d'un maître-chemin entre la rivière Outaouais et Maniwaki en 1856, la chapelle de La Visitation passe de la rive gauche à la rive droite de la Gatineau. Érigé sur un terrain du canton Wright donné par les familles Lafrance et Johnson, le nouveau lieu de culte mettra toutefois 7 ans avant d'être complété car plusieurs du canton Northfield ne sont pas très chauds à payer pour une chapelle sur la rive opposée. Cette relocalisation transforme peu à peu la localité qui prendra différents noms au fil des années : Picanock, du nom de la petite rivière aux Noix; Wright, d'après le nom du canton; Victory, en rappel de la grande ferme de ravitaillement; Gracefield, en souvenir du commerçant qui offre le terrain pour la gare.

Des curés résidents

En 1864, La Visitation compte 140 familles et le besoin d'un curé résidant devient de plus en plus évident. Malgré le souhait du père Régis Délage de voir sa communauté des Oblats poursuivre son apostolat, l'évêque d'Ottawa assigne Eusèbe Faure, un premier curé résidant d'origine française. À son arrivée, il fait terminer la chapelle et fait construire un presbytère convenable. Baptisée Mary-Eudoxie-Ganne, la cloche paroissiale est bénie en octobre 1871. Outre sa paroisse, le curé de La Visitation dessert également les familles qui retournent la terre au lac Sainte-Marie et fait la tournée hivernale des chantiers forestiers environnants.

Vingt ans après la construction du premier, un second presbytère plus vaste est érigé sous la direction de Camille Guay, le second curé, également d'origine française. À compter de 1911, son successeur Joseph-Jules Desjardins fait entreprendre la construction de la grande église en pierre. L'architecte Charles Brodeur signe plans et devis alors que les entrepreneurs Roy et Boyer extraient la pierre d'une carrière locale. Lors de la bénédiction en août 1913, le sermon de circonstance est prononcé en anglais par le curé Légaré de Rivière-Joseph et en français, par le curé Limoges de Montcerf, le futur évêque du diocèse de Mont-Laurier.



1- Dessinée par l'architecte Charles Brodeur, l'église La Visitation de Gracefield est érigée en 1912-1913 avec de la pierre tirée d'une carrière locale. (source archives diocèse : ph1chr8)

2- Gracefield sur la Gatineau en 1930. (source archives diocèse : ph2chr8)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvol
historien

09-MANIWAKI / 1840-1870

À peine débarqué au Canada à l'été 1844, le père Oblat Telmont est appelé à marcher le terrain à l'embouchure de la rivière Désert pour identifier une zone agricole intéressante où sédentariser les Anishinàbeg de l'Outaouais. Suite à cette reconnaissance des lieux, l'évêque Ignace Bourget de Montréal, alors responsable de la région, demande au Sulpicien Joseph Désautels, missionnaire sur la Gatineau, de trouver un bâtiment d'où 2 ou 3 Oblats pourraient rayonner auprès des Anishinàbeg, des forestiers et des premiers colons.

Une présence millénaire

Depuis l'apparition de la vie animale sur le Plateau laurentien, Bouclériens d'abord, leurs descendants Anishinàbeg par la suite, séjournent à l'embouchure de la rivière Désert. Site d'un cimetière ancestral et de la danse sacrée assurant force et unité, l'endroit, appelé Kitigan Zibi, fourmille d'esturgeons au printemps alors qu'un petit désert permet une culture rudimentaire de la courge et du maïs. Connus depuis le passage de Champlain sur l'Outaouais en 1613, les Anishinàbeg ont alors multiplié leurs prises de castors afin de répondre à la demande européenne. Cette alliance économique avec les Français leur a toutefois valu l'hostilité grandissante des Mohawks. Après s'en être éloignées pendant le XVIIe siècle, les familles reviennent à Kitigan Zibi après la Paix de Montréal signée par leurs agresseurs en 1701.

Suivant la chute de la Nouvelle-France en 1760, le réseau des fourrures de l'Outaouais se transforme. Les échanges de la pointe à Gatineau se déplacent maintenant vers le nord : un comptoir d'acheteurs montréalais ouvre ses portes à l'embouchure de la Désert en 1821. Le printemps venu, le commis Alex McGruer procédera à la traite alors que les Sulpiciens Jean-Baptiste Roupe et Joseph Désautels y célèbrent des offices religieux : fils de Marie Assakamikijikokwe et Joseph Tekwanens, le petit Pierre devient le premier baptisé sur le territoire diocésain de Mont-laurier le 31 mai 1843.

Des forestiers envahissants

Avec l'aménagement d'une première route terrestre jusqu'aux abords de la Désert en 1833 et le déboisement de la ferme d'approvisionnement de Philémon Wright l'année suivante, les coups de hache font fuir les animaux de la forêt, clé de la survivance autochtone millénaire. La sérénité des Anishinàbeg fait maintenant place à l'inquiétude.

Réalisant leur détresse, l'Oblat Thomas Clément leur propose de demander la concession officielle du territoire qu'ils occupent afin de le retirer de la coupe forestière. Au printemps 1845, en canot, la requête est acheminée au Gouverneur-Général Elgin à Kingston par Luc-Antoine

Pakinawatik et quelques braves; elle demeure toutefois sans réponse. Trois ans plus tard, appuyés de l'évêque Bruno Guigues d'Ottawa, les autochtones renouvellent leur demande malgré l'opposition de l'entreprise forestière Gilmour. Astucieusement afin de plaire aux autorités, les Anishinàbeg soulignent leur intérêt pour la colonisation agricole souhaitée par les Oblats, à qui sont réservées 600 des 60 000 acres demandées.

L'apport des Oblats

Dans l'attente de la réponse gouvernementale, les Oblats font naître modestement la paroisse de L'Assomption de Marie. Sur la rive droite de la Désert, ils occupent «la rudimentaire maison de Passenjéwa» qu'ils aménagent en chapelle. De là, leur apostolat s'étend aux Anishinàbeg, aux forestiers et aux premiers colons de la Haute-Gatineau et de la Haute-Lièvre.

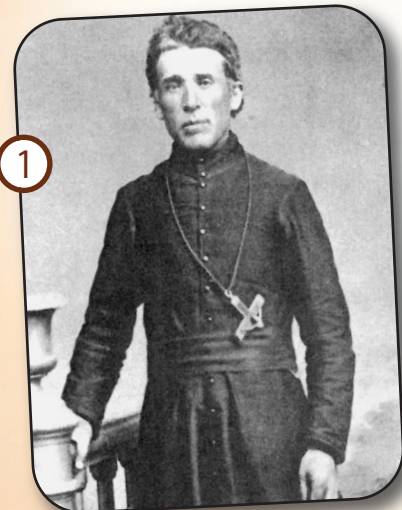
Le gouvernement canadien se manifeste finalement en 1853; le territoire de Kitigan Zibi accueille alors 25 familles arrivant d'Oka. Héritier de ce territoire familial de chasse depuis 2 siècles, Luc-Antoine Pakinawatik devient chef de la communauté et gardien des 4 précieux wampums racontant l'histoire du peuple Anishinàbeg.

L'année 1853 est aussi marquée par l'arrivée de l'énergique père Régis Déléage à Maniwaki; la terre de Marie des Oblats. La jeune paroisse s'engage alors dans une profonde transformation. En réponse à l'appel du père de venir s'établir, plusieurs colons canadiens-français et irlandais de Gloucester en Ontario, s'amènent, nécessitant bientôt la construction d'un nouveau bâtiment paroissial : un édifice de trois étages avec chapelle et logis pour les Oblats.

Confiant dans l'avenir de Maniwaki, le père Déléage fait construire un premier moulin à scie à la chute des Eaux; emporté par les glaces de la Gatineau au printemps 1858, le moulin est reconstruit sur la rivière Joseph, donnant ainsi naissance à Sainte-Famille d'Aumond.

En décembre 1867, le père Déléage sollicite la générosité de ses paroissiens en vue d'ériger une véritable église et un presbytère en pierre. Deux ans plus tard, l'évêque d'Ottawa bénit la pierre angulaire du beau temple dessiné par l'architecte Victor Bourgault alors que certains paroissiens y voient déjà la cathédrale d'un diocèse dans le nord de l'Outaouais.

Juchée au sommet du clocher de 35 mètres pendant une décennie, l'imposante statue de la Vierge Marie est remplacée par une croix métallique après sa destruction par la foudre en 1881.



1- L'Oblat Régis Déléage chargé de la construction de l'église L'Assomption et grand responsable de l'essor économique de Maniwaki au XIXe siècle. (source archives diocèse : ph2chr9)

2- Dessinée par l'architecte Victor Bourgault, l'église L'Assomption de Maniwaki est érigée en 1868-1869. Une statue de la Vierge surmonte le clocher jusqu'à sa destruction par la foudre en 1881. (source archives diocèse : ph1chr9)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

10-SAINTE-AGATHE-DES-MONTS / 1840-1870

Abattis et brûlis

Après les révoltes patriotes de 1837-1838, quelques familles de la plaine de Terrebonne et du lac des Deux-Montagnes franchissent les contreforts des Laurentides pour agrandir le pays sur les hautes terres au nord.

Encore enfants, Jean-Baptiste Dufresne et ses beaux-frères Narcisse et Olivier Ménard ont été témoins du pillage et de l'incendie de l'église de Saint-Benoît par la troupe du général Colborne. À l'été 1849, les 3 compères quittent leur village natal pour monter travailler à la hache et au godendart contre les grands arbres dans le haut du canton Morin. D'autres pionniers apparentés, Guindon, Giroux, Godon les rejoignent dans les abattis et les brûlis. Le facteur parenté est très présent dans toutes les colonies du territoire diocésain de Mont-Laurier. Plusieurs de ces premiers arrivants sont des frères, des beaux-frères, un père et ses fils établis sur des lots contigus. La majorité n'a rien d'autre que le courage et la ténacité; la présence de parents tout près devient précieuse. Au fil des saisons et des jours, ces familles se rendent de nombreux services : elles échangent du temps de travail, prêtent chevaux et instruments, veillent les malades, attellent pour aller chercher sage-femme, médecin ou prêtre, gardent les enfants pour celle qui accouche et partagent la viande du chevreuil abattu dans le champ d'avoine en août.

De mission à paroisse

Successivement, à compter de 1853, les curés Thérien, Fournier et Desmarais de Sainte-Adèle visitent régulièrement ces familles qui repoussent la forêt sur les berges du lac des Sables et dans le voisinage des lacs Manitou, Brûlé, Quenouille, Levert, Violon, Chatillon, de la Brume, Fer-à-Cheval et de la Vieille Ménard. Les offices religieux sont célébrés dans la maison de pièces de Narcisse Ménard et celle de Joseph Saint-Aubin. 8 ans plus tard, l'évêque Ignace Bourget de Montréal confirme la permanence de la mission : il envoie son évêque-auxiliaire choisir un site intéressant pour ériger une chapelle-presbytère qu'il dédie à Sainte-Agathe-des-Monts et il assigne Noël-Joseph Ritchoy comme curé résidant. Celui-ci quitte toutefois l'endroit l'année suivante pour aller fonder la paroisse de Qu'Appelle au Manitoba.

Avec la progression de la paroisse en raison de la présence d'un prêtre, le second curé Antoine Giguère fait entreprendre l'érection d'une église plus vaste et d'un véritable presbytère; Joseph Meilleur et Hermas Sauvé y apportent leur talent de menuisier-ébéniste.

En 1888, Théophile Thibodeau, le quatrième curé, disparaît tragiquement dans l'incendie de ce presbytère; après le service funèbre présidé par le curé Labelle de Saint-Jérôme, sa dépouille est inhumée au pied de la croix du cimetière attenant à l'église.

Le 31 mai 1889, malgré la réticence de certains, un décret du Vatican fait passer la paroisse du diocèse de Montréal à celui d'Ottawa. Deux mois plus tard, les paroissiens accueillent chaleureusement leur nouvel évêque Thomas Duhamel, l'alter ego du curé de Saint-Jérôme dans la colonisation des cantons du Nord. Arches de sapinage, drapeaux et banderoles s'ajoutent à l'adresse de bienvenue du docteur Edmond Grignon. Le pasteur répond également avec chaleur et il aura l'heureuse initiative de commander le tableau «Le martyr de Sainte-Agathe» au peintre Crémonini; l'œuvre trouve place au-dessus du maître-autel en août 1896.

Une grande église

L'année 1896 est également marquée par l'arrivée du curé Louis-Aurèle Corbeil qui vient de terminer l'érection de l'église et du presbytère qui font la fierté de Saint-Faustin. Gagnés par son esprit d'entreprise, les paroissiens de Sainte-Agathe-des-Monts songent déjà à la construction d'une grande église en pierre; dimension et coûts sont discutés pendant 8 ans. En juin 1904, Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa approuve le projet. Les architectes Gauthier et Daoust signent plans et devis d'un édifice de 23 X 53 mètres avec plus de 9 mètres au-dessus des lambourdes. La pierre angulaire est bénie en août 1905. Simon Monette et Jean-Baptiste Reid se partagent maçonnerie et menuiserie. L'artiste-peintre François-Xavier Renaud assure la décoration intérieure.

Le 22 août 1907, entouré de plusieurs prêtres du diocèse et de nombreux paroissiens, Mgr Duhamel procède à la bénédiction de la belle église dominant le village et la campagne environnante. Le chœur de chant de l'église Mile-End à Montréal s'exécute durant la messe alors que l'évêque souligne la grande générosité des paroissiens où plusieurs rêvent de voir leur nouveau temple devenir la cathédrale d'un diocèse de colonisation dans les Pays d'En-Haut. Le presbytère attenant à l'église est érigé au printemps 1928, d'après les plans et devis de l'architecte J.E.C. Daoust.



1- Dessinée par les architectes Gauthier et Daoust, l'église de pierre aux deux clochers de Sainte-Agathe-des-Monts est érigée entre 1905 et 1907. La décoration intérieure est l'œuvre de l'artiste François-Xavier Renaud. (source archives diocèse : ph1chr10)



2- Mgr Joseph-Eugène Limoges, le 2e évêque de Mont-Laurier, arrivant en procession à l'église de Sainte-Agathe-des-Monts. (source archives diocèse : ph2chr10)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

11-BOUCHETTE ET AUMOND / 1840-1870

Bouchette

Lorsque l'évêque Bruno Guigues du diocèse d'Ottawa entreprend sa première visite pastorale sur la rivière Gatineau en 1849, il s'arrête chez les premiers colons établis dans le voisinage de la ferme de ravitaillement des Hamilton aux Six-portages. À leur demande, il choisit le site pour la construction de la future chapelle du canton Bouchette à mi-chemin entre la rivière Picanock en aval et la rivière Désert en amont.

Après s'être installé à Maniwaki quelques semaines plus tard, l'Oblat Thomas Clément visite régulièrement la mission désignée comme la petite Visitation du lac Rond. Les premières messes sont célébrées dans la maison de pièces d'Augustin Richard et dans celle de Pierre Paul où le petit Léon Richard devient le premier baptisé de la colonie en février 1851. Au fil des mois, les célébrations se déplacent en amont, dans la maison de Laurent Lafrenière et dans celle de François Nault, dit Nichté, où Mgr Guigues dédie la mission à l'ange Saint-Gabriel en 1857.

À l'automne 1862, en corvée, le père oblat Régis Déléage fait entreprendre la construction de la chapelle; les travaux sont toujours en cours lors du passage de l'évêque quelques semaines plus tard. Afin d'être au chaud pour la messe de minuit de Noël, un gros poêle en fonte est monté d'Ottawa. Suspendue sur un trépidant devant la chapelle, une petite cloche appelle régulièrement les familles aux offices. En 1872, elle tinte joyeusement pour annoncer l'arrivée d'Élysée Marcellin, un prêtre d'origine française, qui devient curé résidant pendant une décennie. Après trois ans toutefois, le nouvel évêque Thomas Duhamel d'Ottawa déplore «l'état lamentable de la chapelle dans une paroisse qui semble prospère.» Il suggère la construction d'une église plus grande, en pierre. Faute de moyens financiers, le curé la fait plutôt ériger en bois; elle s'avère rapidement déficiente cependant et doit être solidifiée avec colonnes et traverses de fer.

La construction d'une église en pierre hante l'esprit des Oblats Prévost, Pian et Paradis qui reprennent à nouveau charge de la paroisse pendant 3 ans. C'est également le rêve des curés résidents Daumy, Lyonnais et Garon qui s'y succèdent par la suite. Il faut attendre l'arrivée du tenace curé Albert Forget pour voir l'érection de cette église longtemps espérée. Lors de la bénédiction du

nouveau temple en novembre 1907, le sermon de circonstance revient au curé Joseph-Eugène Limoges de Montcerf, le futur évêque de Mont-Laurier.

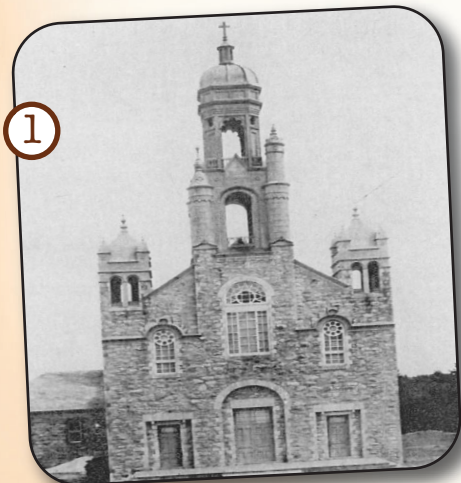
Aumond

L'exploitation forestière du canton Aumond débute avec la décennie 1840. Avec haches et godendarts, les bûcherons sillonnent la forêt jusqu'au lac Castor-Blanc pour terrasser les grands pins blancs qui, équarris, sont acheminés par le chemin des eaux, depuis la Haute-Gatineau jusqu'aux chantiers maritimes en Grande-Bretagne.

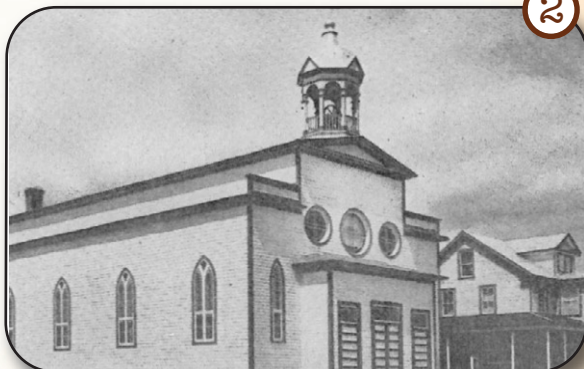
En janvier 1850, empruntant rivière gelée et chemins glacés depuis Maniwaki, l'Oblat Thomas Clément entreprend la visite de ces forestiers malgré la réticence de l'entrepreneur Joseph Aumond à accorder du temps pour les affaires religieuses dans ses chantiers. Jaloux de sa mainmise sur le canton qui portera son nom, il tente également de retarder l'établissement de colons-défricheurs. Outre ses bois magnifiques, le territoire compte des zones agricoles d'intérêt, sur la berge de la Gatineau coulant à l'ouest et le long de la rivière Joseph au sud. Pendant longtemps toutefois, cette transformation du sol forestier en terre arable demeure insuffisante pour nourrir la famille et le défricheur doit ajouter le travail au chantier pour subvenir aux besoins des siens.

À compter de l'automne 1861, les défricheurs voient leur travail facilité avec la mise en opération du moulin à scie des Oblats sur la rivière Joseph. L'entreprise a vu le jour 6 ans auparavant à la chute des Eaux sur la Gatineau. Les glaces ont toutefois détruit la scierie au printemps 1858. Après l'épreuve, les pères reconstruisent moulin à scie et moulin à farine sur la petite rivière où la maison du meunier accueille les rassemblements religieux. Au Castor-Blanc, à quelques kilomètres plus au nord, les Oblats rassemblent les familles chez Joseph Bertrand ou chez Athanase Sévigny où une chapelle, dédiée à Saint-Cajetan, est érigée en 1878.

À la rivière Joseph, la mission quitte la maison du meunier pour une petite maison-chapelle sur la rive gauche en 1875; 8 ans plus tard, le père Hector Mauroist fait construire une chapelle plus grande sur la colline voisine. Premier curé résidant, le Franco-américain François-Xavier Légaré arrive dans la paroisse en 1907. Deux ans plus tard, il est à surveiller la construction d'une véritable église à Sainte-Famille d'Aumond alors que la chapelle est transformée en salle paroissiale.



1- L'église de pierre Saint-Gabriel de Bouchette érigée en 1907. (source archives diocèse : ph1chr11)



2- L'église Sainte-Famille-d'Aumond érigée en 1908-1909. (source archives diocèse : ph2chr11)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courant
historien

12-MONTCERF ET BOIS-FRANC / 1870-1880

Montcerf

À compter de 1873, les pionniers Isidore Proulx, Urgel Picotte et Pierre Major entreprennent abattis et brûlis à la première traverse de la rivière Désert dans le canton Egan*. Au cours des premières années, les Oblats Régis Déléage, Laurent Simonet et Médéric Prévost viennent faire la mission à Rivière-Désert dans la maison de pièces de la famille Proulx. Au printemps 1882, le père Prévost fait construire une chapelle sur le lot défriché par Gilbert Pilon dans le 4e rang. La construction n'étant pas terminée, c'est sous un toit de feuillage que l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa la consacre à Sainte-Philomène lors de sa visite pastorale. À son arrivée dans la mission 2 ans plus tard, le père Charles-Marie Paradis, insatisfait du site de la chapelle, en fait ériger une autre au sommet d'une colline voisine «connue sous le nom de Montcerf, fort pittoresque mais d'un difficile accès».

Ce passage de l'actif père Paradis en Haute-Gatineau s'avère fort tumultueux. Ordonné prêtre 2 ans plus tôt, il a des idées bien arrêtées et parle de fonder autant de paroisses que le curé Labelle de Saint-Jérôme. Entreprenant et ne craignant personne, il affirme que la loi crée de trop grandes réserves forestières qui causent une sérieuse entrave à la colonisation agricole. Appuyé par les familles du canton Egan sur lesquelles il a beaucoup d'ascendant, il n'hésite pas à installer des colons sur des lots concédés à l'entreprise Gilmour. L'affaire s'envenime. Le père intente une poursuite contre les entrepreneurs qui y coupent le bois; les frères Gilmour répliquent en le faisant arrêter pour occupation illégale. Le procès donne le père gagnant mais les marchands vont en appel. Devenu l'idole des colons, le père monte le ton et rédige un nouveau projet de loi forestière qu'il présente au curé Labelle devenu sous-ministre de la Colonisation. Habilement, celui-ci retouche le projet pour causer moins de remous. Ce combat du jeune Oblat Paradis, lui attire une sérieuse réprimande de son Provincial : il est invité à se soumettre à l'autorité ou à quitter la Communauté. Il réplique en parlant de fonder un nouvel Ordre consacré exclusivement à la colonisation et défend son projet jusqu'au Vatican qui l'invite à se soumettre à l'autorité. Brisé, il quitte la Haute-Gatineau. Heureux du dénouement, les Gilmour fournissent le bois nécessaire pour terminer la chapelle où tinte bientôt la cloche venue de la première chapelle de Maniwaki.

En 1892, la colonie accueille Félix Legendre, son premier curé résidant. À 2 reprises, en 1909 et en 1920, la paroisse est éprouvée par l'incendie de son église. La dernière reconstruction donne un beau temple en pierre sur le flanc de la colline de Montcerf.

Bois-Franc

Avec l'arrivée des pionniers sur les hauteurs du canton Egan au cours de la décennie 1870, les Oblats de Maniwaki viennent célébrer les offices dans les maisons de pièces des premières familles. Planches et madriers sont rares avant les premiers moulins à scie. Dans ces conditions, les premières constructions sont surtout en pièces sur pièces superposées, équerries sur deux faces à la grande hache et assemblées à queue d'aronde dans les coins. La localisation de la maison tient compte de la solidité et de l'étanchéité des fondations, de la proximité de la source d'eau ou de la possibilité d'y creuser un puits. Le site choisi, les défricheurs voisins sont conviés au bi pour donner un coup de main. La famille ainsi aidée rendra le même service plus tard, c'est une dette d'honneur. La corvée se fait dans la gaieté : haches, égoïnes, marteaux, cris et rires se font tous entendre en même temps. Le carré terminé, la toiture à double pente est recouverte de bardeaux de bois fendus par le colon lui-même. Trapue et massive, avec des fenêtres à carreaux, la maison blanchie au lait de chaux dispose d'une porte arrière ou de côté pour les allées et venues quotidiennes et d'une porte avant utilisée surtout pour la visite du prêtre, les noces, les baptêmes et les funérailles.

La mission de Bois-Franc progresse lentement et il faut attendre 1883 avant que le père Laurent Simonet fasse construire la première chapelle entre le premier et deuxième rang. Bénie par Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa, elle sert également d'école durant la semaine.

Après des années de travail où tout le monde met l'épaule à la roue, le lot défriché, labouré et semé devient une terre qui produit le maximum des biens consommés par la famille. Partout se forge ainsi une race d'habitants durs à l'ouvrage, habituée à surmonter les difficultés, un pied sur la terre et l'autre dans la forêt. Cette occupation agricole du canton

Egan demeure toutefois fragile et dépendante des aléas de la nature qui peuvent jeter les plus courageux dans la détresse. Lentement, au prix de beaucoup de sueur, les familles de défricheurs du départ deviennent familles de cultivateurs.

En 1910, sous la direction du père Henri Gervais, les familles entreprennent l'érection d'une véritable église sur un terrain donné conjointement par Déa D'Amour et Antoine Branchaud. Confié au patronage de Saint-Boniface, le temple est béni en septembre 1911. Bois-Franc doit encore compter sur l'apostolat de plusieurs missionnaires oblates avant d'accueillir Joseph Gravelle en 1915, le premier curé résidant envoyé par François-Xavier Brunet, l'évêque-fondateur du diocèse de Mont-Laurier, détaché de celui d'Ottawa 2 ans plus tôt.

2- L'église Saint-Boniface de Bois-Franc érigée en 1911. (source archives diocèse : ph2chr12)



1- L'église de pierre Sainte-Philomène de Montcerf érigée entre 1920 et 1922. (source archives diocèse : ph1chr12)



*La carte des cantons du territoire est disponible au (<http://www.diocese-mont-laurier.org/rubriques/haut/documents-a-telecharger/carte-des-cantons-du-diocese>)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Curé
historien

13-SAINTE-LUCIE ET SAINT-DONAT / 1870-1880

Sainte-Lucie-des-Laurentides

En 1853, espérant que les grouillants Mohawks d'Oka s'y relocalisent, le gouvernement canadien leur accorde une réserve de 6 500 hectares dans le canton Doncaster au nord du lac Masson. Très peu d'entre eux quittent toutefois la berge du lac des Deux-Montagnes pour cette forêt des hautes terres de comté de Terrebonne. 15 ans plus tard, insouciants, des colons Blancs commencent à occuper ces terres concédées aux Mohawks. À compter de mars 1871, le curé Jean-François Arnauld de Sainte-Marguerite vient célébrer la messe pour eux dans la maison de Magloire Ménard et en 1876, il fait ériger une chapelle dédiée à Sainte-Lucie sur la terre défrichée par Martin Miron dans le 8e rang. Envoyé par l'archevêque Édouard Fabre de Montréal, le premier curé résidant, Jean-Baptiste Vaillancourt, arrive en 1878.

12 ans plus tard, en 1890, Elzéar Limoges, le 3e curé, fait une première demande au gouvernement canadien pour libérer sa paroisse de la mainmise mohawk afin d'accélérer l'occupation agricole du canton. Après 3 ans de négociations, les Mohawks d'Oka et de Caughnawaga réaffirment être seuls et uniques propriétaires de ces terres selon la loi des Blancs. Le même curé amorce aussi une longue querelle avec son confrère Albert Moreau de Sainte-Agathe-des-Monts afin de récupérer toutes les familles du canton pour qu'elles participent financièrement à la construction d'une véritable église à Sainte-Lucie. Terminé en 1892, le nouveau temple accueille familles canadiennes et quelques chasseurs mohawks évangélisés à Oka. La paroisse se dote également d'un nouveau presbytère.

En 1902, le curé Zotique Cardin présente à son tour une requête pour que le gouvernement fédéral fasse entendre raison aux Mohawks, «ces sauvages indolents et chicaniers» qui entravent la colonisation agricole en s'emparant de maisons et de dépendances que les Blancs ont érigées sur leurs terres... Fidèle à la loi, le gouvernement de Wilfrid Laurier offre plutôt une somme compensatoire aux squatters blancs pour qu'ils quittent le territoire litigieux. En dépit de ces requêtes et de ces propos discutables, la réserve de Doncaster reste propriété commune des bandes mohawks d'Oka et Caughnawaga même si elle demeure pratiquement inhabitée et n'atteint en rien le développement espéré par le gouvernement canadien.

En 1951, alors que les paroisses de Saint-Adolphe-d'Howard, Huberdeau et Lac-des-Seize-Îles quittent le diocèse de

Mont-Laurier pour celui de Saint-Jérôme nouvellement formé, Sainte-Lucie-des-Laurentides entre dans le diocèse de Mont-Laurier en dépit de la forte réticence des paroissiens qui se disent ainsi abandonnés.

Saint-Donat-de-Montcalm

Après la séculaire présence des autochtones, l'arrivée des forestiers de l'entreprise Perley par la rivière Ouareau en 1856 constitue la seconde occupation des cantons Lussier et Archambault. 14 ans plus tard, les frères Léandre, Césaire et Régis Coutu sont les premiers défricheurs à entreprendre de repousser cette forêt baignée par les lacs Archambault et Ouareau. À leur suite, les pionniers Gaudet, Lavoie, Mousseau, Beauchamp, Simard, Ritchie, Champagne s'amènent depuis Rawdon au sud.

En septembre 1874, l'archevêque Édouard Fabre de Montréal envoie le jeune Alexis-Henri Coutu s'établir comme premier curé résidant de Saint-Donat-de-Montcalm; il y retrouve ses 3 frères arrivés 4 ans plus tôt. Encore modeste, la jeune paroisse compte sur le soutien financier de l'archidiocèse pour l'érection de sa chapelle-presbytère à l'automne 1876; bénie à l'archevêché, une cloche de 90 kilos y est acheminée.

À peine arrivé en 1881, le second curé est aux prises avec un intense litige paroissial. Mécontentes de la distance à franchir pour arriver à la chapelle, plusieurs familles proposent de la déplacer à l'intersection des chemins Coutu et Provost, un endroit moins rocheux. La discorde perdure pendant 3 ans jusqu'à la venue de 2 prêtres de l'archevêché pour évaluer la situation. Après enquête attentive et visite des lieux, les délégués concluent en faveur de la relocalisation. Sous la direction du curé Onésime Lachapelle, le bâtiment tiré par de forts chevaux, est transporté sur un terrain offert par les frères Coutu qui opèrent moulin à scie et moulin à farine dans la colonie. Après la construction d'un véritable presbytère, le bâtiment déplacé sert bientôt uniquement comme chapelle.

À compter de 1889, les 50 familles de Saint-Donat-de-Montcalm sont détachées de l'archidiocèse de Montréal pour être incluses dans celui d'Ottawa de Mgr Thomas Duhamel; celui-ci se rend bientôt en visite dans ce nouveau territoire ajouté à son diocèse. En octobre 1911, Mgr Claude-Hugues Gauthier d'Ottawa autorise la construction d'une nouvelle église et d'un nouveau presbytère qui dominent la paroisse pendant un demi-siècle.

Avec le développement de la villégiature qui suit la 2e Guerre Mondiale, le dynamique curé Ernest Léonard est appelé à construire une église encore plus vaste en 1963. L'architecte Roger Vandal signe plans et devis d'un beau temple où pierre et bois se marient.



1- L'église Sainte-Lucie-des-Laurentides érigée en 1892. (source archives diocèse : ph1chr13)



2- Les sœurs de Sainte-Croix au jardin attenant à l'église et au presbytère de Saint-Donat-de-Montcalm érigés en 1912. (source archives diocèse : ph2chr13)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant
historien*

14-L'ÉNERGIQUE CURÉ ANTOINE LABELLE

Dans les années qui suivent les révoltes patriotes de 1837-1838, le clergé du Québec se montre de plus en plus inquiet devant l'émigration grandissante des jeunes familles vers la Nouvelle-Angleterre. Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, plus de 600 000 Canadiens-français quittent la province pour les États-Unis. Face à un gouvernement inerte, le clergé catholique entreprend de mettre un frein à cette hémorragie en ouvrant de nouvelles régions à la colonisation : la vallée de la Matapédia en Gaspésie, le royaume du Saguenay, les rives du lac Saint-Jean et les vallées des affluents de l'Outaouais.

Apôtre de la colonisation du Nord

Dans cette dernière région qui donne naissance au diocèse de Mont-Laurier, les premiers colons, courageux et tenaces, trouvent un véritable apôtre pour les précéder, les guider, les encourager et les soutenir. À son arrivée à Saint-Jérôme-de-Terrebonne en 1868, le curé Antoine Labelle a 35 ans. Ordonné prêtre à Sainte-Rose de Laval, son village natal, après des études classiques à Sainte-Thérèse et des études théologiques à Montréal, il a amorcé son apostolat à Saint-Bernard de Lacolle à la frontière canado-américaine où il a été à même de constater que l'exode de ses compatriotes est «un vrai cimetière de la race». Sa rencontre de jeune abbé avec l'historien Rameau de Saint-Père qui prône l'intense colonisation des cantons du Nord s'est également avérée de grande importance dans son cheminement.

À cette date, Saint-Jérôme est une grosse paroisse agricole d'où sont partis des pionniers tel Norbert Morin, pour ouvrir des colonies à Saint-Sauveur-des-Monts, Sainte-Sophie, Sainte-Adèle, Sainte-Marguerite-du-lac-Masson et Sainte-Agathe-des-Monts. Le curé Labelle est une forte personnalité : grand, gros, bon vivant, franc et modeste, il devient rapidement le chef de file de la paroisse. Il se fait le porte-parole du groupe qui soutient le projet d'un chemin de fer lancé par Édouard Masson et Louis Beaubien : «La province a besoin d'un chemin de fer dans le Nord. Pour développer notre région, il nous faut des industries et des chemins de fer. Nous avons besoin d'un Grand Tronc dans le Nord comme dans le Sud. Qu'on nous donne les mêmes moyens et nous le prouverons. C'est ainsi que nous pourrions devenir les rivaux des Anglais et des Américains dans le commerce et l'industrie.»

Antoine Labelle ne fait pas de politique mais la suit de près. Ami de plusieurs ministres et députés, autant dans le parti de Chapleau que dans celui de Mercier, son influence en fait

l'homme de son évêque Ignace Bourget auprès des gouvernements.

Profondément inquiet pour l'avenir des Canadiens-français, il rêve de «planter dans le Nord» tous ses compatriotes qui pensent à s'exiler. Ses 23 années à Saint-Jérôme, aux portes des Laurentides, sont particulièrement marquées par son intense campagne de colonisation du Nord et par sa bataille pour le prolongement de la voie ferrée à travers les vallées laurentiennes.

Guidé par Pierre-Casimir Bohémier de Sainte-Agathe des-Monts, il fait sa première visite de reconnaissance des cantons du Nord à l'automne 1869; il se rend alors jusqu'à la vallée de la Rouge.

Le chemin de fer

Quelques années plus tard, en 1872 et 1876, il orchestre astucieusement des corvées de bois de chauffage lors d'hivers particulièrement rigoureux. Descendu à Montréal pour en faire la distribution gratuite, il est à la tête de nombreux traîneaux lourdement chargés et profite de ces occasions pour discourir sur les richesses des cantons du Nord et sur l'urgente nécessité d'un chemin de fer.

En 1876, la voie ferrée tant espérée atteint Saint-Jérôme où l'énergique curé prend parole pour réclamer son prolongement vers les Hautes-Laurentides. Il la voit déjà franchir la Rouge à la ferme du Milieu, la Lièvre à la ferme de la Femme Rouge et la Gatineau à l'embouchure de la Désert, avant de se prolonger à travers le Témiscamingue et le nord de l'Ontario pour atteindre la rivière Rouge au Manitoba. «Il nous faut un Grand Tronc et nous l'aurons! Nous en avons déjà un commencement, mais il nous faut davantage. La colonisation c'est l'avenir. En nous emparant du sol, depuis la vallée de l'Outaouais jusqu'à Winnipeg, nous empêcherons qu'on nous passe sur le dos pour aller à la baie d'Hudson. Le père du fait, c'est l'idée. Une fois que l'idée a grandi et s'est popularisée, il faut que l'enfant naisse. L'enfant dans le cas présent, c'est le chemin de fer jusqu'à Maniwaki... et jusqu'à Winnipeg.»

Cette voie ferrée ardemment souhaitée deviendrait la dorsale de l'immense Canada français du Nord dont lui et l'historien français Rameau de Saint-Père rêvent. Et pour peupler cette grande région, il conçoit un solide plan de colonisation qu'il met d'abord en marche dans les vallées au nord-ouest de Saint-Jérôme.



1

1- Curé de Saint-Jérôme-de-Terrebonne entre 1868 et 1891, Antoine Labelle s'avère l'apôtre de la colonisation des cantons du Nord où naît le diocèse de Mont-Laurier en 1913. (source archives diocèse : ph1chr14)



2

2- La construction du chemin de fer atteint Saint-Jérôme en 1878, Sainte-Agathe-des-Monts en 1892, Labelle en 1893, Nomingue en 1904 et Mont-Laurier en 1909. (source archives diocèse : ph2chr14)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

15-LA PAROISSE : PIERRE ANGULAIRE

Le plan de colonisation des cantons du Nord conçu par le curé Antoine Labelle exige d'abord l'exploration des lieux afin de repérer les meilleurs endroits pour développer l'agriculture et l'industrie. Pendant plus de deux décennies, le curé de Saint-Jérôme parcourt cette grande région à 2 ou 3 reprises annuellement. Cette étape de la reconnaissance franchie, il intervient ensuite auprès du gouvernement à Québec afin de faire arpenter le terrain et faire ouvrir de bons chemins.

En accord avec l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa, responsable religieux de cette partie du Canada, il prévoit établir une paroisse catholique dans chaque canton et, son influence politique a fait voter une loi accordant 50 acres gratuits pour la construction d'une église dans tous les nouveaux cantons.

La structure paroissiale

La mise en place de paroisses est la meilleure façon d'assurer le succès de son projet. Depuis la Nouvelle-France, la paroisse est la base de l'organisation sociale au Québec. La multiplication des paroisses dans la plaine du Saint-Laurent constitue la pierre angulaire de l'histoire du Canada français; cet encadrement est rassembleur et il a assuré la survivance des Canadiens-français. Pour la province, cette cellule équivalait au township en Angleterre : c'est là que la vie sociale, les libertés politiques et l'apprentissage du gouvernement débutent. Cette importance de la paroisse explique aussi le rôle déterminant joué par le prêtre dans la survie des francophones. Après 1760, tout s'écroule au Canada français mais cette structure demeure malgré le vainqueur anglais qui veut imposer la sienne. Humiliés, les Canadiens-français se tournent vers leur curé qui continue à valoriser leurs manières de vivre originales. La patiente résistance des curés fait échec à la volonté d'assimilation des autorités anglaises.

C'est également le clergé qui est à l'origine de la colonisation des cantons du Nord où naît le diocèse de Mont-Laurier. Pour réussir, ce plan d'occupation doit garantir la présence du prêtre car les familles répugnent à vivre loin d'un clocher paroissial; elles veulent que le ber familial soit béni et que les êtres chers reposent dans un cimetière après rites et cérémonies. Un prêtre, c'est aussi la messe dominicale, l'occasion de se retrouver, de discuter, de s'entraider et d'échafauder de nouveaux projets pour le canton. Les familles de colons qui peinent dans les abattis et les brûlis rêvent de ces sorties dominicales de l'église alors que sourires et poignées de main s'échangent, les interpellations se croisent et les groupes se forment pour discuter des travaux de la semaine, de la semence qui germe, de l'état des chemins, des affaires paroissiales, municipales ou scolaires.

Le rôle du prêtre

Le plan de colonisation du curé Labelle est en rapport étroit avec mœurs, habitudes, besoins religieux et moraux des Canadiens-français. Même si le mandat premier du prêtre demeure la prédication de l'évangile et l'administration des sacrements, sources de son autorité et de son prestige, il doit élargir son champ de préoccupations en raison de la nature particulière de la société des cantons du Nord. Le colon établi sur la Diable, la Rouge, la Lièvre ou la Gatineau a besoin de lui pour régler certaines difficultés d'ordre temporel. Pour celui qui repousse la forêt, l'arrivée du prêtre c'est l'instauration d'un ordre social avec ses conséquences. Construire une chapelle c'est aussi marquer le temps; sans le tintement de la cloche pour annoncer l'angélus du midi et la messe dominicale, le défricheur perd souvent la notion des heures et des jours de la semaine.

Bloquer les protestants

Le plan échafaudé par Antoine Labelle vise également à endiguer la poussée des Anglo-saxons et de leurs pasteurs protestants au nord du Saint-Laurent. Déjà, ils sont à New-Glasgow, Shawbridge et Brownsburg et ceux de Grenville sur l'Outaouais montent dans le nord du comté d'Argenteuil pour occuper les cantons Montcalm, Arundel et même de Salaberry sur la Diable. Commentant son action, le combatif curé Labelle écrit à l'archevêque Thomas Duhamel d'Ottawa : «Je me suis dirigé de ce côté parce qu'il fallait enlever aux protestants les comtés d'Argenteuil et d'Ottawa et les assurer pour toujours en la possession des catholiques. Tout cela sans le dire ouvertement. Les terres étant meilleures de ce côté, je savais que les protestants y jetaient un œil de concupiscence, qu'ils faisaient des projets pour s'en emparer. Nous avons déjoué leur plan... Il faut faire des efforts énergiques pour nous emparer de cette vallée de l'Ottawa car il y a une société d'Écossais qui y travaille ardemment... ».

Le curé de Saint-Jérôme veut éviter que les anglophones fassent dans les cantons du Nord ce qu'ils ont fait dans les cantons de l'Est où la concession des terres leur a créé un véritable éden où les Canadiens-français, plus pauvres, n'ont pas accès.



1

2



1- Le curé Augustin Desjardins célèbre la Fête-Dieu entre les souches dans la colonie de Kiamika en 1898. (source archives diocèse : ph1chr15)

2- Le curé Michel Martin supervise la construction d'un chemin de colonisation à Ferme-Neuve. (source archives diocèse : ph2chr15)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courvol*
historien

16- UNE COLONISATION INTELLIGENTE

Le curé Antoine Labelle met beaucoup d'énergie à la réussite de son plan de colonisation. Après l'arpentage des lots et l'ouverture de chemins pour s'y rendre, il requiert du gouvernement de Québec que des propagandistes parcourent les paroisses surpeuplées de la plaine du Saint-Laurent pour faire connaître la qualité du sol des cantons à coloniser. Il réclame un plus grand nombre d'agents des terres pour guider les nouveaux arrivants. Il demande également l'amélioration de l'aide financière aux familles colonisatrices, une meilleure protection législative face aux abus des entrepreneurs forestiers et l'enseignement de nouvelles méthodes agraires. En espérant «établir au moins 20 nouvelles paroisses dans la vallée de l'Ottawa en peu d'années», il croit que les comtés de Terrebonne, Deux-Montagnes et Laval peuvent envoyer 1 000 colons annuellement pour peupler les vallées au nord-ouest de Saint-Jérôme où naîtra le diocèse de Mont-Laurier.

L'apport du diocèse de Montréal

Afin de solidifier son projet, il fonde la Société de Colonisation du diocèse de Montréal et pour l'implanter solidement dans toutes les paroisses, il recrute les premiers responsables parmi les gens influents, évêque et curés en tête. Il rédige lui-même statuts et règlements. Recueillis dans les paroisses bien établies, les fonds servent dans les Laurentides à, l'érection d'une chapelle-école ou d'un logement-presbytère pour un prêtre, l'ouverture d'une route, la construction d'un pont ou d'un chaland, la mise en opération de moulins à scie ou à farine, l'achat de cloches. Il conçoit lui-même les plans d'une chapelle-presbytère que les colons peuvent construire pour moins de 500 \$. En 1883, il lance la première loterie québécoise pour aider son projet de colonisation.

À deux reprises, en 1885 d'abord et en 1890 alors qu'il est devenu sous-ministre de la Colonisation dans le gouvernement Mercier, il parcourt les pays francophones en Europe afin de gagner des personnalités à son projet et de recruter des familles intéressées à s'établir sur ces terres nouvelles. Déterminé, il use de tous les moyens pour réussir : rapports, discours, causeries, correspondances aux journaux et rencontres avec dirigeants politiques ou religieux.

La Société de Colonisation du diocèse de Montréal solidement mise sur les rails, il traverse la montagne de la Repousse avec une poignée de braves et fait construire un premier pont couvert sur la Diable dans le grand Brûlé. Cette première poussée permet l'ouverture de Saint-Jovite et Saint-Faustin où l'efficace curé Samuel Ouimet, futur vicaire-général du diocèse de Mont-Laurier, s'installe avec ses parents venus de

Saint-Jérôme. De là, il atteint la Rouge, plante des croix de mission et choisit des sites de chapelles. Il aide financièrement la mise en opération de bateaux à vapeur pour remonter le cours de la Lièvre et conscient de l'importance de la voirie, il utilise les fonds de la Société pour faire ouvrir le chemin Chapleau depuis la chute aux Iroquois sur la Rouge jusqu'à la ferme Rouge au confluent de la Kiamika et de la Lièvre où les terres agricoles sont prometteuses.

Une vision remarquable

Convaincu d'œuvrer à la survie du peuple canadien-français, le curé de Saint-Jérôme ne désarme jamais. Il livre régulièrement bataille et sa vision est remarquable. Il pense à l'élevage de bonnes vaches laitières, à la construction de bons silos pour combattre les hivers rigoureux, à une agriculture commerciale à partir des beurreries, fromageries et tanneries locales qui utiliseront le chemin de fer pour acheminer leur production vers Montréal. Il suscite la formation de Cercles agricoles dans tous les cantons et crée l'Ordre du Mérite pour susciter l'émulation entre agriculteurs. Il demande d'améliorer l'enseignement agricole aux adolescents à partir de l'expertise des Sisterciens de la Trappe d'Oka et des pères Montfortains à Huberdeau. Il imagine déjà des villes industrielles avec moulins et manufactures à la chute aux Iroquois sur la Rouge et au rapide de l'Original sur la Lièvre.

Visionnaire, il prévoit également que certains endroits des Laurentides deviendront des paradis pour retrouver la santé, admirer et jouir de la nature superbe. «Qu'on n'oublie pas... Qu'on se le rappelle, il l'a répété maintes fois, son Nord, il voulait en faire une Suisse canadienne» écrira-t-on plus tard.

Courageux à son exemple, les colons suivent leur roi du Nord; à ceux qui persévèrent, il parle fièrement de leur terre neuve qui agrandit et enrichit le pays. Ces tenaces défricheurs sont les premiers à retourner la terre et à construire des chapelles sur la Diable, la Rouge, la Macaza, la Maskinongé, la Petite-Nation, la Sagouay, la Kiamika et la Lièvre; ajoutées à celles déjà ouvertes par l'apostolat des pères oblats sur la Gatineau, ces paroisses donneront une solide assise au diocèse de Mont-Laurier.



1- Le curé Antoine Labelle et des amis de la colonisation en voyage de reconnaissance dans les cantons du Nord. (source archives diocèse : ph1chr16)

2- Le moulin à scie de Victor Dufort sur la rivière Kiamika est érigé avec l'aide financière de la Société de Colonisation du diocèse de Montréal en 1886. (source archives diocèse : ph2chr16)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

17-SAINT-JOVITE / 1870-1880

Arrivé à Saint-Jérôme-de-Terrebonne avec l'idée de freiner l'exode des Canadiens-français vers les États-Unis, le curé Antoine Labelle entreprend de conduire sa première cohorte de colons au-delà de Sainte-Agathe-des-Monts déjà haut perchée dans les Laurentides. À l'automne 1870, guidé par Isidore Martin, il traverse pour une seconde fois les cantons Wolfe et De Salaberry en compagnie de Godfroy Laviolette, Ambroise Desjardins et Amable Dufour. Après une nuit à la belle étoile près de la Source, le groupe descend le versant de la montagne de la Repousse et traverse la plaine du grand Brûlé pour atteindre la ferme d'En-Bas des Hamilton, le seul établissement permanent dans la région à cette époque. Aménagée par ces entrepreneurs forestiers d'Hawkesbury en Ontario, cette éclaircie agricole en forêt, au confluent de la Diable et de la Rouge, a été déboisée 20 ans plus tôt afin de produire et entreposer nourriture et outillage nécessaires à leurs chantiers durant l'hiver.

Les débuts de la mission

Après l'arpentage du canton De Salaberry en 1871, les familles Dufour, Therrien, Léonard, Saint-Louis, Filiatrault, Grenier, Bélec amorcent les premiers défrichements dans le grand Brûlé sur la rive gauche de la Diable. Pour les aider et les soutenir, le curé Labelle rassemble les sommes nécessaires à l'amélioration du chemin Morin depuis Sainte-Agathe-des-Monts et à la construction d'un pont couvert sur la Diable qui permet à d'autres courageux de repousser la forêt jusqu'au lac Long au nord. Ces efforts portent fruit; des nouvelles familles Labonté, Lacasse, Thibault, Desjardins, Sarrazin, Lauzon se joignent aux premières arrivées.

À la naissance même de la colonie, le curé de Saint-Jérôme a réservé deux lots sur la rive droite pour la construction de l'église mais, dès ses premières missions en 1872, le curé Maxime Leblanc de Sainte-Agathe-des-Monts prend l'habitude de célébrer les offices religieux dans la maison de Joseph Sarrazin sur la rive gauche où les familles sont plus nombreuses. Ce dernier ayant offert un terrain pour l'érection de la chapelle-presbytère dessinée par le curé Labelle, l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa vient approuver le tout à l'été 1878. Présent pour l'occasion, le curé de Saint-Jérôme lui suggère d'obtenir le transfert de l'abbé Samuel Ouimet du diocèse de Montréal au sien afin de lui confier la colonie d'où il pourrait rayonner auprès des familles qui défrichent dans les cantons Wolfe, Arundel, Clyde et Amherst. Natif de Saint-Jérôme, ce jeune prêtre est un ami et un confident qui partage ses idéaux sur la colonisation des Laurentides.

Le curé Samuel Ouimet

Âgé de 28 ans, Joseph-Samuel Ouimet arrive sur la Diable à l'automne 1878. Dès lors apparaissent les vocables de Saint-Jovite pour le grand Brûlé dans le canton De Salaberry et de Saint-Faustin pour la montagne de la Repousse dans le canton Wolfe. La chapelle-presbytère est bientôt érigée sur un terrain offert par Joseph Sarrazin et François Lacasse. Sis au rez-de-chaussée du solide bâtiment en pièces sur pièces, le presbytère accueille d'abord les parents du premier curé résidant; jusqu'en janvier 1880, celui-ci l'occupe de façon intermittente car il consacre beaucoup de temps à recruter des colons dans les paroisses surpeuplées du diocèse de Montréal.

Avec le dynamisme et le leadership déployés par son jeune curé, Saint-Jovite s'engage sur la voie du progrès. Alors qu'il fait naître la Commission scolaire et fait ériger la première école, le village se forge une identité avec le moulin à scie et la briqueterie de François Léonard, le moulin à farine de Célestin Bisson, le moulin à carder de Jude Meilleur, le fourneau à chaux d'Amable Dufour, le boulanger, les voituriers et les forgerons, les magasins-généralistes Christin, Charbonneau et Longpré, le docteur Bigonèse et le notaire Defoy.

Cette progression rend toutefois la chapelle-presbytère exiguë. Après autorisation de Mgr Thomas Duhamel, la construction d'une grande église en pierre est confiée aux entrepreneurs Martineau et Fauteux en avril 1887. Deux ans plus tard, le 19 septembre, le curé Labelle, devenu sous-ministre de la Colonisation et protonotaire apostolique avec ceinturon rouge, préside à la bénédiction du temple réalisé au coût de 20 000\$.

Le curé Labelle disparaît moins de deux ans plus tard, laissant son projet de colonisation de la vallée de la Rouge à son loyal ami Samuel Ouimet. Dès lors, l'évêque d'Ottawa fait régulièrement appel à l'expérience et à la diplomatie de celui-ci pour dénouer les nombreux litiges paroissiaux au sujet des sites des chapelles-presbytères et des églises, autant sur la Kiamika et la Lièvre que sur la Rouge. À la naissance du diocèse de Mont-Laurier en 1913, l'évêque-fondateur François-Xavier Brunet en fait son vicaire-général, rendant ainsi hommage à son apport à la colonisation des cantons du Nord. À son décès en mars 1918, la paroisse de Saint-Jovite et la mission du mont Tremblant sont confiées au curé Joseph-Eugène Limoges qui devient second évêque de Mont-Laurier 4 ans plus tard.



1- L'église de pierre de Saint-Jovite érigée sur la Diable en 1889. (source archives diocèse : ph1ch17)

2- Le curé Charles Proulx et Mgr Joseph-Eugène Limoges, l'évêque de Mont-Laurier, au sortir de l'église de Saint-Jovite. (source archives diocèse : ph2chr17)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

18-SAINT-FAUSTIN ET HUBERDEAU / 1870-1880

Saint-Faustin

Après Amable Dufour et Ambroise Desjardins l'automne précédent, Isaac Constantineau, Abraham Desjardins et quelques autres de Sainte-Agathe-des-Monts s'engagent à leur tour dans le projet de colonisation du curé Labelle au printemps 1871. Accompagnés de leur curé Maxime Leblanc, ils marchent le plateau de la Source dans le canton Wolfe pour évaluer ses possibilités agricoles. Emprunter le chemin Morin à cet endroit n'est pas mince affaire. Alignées directement sur le sommet de la montagne, les côtes de la Repousse et de l'Épouvante font plus de deux kilomètres; si la descente en voiture se fait très lentement avec beaucoup de précaution, la montée exige plus d'une heure avec des chevaux attelés en flèche pour ne pas rester pris à mi-chemin.

En janvier 1874, guidée par le curé Labelle, la famille Antoine Côté de Sainte-Agathe-des-Monts est la première à entreprendre abattis et brûlis sur le plateau du canton Wolfe. Les Constantineau, Perrault, Brazé, Tessier, Millette, Doré arrivent à leur tour pour s'engager dans ce corps à corps avec la forêt et la terre.

Au cours des premières années, les prêtres de Sainte-Agathe-des-Monts visitent la colonie naissante. Au printemps 1878, le curé Théophile Thibodeau orchestre la corvée pour construire l'école-chapelle, «un bâtiment avec toit mansard et joli clocher sur le terrain de la Source qui fournit une eau remarquablement bonne et pure». En visite pastorale dans le nord de son grand diocèse en juillet suivant, Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa la bénit avant de dresser une grande croix blanche tout près pour marquer le site de la future église. Deux mois plus tard, le curé Labelle y célèbre la messe et présente le curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite appelé à desservir la mission de la Source maintenant dédiée à Saint-Faustin.

La colonie progressant, une chapelle plus grande est érigée quatre ans plus tard alors que l'école-chapelle, «où le professeur est l'homme le plus important après le curé», est désormais réservée à l'enseignement uniquement. En 1886, les 25 familles de la mission demandent à leur évêque d'Ottawa de leur envoyer un curé résidant. Président de la Société diocésaine de Colonisation, Mgr Édouard Fabre de Montréal vient à nouveau en aide à son homologue d'Ottawa en y déléguant l'abbé Alphonse Brisebois dans l'espoir que l'air pur des montagnes de Wolfe lui soit salutaire. Par corvée, un second étage est ajouté à la chapelle pour le loger.

Quatre ans après son arrivée, le curé Louis-Aurèle Corbeil entreprend l'érection d'une véritable église et d'un presbytère d'après les plans qu'il dessine lui-même. Réalisé par l'entrepreneur Magloire Gosselin pour 4 500 \$, le bel ensemble est béni par Mgr Duhamel le 27 septembre 1894.

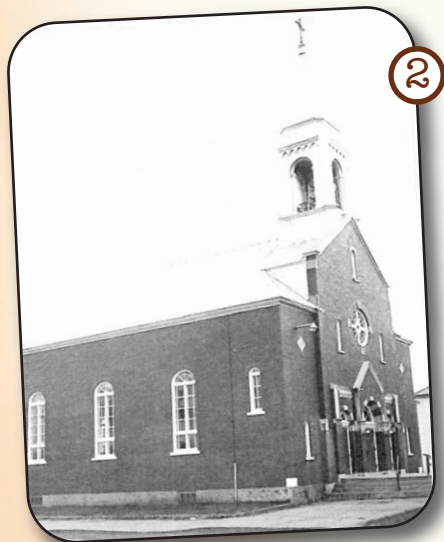
Huberdeau

Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, le canton Arundel est fortement convoité par les Canadiens-anglais d'Argenteuil et les Suisses de Grenville. Inquiets de cette poussée protestante vers les hauts de la Rouge, le curé Labelle et son allié Mgr Duhamel d'Ottawa répliquent en y développant une colonie catholique avec les Marinier, Saint-Pierre, Campeau, Paquette, Labelle, de Montigny arrivant de Saint-Jérôme, Saint-Sauveur et Saint-André d'Argenteuil. À compter de 1875, les curés Calixte Ouimet de Lachute d'abord, Samuel Ouimet de Saint-Jovite par la suite, viennent célébrer les offices dans la maison de Joseph Marinier du 4e rang du canton.

En 1883, lors de sa visite pastorale, l'évêque d'Ottawa accepte le terrain offert par William Stanford, un anglo-protestant, pour l'érection d'une école-chapelle devant laquelle est placée une cloche de 225 kilos offerte par la Société de Colonisation du diocèse de Montréal. À compter de 1886, le curé Wuilfranc Saint-laurent de Saint-Rémi-d'Amherst vient à son tour faire la mission.

En 1887, la mission dédiée à Notre-Dame-de-la-Merci compte désormais sur un curé résidant avec l'installation de Théophile-Valentin Joubert des pères Montfortains dans la belle ferme achetée de William Stanford. L'arrivée de ce prêtre est liée à l'orphelinat agricole ouvert 5 ans auparavant. Initiée par un groupe de donateurs de Montréal, l'œuvre vise à aider des orphelins en les initiant à l'agriculture et la menuiserie. En 1884, l'institution compte 300 enfants mais le sol du canton Wentworth est trop pauvre pour l'agriculture et il faut penser à déplacer l'orphelinat. Cette relocalisation est rendue possible grâce au curé Labelle qui invite le curé Gédéon Huberdeau, œuvrant aux États-Unis, à visiter l'institution. Son don de 10 000 \$ récolté auprès des Franco-américains d'Albany permet l'achat de la ferme de William Stanford où se relocalisent les pères de Montfort. La municipalité prendra le nom d'Huberdeau pour le remercier de son geste.

En 1894, après leur belle beurrerie, les pères entreprennent l'érection d'un grand orphelinat et d'une immense grange-étable au pied de la colline où ils aménagent un calvaire. Ils mettent aussi leurs talents à transformer l'école-chapelle en véritable église. Un nouveau temple viendra la remplacer en 1931. Rasé par les flammes en 1944, l'orphelinat est reconstruit et confié aux Frères de la Miséricorde par Mgr Limoges. En 1951, la paroisse quitte le diocèse de Mont-Laurier pour le nouveau diocèse de Saint-Jérôme.



2- L'église Notre-dame-de-la-Merci d'Huberdeau érigée en 1934. (source archives diocèse : ph2chr18)



1- Dessinés par le curé Louis-Aurèle Corbeil, le presbytère et la belle église de Saint-Faustin sont érigés sur le lot de la Source en 1894. (source archives diocèse : ph1ch18)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvoisier
historien

19-NOTRE-DAME-DE-PONTMAIN ET LAC-DES-ILES / 1870-1880

Notre-Dame-de-Pontmain

En 1845, Onésime, Pierre, Charles et Michel Grenier quittent la seigneurie de Maskinongé sur la rive gauche du lac Saint-Pierre pour se diriger vers l'Outaouais où les entrepreneurs forestiers recherchent des hommes forts et vaillants. À une époque où plusieurs Canadiens-français délaissent les terres surpeuplées et morcelées du Saint-Laurent pour s'exiler aux États-Unis, les 4 frères préfèrent gagner la vallée de la Lièvre où ils deviendront défricheurs agricoles.

Charles et Michel acceptent d'abord du travail à la scierie de Baxter Bowman à Buckingham. Les deux autres se voient confier la responsabilité des estacades dans un secteur de la Lièvre où les lagons retiennent le bois dravé au printemps. Par étapes, Onésime et Pierre remontent la rivière sur une centaine de kilomètres pour atteindre Upper Lacon en aval de l'île Longue, l'endroit qui leur a été confié. Après reconnaissance des lieux, ils s'installent sur la rive gauche du ruisseau drainant les eaux du lac du Camp vers la Lièvre où se développera le noyau villageois de Notre-Dame-de-Pontmain. 9 ans plus tard, leurs frères Michel et Charles quittent Buckingham pour devenir également des pionniers aux racines profondément enfouies dans la terre du canton Wabassee.

Seules la montée des bûcherons à l'automne et la descente des draveurs au printemps viennent distraire ces premières familles de leur combat avec la forêt et la terre. À l'hiver, elles accueillent les curés de Buckingham et les pères oblats de Maniwaki qui montent célébrer la messe dans les camps forestiers. À compter de 1873, la petite colonie, qui progresse bien lentement, est desservie par le curé Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus. 8 ans plus tard, le curé-missionnaire dénombre une trentaine de familles, Grenier, Beaulieu, Robert, Bondu, Valiquette, Gougeon, Blais, Paquette; il note également que ces colons sont plus attirés par le travail de bûcheron pour les Maclaren que par celui de cultivateur même si «à partir de Pontmain, la chaîne des Laurentides est franchie et commence une nouvelle région ondulée, présentant les caractères des vrais pays agricoles.».

En 1884, le père Trinquier fait ériger une première chapelle sur la rive gauche du ruisseau du Camp. Il y célèbre messes, baptêmes, mariages et funérailles pendant 18 ans jusqu'à la construction d'une véritable église au sommet du promontoire voisin en 1902. Le site offre un paysage unique sur la rivière du Grand Lièvre; François-Xavier Barrette, le premier curé résidant, arrive 5 ans plus tard.

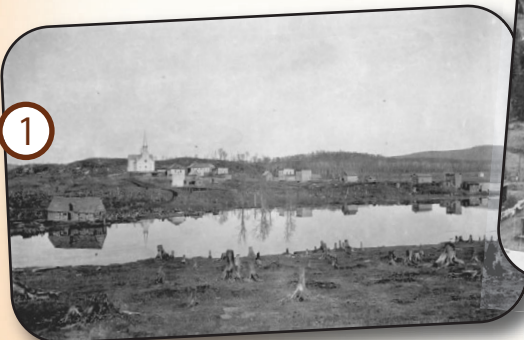
Lac-des-Îles

Avec la mise en opération de bateaux à vapeur sur la Lièvre en 1883 et l'ouverture du chemin Chapleau entre la Rouge et la Lièvre 2 ans plus tard, le canton Bouthillier devient plus accessible à la colonisation. Les pionniers Pednaud, Poulin, Bazinet, Pilote, Lefebvre, Ostigny, Dufour, Grenier arrivent de la plaine du Saint-Laurent et d'aussi loin que le lac Saint-Jean. Les premiers abattis se font sur les rives du ruisseau qui draine les eaux du lac des Îles vers le Wabassee, le séculaire site de rassemblement des Anishinàbeg de la Lièvre. Les feux d'abattis sont également nombreux dans le 4e rang à l'est du lac et dans la vallée à l'ouest.

Au fil des saisons et des jours, un noyau villageois se forge avec le bureau de poste chez Émile Bisailon, l'hôtel Dufour et le moulin à scie Potvin à la décharge du grand lac dans le ruisseau qui conduit à la ferme du Wabassee où les colons peuvent se procurer denrées et outils indispensables dans leur corps à corps avec la forêt et la terre.

Au départ, la colonie est visitée par le curé Trinquier de Notre-Dame-du-Laus qui célèbre les offices dans la maison de Philibert Poulin. À compter de 1898, le curé Aimé Lemonde de Kiamika prend son relais et réalise rapidement la tension qui s'est développée au sujet du site de la chapelle à construire; un groupe la voudrait dans le voisinage de la maison Poulin au sud du lac alors qu'un autre la voit dans la vallée à l'ouest. Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa délègue à tour de rôle, le père André Mouttet de L'Annonciation et le curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite pour trouver une solution. Après écoute des familles et visite des lieux, les 2 délégués arrêtent leur choix sur un troisième emplacement, au sommet de la colline dominant la décharge du lac. Dès lors, les fidèles de la colonie demandent que la chapelle soit dédiée à Saint-Aimé en hommage au curé Lemonde, leur missionnaire desservant. Prudent, celui-ci demande d'ériger un modeste bâtiment en laissant au curé résidant à venir le soin de construire une véritable église paroissiale. Clément Arpin, le premier curé résidant, arrive en novembre 1907.

La colonie de Lac-des-Îles maintenant solidifiée, l'église de Saint-Aimé est érigée en 1915 d'après les plans et devis de l'architecte Brunet. Chaque famille fournit du bois scié, le maître-maçon André Taillon voit aux fondations alors que le charpentier-menuisier Émile Bisailon orchestre la construction.



1- L'église et le hameau villageois de Notre-Dame-de-Pontmain sur la rive droite de la Lièvre en 1902. (source archives diocèse : ph1chr19)

2- Dessinée par l'architecte Brunet, l'église Saint-Aimé-de-Lac-des-Îles est érigée dans la belle vallée de la Lièvre en 1915. (source archives diocèse : ph2chr19)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courvol*
historien

20-SAINT-ADOLPHE ET LA CONCEPTION / 1870-1880

Saint-Adolphe d'Howard

Gagné au projet du curé Labelle de coloniser les Laurentides afin de mettre un frein à l'exode des Canadiens-français vers la Nouvelle-Angleterre, le curé Adolphe Jodoin de Saint-Sauveur-des-Montagnes entreprend de l'aider. Avec des familles de sa paroisse qui pensent à partir, il commence à agrandir le pays dans le canton Howard au nord-ouest de son territoire. Il réclame d'abord l'aménagement d'un bon chemin à travers le canton Morin, entre sa paroisse et le lac Saint-Joseph. En 1873, il conduit lui-même les premières familles, courageuses, qui veulent y transformer le sol forestier en terre arable. Tout est à faire: déboisement, brûlis, premiers labours, premières semences et premières récoltes. Le travail ne manque pas, trop souvent au milieu d'une nuée de moustiques que la chaudière à boucane n'arrive pas à éloigner. Du plus grand à la plus petite de la maisonnée, tous participent d'une façon ou de l'autre. Au labeur continu des hommes et des femmes s'ajoute celui des enfants; la venue d'un nouveau-né est une joie mais également la promesse de deux autres bras pour travailler la terre.

5 ans plus tard, le curé Jodoin, qui continue de venir en mission, fait ériger une chapelle-presbytère sur un terrain défriché par Joseph Coursol dans le 3e rang du canton. Les plans du bâtiment sont ceux du curé Labelle avec presbytère au rez-de-chaussée et chapelle qui sert aussi d'école, à l'étage.

En 1882, l'évêque Édouard Fabre accepte une nouvelle fois d'aider son confrère Thomas Duhamel d'Ottawa en déléguant Adrien Gauthier, un jeune prêtre natif de Saint-Jérôme, comme curé résidant; celui-ci quitte toutefois pour Saint-Albert en Ontario 3 ans plus tard. Au cours des années subséquentes, ce sont les pères de Marie, d'origine française, Fleurance, Joubert, Gory, Gapihan qui, à partir de leur orphelinat agricole de Montfort, desservent la colonie d'Howard dédiée à Saint-Adolphe en hommage au curé Jodoin.

En août 1911, l'évêque d'Ottawa délègue le curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite pour juger du besoin d'une véritable église paroissiale. Après son rapport positif, les marguilliers de la Fabrique nouvellement élus confient les travaux de construction à Louis Corbeil. C'est l'évêque François-Xavier Brunet du diocèse de Mont-Laurier, récemment détaché de celui d'Ottawa, qui bénit l'église en 1914.

En 1951, Saint-Adolphe-d'Howard quitte le diocèse de Mont-Laurier pour être rattaché à celui de Saint-Jérôme nouvellement formé.

La Conception

Après l'ouverture du chemin Morin jusqu'à la Diable en 1870-1871, Joseph Pilon de Saint-Jérôme répond à l'appel de son curé Antoine Labelle et vient s'établir en défricheur dans le canton Clyde, au milieu de l'empire forestier des Hamilton de Hawkesbury. Il est bientôt suivi par d'autres courageux, Alarie, Cadieux, Bigras, Champagne, Giroux, Labelle, Valiquette, Gareau, Clément, Gibeau qui arrivent par le chemin de chantier qui, depuis la ferme d'En-Bas longe la Rouge jusqu'à la chute aux Iroquois.

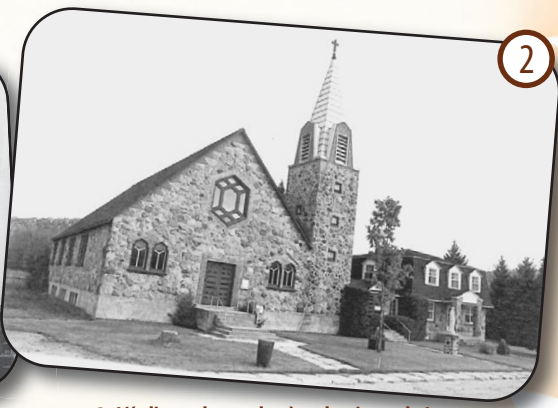
Le curé Labelle met beaucoup d'espoir dans la colonisation de la vallée de la Rouge. Il a parcouru la rivière depuis la ferme d'En-Bas à l'embouchure de la Diable jusqu'à la ferme d'En-Haut dans le canton Lynch. Il peut en décrire avec précision toutes les richesses forestières et agricoles. Il voit déjà arriver 3 000 familles appelées à repousser la forêt sur ses affluents, la Maskinongé, la Macaza et la Saguay. En 1878, alors qu'il est monté choisir des sites de chapelle dans la vallée, il célèbre la messe devant 82 personnes chez Joseph Pilon dans Clyde; il baptise également 3 nouveaux-nés. Dans ce canton qui fait 16 kilomètres sur la Rouge, il demande à l'agent des terres Filion de réserver le lot 25 au centre pour la future église. Optimiste, il écrit : « Il y aura 150 bons lots dans ce canton dont 26 sur la ferme d'En-Bas. Le site choisi pour l'église est un bel endroit où la Rouge forme des pointes qui donnent des terres agricoles remarquables. »

À compter de cette date, la mission est assumée par le curé Samuel Ouimet établi à Saint-Jovite. Il célèbre d'abord les offices chez Joseph Pilon avant de faire ériger tout près une chapelle-école à laquelle il donne le vocable de l'Immaculée Conception. Cinq ans plus tard toutefois, lors de sa visite pastorale, Mgr Duhamel relocalise la chapelle sur un lot défriché par Joseph Pilon et son fils à droite de la rivière. En mars 1887, dans une requête à leur évêque, les habitants de Clyde font part de leur désir d'avoir un curé résidant; Joseph Pilon s'engage à le loger et les familles promettent de mieux s'acquitter de leur dîme. En juillet suivant, le curé Michel Boisseau prend résidence à l'Immaculée Conception avec mandat de faire la mission aux nouveaux arrivants qui déboisent les berges de la chute aux Iroquois.

À l'automne 1898, la paroisse se dote d'une véritable église qui demeure en place jusqu'à son incendie en septembre 1945. Huit ans plus tard, un nouveau temple est construit sous la direction de Simon L'Allier qui, habile ébéniste, fabrique autels, chandeliers et cierge pascal.



1- L'église Saint-Adolphe d'Howard érigée en 1913-1914. (source archives diocèse : ph1chr20)



2- L'église et le presbytère de pierre de La Conception érigés respectivement en 1953 et 1949 dans la vallée de la Rouge. (source archives diocèse : ph2chr20)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvol
historien

21-LABELLE/1870-1880

Le royaume des Hamilton

Lorsque le curé Labelle remonte le cours de la Rouge en 1878, il y trouve des colons : Therien, Paquet, Nantel, Saint-Aubin, Parent, Miron qui sont déjà aux abattis jusqu'en amont de la chute aux Iroquois. Avant même l'arpentage des lots, ils sont au corps à corps avec la forêt et la terre dans l'empire forestier des frères Robert, George et John Hamilton. Depuis 1850, ces entrepreneurs d'Hawkesbury sont de véritables seigneurs sur la rivière où le gouvernement de Québec leur a concédé 450 kilomètres carrés dans le séculaire territoire de chasse anishinabeg. Sur la rive ontarienne de l'Outaouais, ils sont propriétaires de 4 moulins qui comptent plus de 100 scies verticales et plus de 40 scies circulaires où 500 hommes débitent jusqu'à 13 millions de mètres linéaires de bois annuellement.

Sur la Rouge, ils ont fait déboiser et aménager les fermes d'En-Bas, du Milieu et d'En-Haut, trois grandes éclaircies où sont produits et entreposés nourriture et outillage nécessaires à leurs nombreux chantiers durant l'hiver. Avec la multiplication des navires en acier, le pin blanc de la Rouge prend de moins en moins la direction des chantiers navals britanniques. Scié à Hawkesbury, empilé sur des barges, il emprunte maintenant l'Outaouais, le Saint-Laurent, le Richelieu et la rivière Hudson pour entrer dans la construction domiciliaire à Montréal, New-York et Boston.

Le curé Labelle à l'œuvre

En voyage pour choisir le site de 4 chapelles de colonisation sur la Rouge, le curé Labelle célèbre une première messe dans le canton Joly en la fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre 1878. La cérémonie se tient sur un pin couché au pied de la chute aux Iroquois, tout près du campement de Joseph Commanda de la bande autochtone qui chasse au mont Tremblant. Déjà impressionné par la qualité des récoltes de la grande ferme d'En-Bas, l'optimiste curé croit que l'harnachement de la chute donnera naissance à une ville industrielle.

De retour à Saint-Jérôme, il ajoute de nouveaux renseignements à sa carte géographique des cantons du Nord. Il conçoit aussi le projet d'amener les Jésuites de Montréal à fonder un établissement à la chute aux Iroquois semblable à celui des Oblats à Maniwaki sur la Gatineau. Dès lors, il s'amène à la Nativité-de-Marie avec le Supérieur Resther de la Société de Jésus dans l'espoir que l'endroit lui plaise.

La paroisse prend forme

Au cours de ces premiers mois, la mission est d'abord confiée au curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite qui

célèbre la messe dans la maison de Zotique Thérien. À l'automne 1880, Arcade Laporte devient premier curé résidant et prend logement chez Thérien; l'évêque Edouard Fabre de Montréal consent à laisser partir ce vicaire de Saint-Henri pour aider l'œuvre de la colonisation dans le grand diocèse d'Ottawa. Au printemps suivant, une somme de 800 \$ versée par la Société de Colonisation du diocèse de Montréal permet la construction d'une chapelle-presbytère qui sert aussi d'école. La jeune colonie compte alors 53 familles arrivées de Saint-Jérôme, Sainte-Thérèse, Sainte-Scholastique, Saint-Lin, Sainte-Anne-des-Plaines et quelques unes de Montréal.

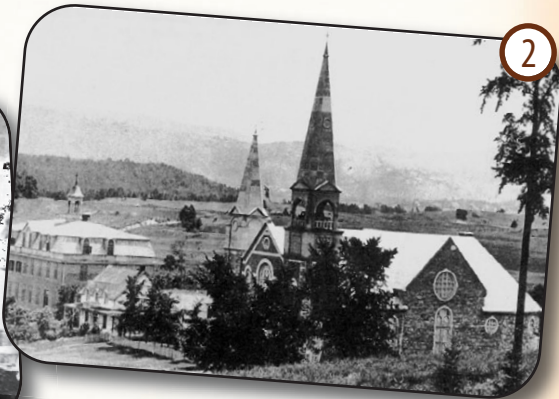
Après le départ du curé Laporte, le curé Labelle arrive à convaincre les Jésuites d'y envoyer un des leurs même si leur projet de collège commercial et classique dans le Nord est encore en gestation. Le père Jean Reynel arrive ainsi, en 1881, dans la modeste paroisse où des madiers sur bûches servent de bancs dans la chapelle. Le curé n'a pas d'écurie pour son cheval et doit acheter une vache de moitié avec un colon. En août suivant, il accueille Arthur Sigouin, un orphelin de 13 ans, qu'il voit déjà comme le premier élève du futur collège. Entre janvier et avril 1883, il loge son confrère Marcel Martineau que la Société de Jésus envoie jeter les bases de l'institution d'enseignement qu'elle entend développer au grand lac Nomingue.

Les Jésuites partis occuper leur modeste résidence de Nomingue, l'évêque d'Ottawa fait de nouveau appel au dévoué Samuel Ouimet de Saint-Jovite pour assurer la mission avant l'arrivée de Michel Boisseau qui dessert La Conception et la Chute-aux-Iroquois, rebaptisée Labelle suite au décès de l'apôtre de la colonisation en janvier 1891.

Avec l'arrivée de la voie ferrée du Nord en 1894, la paroisse confiée au curé Augustin Desjardins entre dès lors dans une période de progrès prometteuse. À la mi-septembre 1902, alors que le petit village se remet d'un douloureux incendie qui a consumé plusieurs maisons, la construction d'une véritable église paroissiale s'amorce avec l'arrivée d'un imposant convoi ferroviaire où plus de 1 200 voyageurs accompagnent l'évêque d'Ottawa. Le curé Ouimet de Saint-Jovite et le député fédéral Henri Bourassa en tête, la délégation visite le village sinistré avant de voir Mgr Duhamel bénir la pierre angulaire de la grande église de calcaire et de granite brossé. Le trio de cloches hissées au clocher tintera dans le ciel de Labelle jusqu'au terrible incendie qui détruit le temple en 1970.



1-Le curé Antoine Labelle et des amis au pied de la chute aux Iroquois sur la Rouge. (source archives diocèse : ph1chr21)



2-Dessinée par l'architecte Joseph-Arthur Godin, l'église de pierre La Nativité-de-Marie de Labelle est érigée en 1902-1903. Elle est incendiée en 1970. (source archives diocèse : ph2chr21)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier
historien*

22-L'ANNONCIATION / 1880-1890

Monté sur la Rouge pour choisir les sites de futures chapelles de colonisation, le curé Labelle plante une croix indiquant l'emplacement de l'une d'elles près de la ferme du Milieu en septembre 1878. Aménagée pour ravitailler les chantiers des alentours durant l'hiver, cette éclaircie en forêt a été déboisée durant la décennie 1850 par les frères Hamilton d'Hawkesbury, des entrepreneurs forestiers ontariens qui ont des droits de coupe dans tout le bassin de la Rouge.

Débuts de la mission

Répondant à l'appel de l'énergique curé, les premiers pionniers-défricheurs qui atteignent la grande ferme sont Jean-Baptiste Groulx de Sainte-Adèle, Emery Chartrand de Saint-Vincent-de-Paul, Pierre Latour et Dosithée Boileau de Saint-Jérôme. Empruntant le chemin qui longe la Rouge, ce dernier arrive avec le mandat du curé Labelle d'ouvrir un chemin entre la rivière et le grand lac Nomingue.

Au cours des premiers mois, la mission dédiée à L'Annonciation est confiée au curé Arcade Laporte de Chute-aux-Iroquois. Il vient mensuellement célébrer la messe dans la maison de la ferme du Milieu où l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa confirme quatre enfants en 1881.

Les Jésuites

Après le curé Laporte, ce sont les Jésuites établis au Nomingue qui, pendant neuf ans, viennent célébrer les offices à L'Annonciation. En 1884, ils font ériger une chapelle au centre du village qui s'allonge dans un méandre de la rivière. Échangé avec Dosithée Boileau, le terrain est assez grand pour construire église, presbytère, école et pour aménager un cimetière. Au dire d'Arthur Buies : «la chapelle est bien modeste avec ses madriers sur bûches servant de bancs... et son petit confessionnal craquant sous le moindre mouvement du confesseur».

Sans oublier ceux qui repoussent la forêt dans le canton Turgeon*, le père Jean Raynel visite tous les colons, de la ferme du Milieu à la ferme d'En-Haut. Avec lui, les rangs deviennent des côtes dédiées à divers saints et il invite les familles à dresser une croix de chemin à l'ouverture de chaque nouveau rang. Cet emblème chrétien est omniprésent dans la colonisation des cantons du Nord. Souvent éloignées de l'église paroissiale en raison de l'étalement agricole, les familles dressent ces croix de chemin pour marquer leur foi catholique. D'abord religieux, ce geste est aussi un rappel de celui de Jacques Cartier à Gaspé, le 24 juillet 1534, pour signifier la prise de possession de la terre canadienne par la France. Levée à la croisée de deux chemins, près d'une école de rang ou sur le button d'une montée pour être aperçue de loin, clôturée

contre la voracité des vaches, la croix est respectée car elle a la réputation d'éloigner sécheresse, sauterelles, maladies animales et mauvaises récoltes. Saluée de la tête par les passants, la blanche croix latine se retrouve dans tous les rangs. La famille qui l'érige se charge de l'entretenir et de fleurir le jardinet qui l'entoure; si les mauvaises herbes gagnent l'enclos, elle s'excuse en disant que le Christ est l'ami des humbles et des mal aimés... même chez les plantes.

L'année 1891 s'avère désastreuse sur la Rouge. En janvier, les familles apprennent la mort du curé Labelle avec grande tristesse. Cette nouvelle désolante est bientôt suivie du départ des Jésuites. Considérant que le projet d'un collège classique et d'un évêché à Nomingue est devenu irréaliste, les pères quittent des colonies naissantes qu'ils jugent trop endettées. Leur geste est difficile à comprendre pour les familles de la Rouge qui ont mis beaucoup d'espoir dans leur dynamisme. Pour excuser leur échec, les Jésuites s'empressent d'évoquer les difficultés inhérentes aux débuts de colonisation, passant sous silence la vision éclairée du regretté curé Labelle, qui souhaitait des colons-agriculteurs mieux préparés et qui parlait d'un chemin de fer permettant d'acheminer une production agricole commerciale vers Montréal, du harnachement des pouvoirs d'eau à des fins industrielles et de l'attrait touristique suscité par l'air pur et la beauté géographique des Laurentides.

Les Chanoines Réguliers

L'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa accepte l'abandon des Jésuites avec résignation et lance aussitôt un appel aux Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception, une communauté de France, pour relancer le grand projet de Nomingue. En novembre 1891, L'Annonciation accueille ainsi Dom Louis-Marie Vuaillet, un premier curé résidant, en soutane blanche, qui s'empresse d'exprimer les besoins d'un grand monastère pour sa Communauté et d'une véritable église sur un nouveau site. Ces demandes suscitent une levée de bouclier dans le village. Il faudra la diplomatie et le tact du curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite pour dénouer l'impasse : le prieuré est construit mais la nouvelle église demeure sur le site de la première chapelle.

Bénie en la fête de L'Annonciation en mars 1898, la nouvelle église rassemble les paroissiens jusqu'à son malheureux incendie de septembre 1970; l'église de Labelle a également été l'objet d'un acte criminel semblable cinq mois auparavant.

*La carte des cantons du territoire est disponible au <http://www.diocese-mont-laurier.org/rubriques/haut/documents-a-telecharger/carte-des-cantons-du-diocese>



1-La maison de la ferme du Milieu des Hamilton accueille les premiers offices religieux de la colonie de L'Annonciation. (source archives diocèse : ph1chr22)

2-Le presbytère-prieuré des Chanoines Réguliers et l'église de L'Annonciation érigés sur la rive droite de la Rouge en 1898-1899. (source archives diocèse : ph2chr22)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courvol*
historien

23-SAINTE-RÉMI ET VAL-DES-LACS / 1880-1890

Saint-Rémi-d'Amherst

Après son voyage de reconnaissance sur La Rouge à l'automne 1878, le curé Labelle informe Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa qu'il a choisi le site de la chapelle du canton Amherst où les premiers pionniers, Filion, Lafontaine, Lorrain, Thomas, Racicot, Côté sont aux abattis et aux brûlis sur les berges de la rivière Brochet. Certains sont arrivés de Saint-Jérôme en empruntant le chemin Morin jusqu'à la ferme d'En-Bas à l'embouchure de la Diable alors que d'autres s'amènent de l'Outaouais en remontant la Rouge et la Maskinongé. Désireux de prendre un lot de colonisation, ils sont d'abord venus marcher le canton afin de faire le meilleur choix possible. Il faut particulièrement rechercher la proximité de l'eau où le sol est plus fertile. En évitant les pentes trop abruptes difficiles aux labours, il faut aussi privilégier la proximité d'une bonne source pour alimenter maison et bâtiments. La qualité et la grosseur des arbres sont d'excellents indicateurs pour choisir un lot. Un sol où l'érable, l'orme, le frêne et les aulnes abondent est de première qualité; couvert d'arbres rabougris, de sapins, de bouleaux et d'épinettes sans mélange de cèdres ou de bois francs, le sol est de mauvaise qualité et souvent pavé de pierres. Le sol le plus avantageux est enveloppé d'une couche de mousse où résineux et feuillus s'entremêlent. Le colon doit aussi avoir énergie et bonne santé mais surtout soutien de l'épouse et aide des enfants. Débutent alors des journées de travail sans fin accordées au rythme des saisons.

À compter de 1881, les premiers missionnaires du canton Amherst sont les Jésuites Victor Hudon et Jean Raynel alors établis à la chute aux Iroquois dans l'attente d'occuper le chantier que Dosithee Boileau est à leur construire au grand lac Nomingue. Au cours de l'été 1883, les familles érigent une première chapelle que l'évêque d'Ottawa vient bénir et dédier à Saint-Rémi en hommage au missionnaire Rémi Prud'homme de Lefebvre en Ontario que l'évêque a désigné avec le curé Halde de Grenville pour visiter la colonie du canton.

Après avoir érigé une école près de la chapelle, les habitants réclament un curé résidant en 1885. Originnaire de Rimouski, Vuilfranc Saint-Laurent devient le premier curé l'année suivante. Le curé Louis Montour prend le relais en 1887. En 1905, le curé Omer Ferron orchestre la construction d'une véritable église paroissiale sur un grand terrain offert par Napoléon Thomas.

Val-des-Lacs

La naissance de Saint-Agricole dans le canton Archambault s'inscrit dans la campagne de colonisation

des cantons du Nord lancée par le curé Labelle afin de freiner les nombreux départs de familles canadiennes-françaises vers les États-Unis.

Nichée au milieu de lacs et de vallons, la petite colonie est d'abord desservie par des missionnaires venus tour à tour de Sainte-Agathe-des-Monts, Saint-Donat-de-Montcalm et Saint-Faustin pour célébrer les offices dans le modeste chantier des premières familles qui sont aux abattis avec haches et godendarts. Leurs premières semaines de travail sont les plus éprouvantes. Il faut d'abord effaroucher en enlevant broussailles et arbrisseaux qui entourent les arbres afin de ne pas donner prise au feu lorsque vient le temps des brûlis. Les corps-morts sont sectionnés en longueur de 2 à 3 mètres pour être plus facilement transportés. Afin de ne pas avoir à les rouler, les plus gros sont terrassés et ébranchés en premier lieu pour devenir la base du tas à brûler. Les autres arbres abattus sont ensuite tirés sur les premiers alors que les plus belles pièces sont conservées pour la construction de la maison permanente et des dépendances plus tard.

C'est le curé Théophile Thibodeau de Sainte-Agathe-des-Monts qui fait construire la première chapelle de Val-des-Lacs en 1884; une cloche de 135 kilos tinte à chaque visite du missionnaire qui voyage dans des chemins quasi-impraticables. Neuf ans plus tard, la situation de la colonie ne s'est guère améliorée au dire du père Alexis de Barbezieux qui accompagne l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa dans sa visite pastorale: il parle « d'une pauvre mission de 19 familles où la modeste chapelle tombe en ruine. ».

Face à cette stagnation de leur colonie, les familles réclament un curé résidant dont le dynamisme et le rayonnement pourraient changer la situation. Présentée à plusieurs reprises, à l'évêque d'Ottawa d'abord puis à l'évêque François-Xavier Brunet de Mont-Laurier à compter de 1913, cette requête demeure longtemps lettre morte.

Suivant une belle querelle paroissiale sur le site à choisir, une nouvelle chapelle est érigée en 1926; le curé Alphonse Génier de Saint-Faustin en orchestre la construction et quatre ans plus tard, Mgr Joseph-Eugène Limoges de Mont-Laurier fait plusieurs heureux en y envoyant Engelbert Sanschagrín comme premier curé résidant.

Après deux malheureux incendies qui emportent la chapelle en 1932 et une première église en 1941, l'évêque de Mont-Laurier vient bénir la nouvelle église de Saint-Agricole érigée sur la berge du lac Gagnon deux ans plus tard.



1-La première chapelle et le premier presbytère de Saint-Rémi-d'Amherst érigés en pièces sur pièces en 1883. (source archives diocèse : ph1chr23)



2-Mgr François-Xavier Brunet, le premier évêque de Mont-Laurier, avec les paroissiens de Saint-Agricole devant l'église de Val-des-Lacs. (source archives diocèse : ph2chr23)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Curé
historien

24-NOMININGUE / 1880-1890

Les Jésuites

En 1878, après que les Oblats de Maniwaki lui aient exprimé leur volonté de se consacrer uniquement à leur œuvre sur la Gatineau, le curé Labelle se tourne vers les Jésuites de Montréal pour qu'ils prennent la tête de la colonisation dans les cantons du Nord. Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa ajoute aussi sa voix à celle du curé de Saint-Jérôme pour les convaincre de s'établir sur la Rouge où ils pourront ouvrir un collège commercial et classique lorsque les fils des pionniers seront assez nombreux dans les cantons environnants. En novembre 1879, le Supérieur Resther de la Société de Jésus accompagne l'énergique curé dans un voyage de reconnaissance du canton Loranger. Il en revient séduit par la beauté du grand lac Nominique et convaincu de la possibilité du projet avancé. Enthousiaste, il écrit au Supérieur général au Vatican en affirmant que les cantons du Nord représentent l'avenir pour les Canadiens-français et pour les Jésuites. Le 12 juin 1880, la Société de Jésus approuve le projet du Nominique.

Au début de l'année suivante, Antoine Labelle et 7 Jésuites présentent une requête au gouvernement du Québec pour officialiser la Corporation du Collège de Nominique dont le but est «de favoriser la colonisation par les secours spirituels de la religion, par l'instruction de la jeunesse et par tous les autres avantages matériels possibles». Inquiète de l'intention du nouvel établissement de décerner des diplômes de droit et de médecine plus tard, l'Université Laval de Québec réclame que le projet soit plus modeste.

En 1882, les arpenteurs gouvernementaux déposent le plan du canton Loranger où la corporation du Collège obtient un domaine de 4 000 acres sur la berge du grand lac et le plan du futur village apparaît déjà au cadastre. Optimiste, le curé Labelle fait préparer les plans du collège, un édifice de 3 étages prévu à côté de l'église, dans l'éclaircie déboisée par Dosithee Boileau et ses fils qui sont à terminer le chantier des Jésuites. S'inspirant du régime seigneurial, la corporation du Collège offre à des gens influents : Bohémier, Lachaine, Rodier d'acheter plusieurs lots où ils pourront établir des membres de leur famille engagés dans la colonisation.

Chargé de mettre l'œuvre sur pied, le Jésuite Marcel Martineau arrive en traîneau à Nominique au début de l'année 1883. Après avoir fait sortir les chevaux et nettoyer le rudimentaire chantier, il célèbre une première messe dans un bâtiment qui rappelle assez bien l'étable de Bethléem. En avril suivant, ses frères Vital et Charles accompagnés de leurs épouses viennent le rejoindre sur des lots voisins. En décembre, Honoré Matte de Saint-Jérôme lui confirme la possibilité d'ériger un moulin à scie et à farine sur le

ruisseau Saint-Joseph. À Noël, vingt personnes, Martineau, Corbin, Lalande, Labelle, Wilson, Sigouin participent, à la lueur des cierges, à la première messe de minuit de la colonie de Saint-Ignace. Au printemps suivant, le curé Labelle fait installer l'ancienne cloche de Saint-Eustache sur un tréteau devant le chantier.

Après l'arrivée, heureuse, de 2 sœurs de Sainte-Croix pour enseigner aux 15 enfants de la colonie en octobre 1887, le mois de décembre est marqué par le départ, malheureux, du père Martineau qui se voit retirer l'administration de la jeune paroisse comptant 35 familles. Avec une population qui stagne, son successeur, le père Olivier Neault, vit tristement les trois années subséquentes; son Supérieur, le père Hamel, n'aime pas le projet de Nominique et la mort du curé Labelle en janvier 1891 est pour lui l'occasion de signifier le retrait de la Société de Jésus.

Les Chanoines Réguliers

Dès l'annonce du départ des Jésuites, l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa lance un appel aux Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception en France pour qu'ils relancent le projet de Nominique dans le nord de son grand diocèse. Dom Duoyner et Dom Vuaillet, les 2 premiers, en soutane blanche, s'installent au bord du grand lac cinq jours après l'abandon des Jésuites. Ils insufflent rapidement une nouvelle vie au projet conçu par le curé Labelle. En juin 1892, ils entreprennent la construction d'une première église que vient bénir le curé Ouimet de Saint-Jovite, le fidèle compagnon d'armes du regretté curé de Saint-Jérôme. Attendant à l'église, leur prieuré est complété deux ans plus tard.

Le travail des Chanoines Réguliers se fait avec beaucoup de sérénité car la charte de la corporation du Collège interdit vente d'alcool, maisons mal famées et autres religions dans le canton Loranger. Leur apostolat s'étend également aux missions de La Minerve, L'Annonciation, La Macaza, Sainte-Véronique et Lac-Saguay. En juin 1898, pour étayer leur œuvre et rendre hommage aux pionniers, ils profitent de la Saint-Jean-Baptiste pour organiser une grande fête patriotique à laquelle participe l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa et le député fédéral Henri Bourassa.

La première décennie du XXe amène beaucoup d'optimisme au Nominique en raison de l'arrivée du chemin de fer, de la publication de l'hebdomadaire «Le Pionnier» et de la mise sur pied de la Coopérative des colons du Nord regroupant curés et notables désireux de solidifier la colonisation de Saint-Faustin à Ferme-Neuve. À ces acquis s'ajoute la rumeur d'un nouveau district judiciaire et d'un nouveau diocèse dans le nord de l'Outaouais. Ces projets sont porteurs de beaucoup d'espoir pour Nominique.



1-Le chantier des Jésuites à Nominique érigé par Dosithee Boileau et ses fils en 1882. (source archives diocèse : ph1chr24)

2-Une jolie croix de chemin nous guide vers la première église de Saint-Ignace de Nominique érigée en 1892. (source archives diocèse : ph2chr24)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvol
historien

25-L'ASCENSION ET LA MINERVE / 1880-1890

L'Ascension

À l'automne 1878, le curé Labelle atteint les cantons Mousseau et Lynch situés l'un en face de l'autre dans le haut de la Rouge. La terre de l'endroit offre d'intéressantes possibilités agricoles sur les berges de la rivière mais devient sablonneuse dans les rangs intérieurs. À tour de rôle, à compter de 1883, les Jésuites de Nomingue viennent célébrer la messe pour les premiers colons : Clément, Mélançon, Charbonneau, Bélec dans une modeste chapelle dédiée à L'Ascension à la hauteur de la ferme d'En-Haut qui ravitaillera les chantiers des Hamilton depuis la décennie 1860.

La colonie progressant très lentement, le Jésuite Joseph Grenier autorise une famille à loger dans la chapelle après l'avoir déplacée dans le 2e rang; les occupants doivent toutefois accueillir les offices religieux chez eux et s'engagent à remettre le bâtiment à la communauté lorsque les fidèles le demanderont. Quelques mois plus tard cependant, mécontents de cette entente, des colons du canton Lynch réclament la construction d'une nouvelle chapelle sur le site choisi par le curé Labelle lors de son voyage d'exploration. Le diplomate curé Ouimet de Saint-Jovite est nécessaire pour apaiser la mésentente; après réparations, la chapelle originelle est rendue à la communauté et sert encore pendant une décennie.

Le dynamique Eugène Corbeil devient le premier curé résidant en mai 1903. Sa première tâche est de réduire l'aménosité entre les deux rives de la colonie afin d'ériger l'église paroissiale bénie sept mois plus tard. Par sa ferveur pour la colonisation et son physique, le curé Corbeil rappelle le regretté Antoine Labelle. En juin 1904, il orchestre une grande fête patriotique à L'Ascension, avec l'appui de son oncle, le vicaire général du diocèse d'Ottawa. La journée s'avère un succès. Un convoi ferroviaire amène le premier ministre Lomer Gouin, l'archevêque Thomas Duhamel d'Ottawa, le député fédéral Henri Bourassa et de nombreux amis de la colonisation jusqu'à la gare de L'Annonciation. Le premier ministre s'engage alors au prolongement du chemin de fer jusqu'à la Lièvre, à la grande satisfaction du curé Génier de Rapide-de-l'Original présent aux festivités.

Excellent orateur, le curé Corbeil est bientôt désigné comme propagandiste officiel de la colonisation du diocèse d'Ottawa. Partout, le long du Saint-Laurent et en Nouvelle-Angleterre, on l'entend discourir sur « l'amour du curé Labelle pour le Nord, cette grande Suisse canadienne... ce pays de l'élevage, de l'industrie laitière, du bon lait, du bon beurre, du bon fromage... ce pays des touristes qui trouveront repos, santé et agrément dans ces montagnes et sur les bords de ces lacs nombreux et poissonneux. ».

La Minerve

Dans l'un de ses voyages d'exploration sur la Rouge au printemps 1877, le curé Labelle s'arrête sur la berge du grand lac Maskinongé pour lever la croix de mission du canton La Minerve; le nom de ce canton vient du journal édité par le premier ministre Adolphe Chapleau, amateur de pêche et de chasse, qui possède une grande île sur un lac de la région. Le nom de Chapleau est par ailleurs donné au chemin de colonisation ouvert entre la Rouge et la Lièvre en passant par la plaine du canton La Minerve que le curé Labelle juge prometteuse pour une colonie agricole.

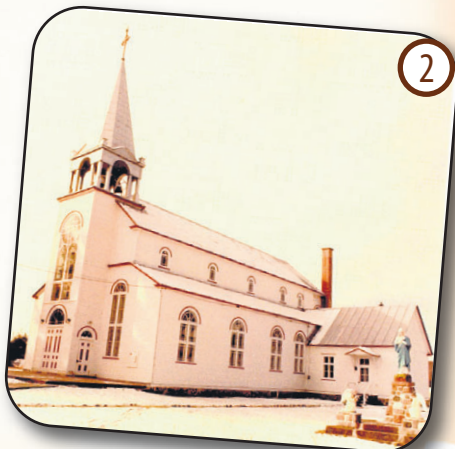
Sous l'impulsion du notaire Lefebvre de Waterloo, les pionniers Grégoire, Laramée, Dumay, Laperle, Ducharme arrivent des cantons de l'Est pour s'établir au lac Désert où le notaire fait construire un moulin à scie en 1885.

Les Jésuites de Nomingue sont les premiers à venir célébrer la messe dans la colonie où ils font ériger une petite chapelle dédiée à Sainte-Marie à l'est du lac en 1888. Ils incitent également les familles à dresser une croix de chemin à l'ouverture de chaque nouveau rang. Parfois très simple, parfois plus élaborée, souvent tréflée aux extrémités, la croix de chemin est porteuse de nombreux symboles. Les instruments de la passion s'y retrouvent généralement : marteau, clous, lance, échelle pour la descente du corps et inscription I.N.R.I. rappelant que Jésus de Nazareth disait être Roi des Juifs. Le coq gaulois fièrement perché au sommet est une tradition du gallicanisme réclamant la primauté de l'État français sur l'Église de Rome. Au centre, la croisée des poutres symbolise le passage du temps à l'éternité. Un Sacré-Cœur bien rouge entouré de rayons bien dorés indique que la vie éternelle sera ensoleillée par la résurrection et l'amour de Jésus-Christ. Une statuette de la Vierge est nichée sur la poutre verticale; en mai, les familles du rang y récitent le chapelet en chantant que le mois de Marie est le mois le plus beau. Ces moments permettent aussi les premiers regards printaniers entre filles et garçons.

Débutée au lac Désert, la colonisation du canton La Minerve s'accroît plutôt au lac Chapleau au sud. Appuyés par les notables de Saint-Jérôme qui ont acheté l'île du premier ministre pour en faire un club privé de chasse et pêche, les nouveaux colons réclament la relocalisation de la chapelle et obtiennent gain de cause en 1900; une nouvelle chapelle est érigée à la tête du lac Chapleau. En 1903, le Chanoine Régulier Charles Bertin devient curé résidant et fait construire l'église paroissiale 3 ans plus tard.



1-école-chapelle de L'Ascension érigée en 1884.
(source archives diocèse : ph1chr25)



2-L'église Sainte-Marie de La Minerve érigée en 1906.
(source archives diocèse : ph2chr25)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvoisier
historien

26-KIAMIKA ET DUHAMEL / 1880-1890

Kiamika

À l'été 1882, le curé Labelle et son guide Isidore Martin franchissent les 40 kilomètres de vallons et de savanes entre Nominique et la ferme de la Femme Rouge sur la Lièvre. À cette grande éclaircie déboisée un demi-siècle plus tôt par Jos Montferrand, ils trouvent le canot qui leur permet d'explorer la Kiamika et la Lièvre sur plusieurs kilomètres. Impressionné par la qualité du sol, le curé l'est aussi par les rapides qu'il voit comme autant de moteurs industriels. De retour à Saint-Jérôme, il affirme «avoir parcouru l'un des meilleurs territoires de la vallée de l'Ottawa, avec la Lièvre qui traverse en plein milieu.». Affichée dans son presbytère, la carte du comté d'Ottawa compte désormais plusieurs inscriptions «bonnes terres» sur les berges des 2 rivières explorées.

Incité par le tenace curé, l'agronome Pierre-Basile Benoit, député de Chambly, vient à son tour explorer le canton Kiamika au printemps suivant. Admiratif du rendement agricole de la grande ferme Rouge sur la rive droite de la Lièvre, il met sur pied la Société de Colonisation de Montarville avec plusieurs chefs de famille de Laprairie, Verchères et Chambly; l'objectif est de réserver le canton Kiamika à la colonisation pendant 3 ans pour les familles arrivant de la vallée du Richelieu et d'y fonder Montarville pour en faire le chef-lieu de la Haute-Lièvre.

En septembre 1884, 4 dirigeants de la Société : Daignault, Robert, Cadieux et Guérin remontent le cours de la Lièvre avec le curé Labelle et son guide pour rejoindre Gérard Benoit et Cyrille Dumas déjà sur place. Au pied de la rudimentaire croix qu'il fait dresser en face de la grande île de la Lièvre, l'imposant curé, optimiste et déterminé, leur parle des bateaux à vapeur et du chemin de fer qui atteindront bientôt le canton; il leur annonce également l'ouverture du chemin Chapleau jusqu'à la ferme Rouge l'année suivante. C'est le curé Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus qui assure la mission de Saint-Gérard-de-Montarville durant la première décennie; les célébrations ont lieu dans la maison des Benoit sur la Lièvre et dans le moulin à scie que Victor Dufort fait construire sur la Kiamika. La principale difficulté de la mission est le choix du site de la chapelle. La berge de la Lièvre et les abords du rapide Dufort sont d'abord envisagés mais le nombre croissant de nouveaux colons sur la sinueuse Kiamika retarde le choix définitif.

En 1894, le missionnaire Charles Proulx fait ériger une première chapelle près de la terre des Benoit où sont enterrés les premiers disparus de la colonie. 5 ans plus tard cependant, son évêque Thomas Duhamel d'Ottawa choisit officiellement la rive gauche de la Kiamika comme site pour l'église. Arrivé en novembre 1898, J.-Aimé Lemonde, le premier curé résidant, fait construire l'église paroissiale en 1904.

Duhamel

Séculaire territoire de chasse des Anishinàbeg-Weskarinis, la forêt au nord du lac Simon est exploitée

par William Cameron Edwards qui fait aménager une ferme de ravitaillement pour ses chantiers des environs en 1868. Ce grand déboisement agricole donne naissance à la colonie du canton Preston dont les premières familles; Mercier, Carrière et Nault arrivent du canton Hartwell au sud en naviguant sur le grand lac Simon en 1881. À ces pionniers s'ajoutent bientôt les Sallagher, Deguire, Tremblay, Desjardins, Filiatrault, Champagne, Mousseau, Émard, Désormeaux qui s'amènent de Cheneville, Notre-Dame-de-la-Paix et Saint-André-Avellin.

En 1883, incité par le curé Labelle, l'industriel Zotique Thérien, qui opère déjà un moulin à scie à la chute aux Iroquois dans le canton Joly, vient solidifier la colonie en construisant moulin à scie et moulin à farine actionnés par les eaux du rapide des Pins sur la Petite-Nation. Avec planeur, embouveteur et moulages pour tous les grains, les deux moulins s'avèrent providentiels pour ces familles qui repoussent la forêt du canton.

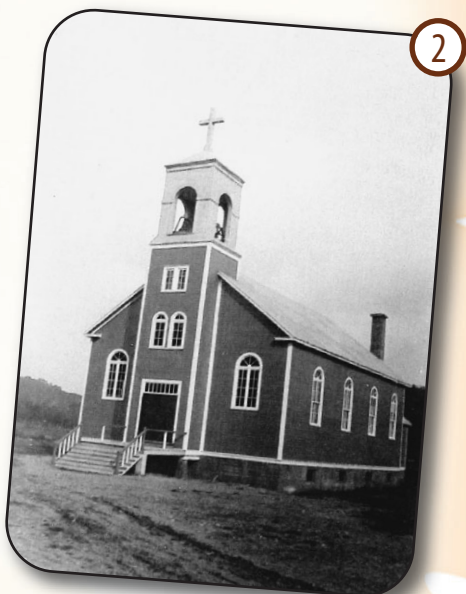
La mission Notre-Dame-du-Mont-Carmel débute en 1886 avec le curé Mangin de Cheneville qui célèbre les premiers offices dans la maison de Thérien près du pont couvert. L'année suivante, l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa, qui laissera son nom à la municipalité, fait construire la première chapelle-école dans le 3e rang avec l'aide financière de la Société de Colonisation du diocèse d'Ottawa.

Progressant lentement, la colonie de Duhamel demeure une mission desservie successivement par les curés de Cheneville, Montpellier et Vendée jusqu'en 1930. À la naissance du diocèse de Mont-Laurier en 1913, Louis Tanasco, guide de chasse et pêche sur le lac Simon de ses ancêtres anishinàbeg, s'adresse à son nouvel évêque François-Xavier Brunet pour lui demander un curé résidant. Il réclame également son aide auprès du gouvernement pour avoir de meilleurs chemins vers Vendée, Saint-Rémi-d'Amherst et Notre-Dame-du-Laus afin de briser l'isolement de la mission.

En 1930, à la grande joie de plusieurs, Joseph-Eugène Limoges, le 2e évêque de Mont-Laurier, leur envoie François Poirier, leur premier curé résidant. Déterminé et courageux, celui-ci fait entreprendre la construction de l'église paroissiale où il célèbre une première messe en octobre 1931. Fier de ses nouveaux paroissiens, il écrit à son évêque «À Duhamel, nous ne sommes pas très riches mais nous pratiquons la charité sur une grande échelle.».



1-La première église de Saint-Gérard-de-Kiamika érigée en 1904-1905. (source archives diocèse : ph1chr26)



2-L'église Notre-dame-du-Mont-carmel de Duhamel érigée en 1931. (source archives diocèse : ph2chr26)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Curé
historien

27-MONT-LAURIER / 1880-1890

Les premiers arrivants

Après avoir remonté le cours de la Lièvre sur 160 kilomètres depuis l'Outaouais, Solime Alix et Adolphe Bail de Waterloo dans les cantons de l'Est s'établissent dans un rudimentaire chantier sur la rive droite du rapide de l'Original le 13 août 1885. D'abord venus en voyage de reconnaissance quelques semaines auparavant, ils répondent ainsi à l'appel du curé Labelle qui prévoit un avenir agricole intéressant pour les cantons Campbell, Robertson et Pope qu'il a explorés 3 ans plus tôt. Perçu comme un moteur pour le développement industriel, le rapide de l'Original intéresse particulièrement les deux associés qui prévoient construire moulin à scie et magasin-général dans le sentier du portage.

Incités également par le curé de Saint-Jérôme, les frères Louis-Norbert, Wilfrid et Alfred Fortier de Sainte-Adèle arrivent un mois plus tard pour déboiser la rive Campbell du rapide. Montés par le chemin Chapleau, les familles Bock, Thibault, Lafleur, Éthier, Tourangeau, Jolicoeur, Grenier, Groulx, Boyer, Sabourin, Forget, Marcotte, Gauthier, Cardinal se joignent bientôt à ces premiers arrivants pour agrandir le pays. De la ferme Rouge en aval à la ferme Neuve de la Montagne en amont, abattis et brûlés se multiplient sur les berges de la Lièvre. Dans les 3 cantons, tous les lots propices à l'agriculture sont rapidement occupés; les arpenteurs gouvernementaux ont peine à suivre. Ainsi débute la colonie qui donne naissance à la ville épiscopale du diocèse de Mont-Laurier. Au cours des huit premières années, l'infatigable Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus vient célébrer les offices religieux dans la mission confiée à Notre-Dame-de-Fourvière; la table de cuisine de la famille Alix servant d'autel. Au retour de leurs missions chez les forestiers et les Anishinàbeg plus haut sur la rivière, les Oblats de Maniwaki s'arrêtent aussi dans la colonie au cours de l'hiver.

Dans l'attente d'une chapelle

1er acte : En août 1889, l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa visite Rapide-de-l'Original pour la première fois et percevant l'antagonisme entre les deux rives, il retarde son choix du site de la chapelle même si le curé Labelle a fait dresser une croix de mission sur la colline de la rive droite. Jusqu'en 1894, les rassemblements religieux continuent de se faire dans la solide maison des associés Alix et Bail sur le promontoire dominant le rapide.

2e acte : En juillet 1892, Oblat de Maniwaki et prêtres séculiers d'Ottawa accompagnent leur évêque dans sa visite pastorale à Rapide-de-l'Original. Arrivé tard en soirée après un long périple en canot depuis Notre-Dame-du-Laus, le groupe est accueilli au pied du portage par plusieurs colons et une quinzaine de familles anishinàbeg campées

tout près. Mgr Duhamel visite les sites proposés pour la chapelle mais remet à nouveau sa décision « pour le plus grand bien des âmes. ».

3e acte : Deux ans plus tard, Mgr Duhamel confie la responsabilité de Kiamika et de Rapide-de-l'Original au curé Charles Proulx en espérant qu'il y fasse consensus sur le site des chapelles. Froissé par ceux qui s'engagent avec l'étrange fumiste qui séjourne alors à Kiamika, le curé s'emporte et quitte cette colonie pour s'installer à Rapide-de-l'Original. Fort d'une requête qu'il fait signer par 58 chefs de familles des 2 rives de l'endroit, il entreprend l'érection d'une chapelle-école sur le terrain que Solime Alix donne pour l'église; en juillet 1895, Mgr Thomas Duhamel y célèbre une messe et se rend dresser une croix indiquant le site de la future église paroissiale sur le plateau de la colline arrière.

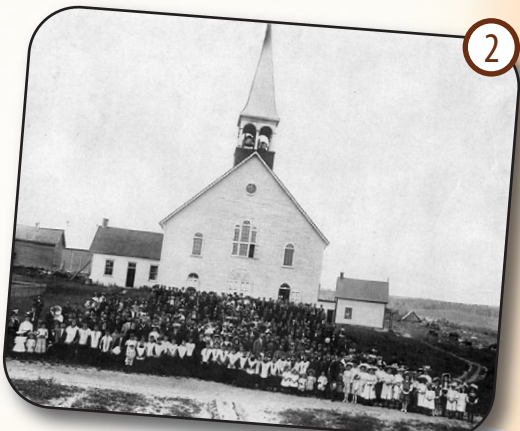
4e acte : Quelques mois plus tard cependant, suite à une profonde querelle avec son hôte Solime Alix, le curé Proulx déménage à nouveau ses pénates au Kiamika. Un sombre nuage d'orgueil plane à présent au dessus de Notre-Dame-de-Fourvière. Taisant sa querelle personnelle avec Alix, Proulx parle maintenant de mauvaise eau et de terrain trop bas pour amener son évêque à relocaliser la chapelle sur la rive Campbell où l'eau est meilleure et la vue plus belle... Il affirme également que des 58 signataires du départ, il n'en reste que 6 pour soutenir la rive Robertson. Après promesse brisée, requêtes, reproches, polémiques, pétitions, changement de curé, dénonciations, chicanes, menaces, votes, diplomatie du curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite, l'évêque d'Ottawa tranche en faveur de la rive Campbell en demandant à l'autre rive « de se soumettre pour l'unité et le bien de la paroisse. ».

Un curé providentiel

L'unité et le bien souhaités à Notre-Dame-de-Fourvière arrivent avec le torrentiel curé Alphonse Génier en octobre 1901. Ambitieux, entreprenant et politiquement habile, le jeune Franco-ontarien de 27 ans mène de front croissance spirituelle et croissance matérielle de sa paroisse. Engagé dans la construction de l'église paroissiale, l'amélioration de la voirie et de la poste, la naissance de la municipalité et de la commission scolaire, le prolongement du chemin de fer, l'harnachement du rapide de l'Original, la mise sur pied d'une coopérative agricole, la formation d'un district judiciaire, la naissance des réseaux électriques et téléphoniques, l'arrivée de religieuses enseignantes, le choix d'une ferme agricole expérimentale, la construction d'écoles et l'animation de la vie culturelle, il garde un œil bien ouvert sur la gestation du futur diocèse dans les cantons du Nord.



1-La chapelle-presbytère de Notre-Dame-de-Fourvière érigée sur la rive gauche du rapide de l'Original à Mont-Laurier en 1896. (source archives diocèse : ph1chr27)



2- Les paroissiens de Notre-Dame-de-Fourvière de Mont-Laurier devant leur église érigée en 1903. (source archives diocèse : ph2chr27)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

28-BASKATONG ET GRAND-REMOUS / 1880-1890

Baskatong

À compter de 1886, l'Oblat Jean-Pierre Guéguen de Maniwaki monte faire la mission pour les familles de colons établies dans le voisinage de la ferme de ravitaillement du Baskatong. Aménagée au confluent des rivières Baskatong et Gatineau, en amont immédiat de l'embouchure de la Gens-de-Terre, cette éclaircie agricole alimente les chantiers forestiers de George Hamilton et Allan Gilmour durant l'hiver.

Avec l'aide financière de la Société de Colonisation du diocèse d'Ottawa, l'Oblat envisage de construire une chapelle dans le 7e rang du canton Baskatong, sur un coteau où les Anishinàbeg « enterrent les leurs depuis des temps immémoriaux ». Le père entend également éloigner les Anishinàbeg des débits d'alcool de Maniwaki en regroupant toutes les familles de la Désert, de la Gatineau, de la Lièvre et du lac Barrière sur un nouveau territoire réservé au Baskatong; il rencontre toutefois une forte opposition des familles de Kitigan zibi qui refusent d'être relocalisées même si elles sont devenues minoritaires dans l'église de L'Assomption à Maniwaki.

En 1900, le père Guéguen passe le flambeau au père Étienne Guinard qui entreprend de faire construire la chapelle projetée. Il achemine tous les matériaux à l'embouchure de la rivière Baskatong alors que les frères oblats Grégoire et Israël Lapointe du lac Saint-Jean sont chargés de la construction. En mai 1902, le Père décrit ainsi la bénédiction de la chapelle placée sous la protection de Saint-François-Xavier : « J'étais accompagné du père Armand Laniel... quelques Indiens et quelques Blancs nous suivaient autour de l'église... Pour goupillon, j'avais une branche de sapin que je mouillais dans un vase de cristal... je jetais en abondance l'eau sainte sur les murs extérieurs et les fondements... ».

La colonie de Baskatong demeure bien modeste avec à peine 200 habitants établis en chapelet sur plus de 30 kilomètres en amont et en aval de la chapelle. Lors des rassemblements religieux, où viennent également des protestants, les Anishinàbeg s'occupent du chant alors que le père oblat fait le sermon en 3 langues; anishinàbeg, français et anglais. En visite pastorale à l'été 1904, l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa souligne la beauté de l'autel dans la petite chapelle.

Avec l'arrivée de l'entreprise forestière C.I.P. en 1926, les jours du village et des terres agricoles sont comptés. Au cours des années subséquentes, l'érection des barrages visant à régulariser la Gatineau vient noyer vallons, collines et cimetière. Défaite en sections, chargée sur une barge pour être acheminée vers la nouvelle paroisse du grand Remous, la chapelle ira malheureusement se perdre dans les rapides de la Gatineau.

Grand-Remous

Au début de la décennie 1880, les cantons Lytton et Sicotte comptent déjà quelques colons isolés sur les berges de la Gatineau. L'Oblat Jean-Pierre Guéguen de Maniwaki est le premier à les visiter. À compter de 1901, son confrère Étienne Guinard prend sa relève; les rassemblements religieux ont lieu dans la maison d'Amable Savoyard qui souhaite ardemment harnacher le grand remous devant chez lui à des fins industrielles. Entre 1906 et 1930, les offices dans la mission sont confiés aux curés Légaré, Mondou et Gaucher de Sainte-Famille-d'Aumond.

À l'été 1927, les 47 familles du grand Remous sont rassemblées sur la terre familiale des Savoyard pour participer à une messe en plein air célébrée par Mgr Joseph-Eugène Limoges de Mont-Laurier. Elles profitent de cette visite pastorale pour demander la formation d'une paroisse, la construction d'une église et la nomination d'un curé résident. Ces requêtes sont accueillies favorablement par l'évêque qui, durant 6 ans, a été curé de Montcerf, la paroisse voisine. Au cours de l'année qui suit, il procède à la formation de la paroisse Saint-Jean-Marie-Vianney qui s'étend jusqu'aux berges du grand lac-réservoir Baskatong. La chapelle de la mission qui disparaît sous les eaux n'ayant pu être récupérée pour la nouvelle paroisse du grand Remous, il assure également l'aide financière pour l'érection de l'église sur un coteau du premier rang dans le canton Lytton; elle est terminée pour Noël 1929. Au printemps suivant, le presbytère construit par Hector Nault est occupé par Adélar Pelletier, le premier curé résident. S'allongeant sur 5 kilomètres sur les deux rives de la Gatineau, Grand-Remous compte à présent 90 familles avec celles arrivées du Baskatong depuis la montée des eaux. Comme dans toutes les colonies du diocèse, le curé s'avère le plus instruit de la communauté et, à son rôle de prêtre, il doit ajouter ceux de géologue, agronome, arpenteur, agent des terres, avocat, médecin et policier...

Après intervention du missionnaire-colonisateur Pierre Neveu de Mont-Laurier, Grand-Remous obtient l'aide gouvernementale pour la construction d'un grand pont couvert à la hauteur de l'église. Le travail en forêt ayant alors grandement diminué en raison de l'économie difficile, plusieurs hommes, Landry, Savoyard, Lapointe, Villeneuve, Taillon trouvent de l'emploi dans la construction de cette grande structure de bois qui enjambe la Gatineau au cours de l'été 1930.

Au début de la décennie 1940, avec l'ouverture de la route entre Mont-Laurier et Senneterre, le noyau villageois se déplace du grand Remous à la chute du Brûlé où traverse la nouvelle artère provinciale. Dès lors l'évêque Joseph-Eugène Limoges de Mont-Laurier décrète la construction d'une nouvelle église dans le canton Sicotte, sur la rive gauche de la Gatineau.



1

1-Joseph-Étienne Guinard O.M.I. qui fait ériger la chapelle Saint-François-Xavier du Baskatong en 1900. (source archives diocèse : ph1chr28)



2

2-La seconde église Saint-Jean-Marie-Vianney de Grand-Remous érigée en 1942. (source archives diocèse : ph2chr28)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courant
historien

29-FERME-NEUVE / 1890-1910

La ferme Neuve de la Montagne

À tous les hivers, à compter de 1845, les Oblats de Maniwaki visitent les chantiers forestiers des cantons Pope, Major et Gravel sur la rive droite de la Lièvre et ceux des cantons Wurtele et Moreau sur la rive opposée. Ces camps sont ravitaillés par la ferme Neuve aménagée dans un méandre déboisé entre la Lièvre et le lac de la Vieille.

Arrivé à Notre-Dame-du-Laus à 26 ans, le jeune Eugène Trinquier vient à son tour faire la mission dans ces camps de bûcherons entre 1873 et 1894. Impressionné par le rendement agricole de la grande ferme au pied de la montagne du Diable, il entend y développer « la plus belle mission de la Lièvre » et persuade l'aubergiste Cyrille Lafontaine de Notre-Dame-du-Laus de s'en porter acquéreur lorsqu'elle devient moins essentielle aux forestiers. En 1888, celui-ci confie la ferme à son fils Léonard, âgé de 19 ans, qui y prend racine avec Marthe Guérin du Kiamika.

Des pionnières héroïques

D'autres familles de colons Doré, Lacasse, Bohémier, Dufour, Brunet, Morin, Nadeau, Chalifoux, Clavel, Ouellette se joignent bientôt aux Lafontaine. Elles rêvent toutes de sillons parallèles courant égaux dans la terre neuve mais il faut d'abord traverser des étapes fort exigeantes. Après des mois d'abattis et de brûlis, la partie du lot déboisée et partiellement essouchée permet un premier labour. Empêtré par une racine ou une roche qui menace de briser le socle, le cheval ou le bœuf tire de toutes ses forces sur la charrue alors que le laboureur est balloté par le mouvement de l'animal qu'il dirige en criant en tirant sur les guides.

Alliée indispensable, l'épouse est aussi appelée à tenir les mancherons alors que les enfants ramassent les roches derrière. Son homme et ses fils aînés montés aux chantiers des Maclaren durant les longs hivers, tout repose sur ses épaules : tâches domestiques, éducation des enfants, confection des vêtements, soins aux animaux. Aidée des plus jeunes de la famille, elle mène les bêtes au ruisseau où elle brise la glace pour les faire boire. Elle entre le bois de la cordée après s'être pelleté un chemin à travers les bancs de neige accumulés par le vent. Même enceinte, elle effectue ces travaux; aux premières contractions, l'eau est mise à chauffer et les enfants courent chercher la sage-femme qui connaît le travail et intervient avec douceur en priant silencieusement.

À leur retour au printemps, les hommes soulèvent la terre neuve avec une herse et y lancent les grains entre les souches. Les semences répandues, la lourde herse est à nouveau promenée avant que les oiseaux les

déroberent. Il faut ensuite laisser agir la nature en espérant que les insectes parasites, les chevreuils trop voraces, le soleil trop ardent, les pluies trop abondantes ou les gelées tardives ne diminuent pas trop la qualité et la quantité de la récolte.

L'année 1901

Entre 1894 et 1901, la mission de la ferme Neuve est desservie par les curés Proulx, Desjardins et Génier de Rapide-de-l'Original; les rassemblements religieux se font dans la maison de pièces des Lafontaine sur la rive droite de la rivière et dans celle de Norbert Morin dans le 2e rang du canton Wurtele sur la rive gauche.

L'année 1901 s'avère marquante pour la colonie. Juillet amène le ministre de la Colonisation Lomer Gouin en voyage d'exploration. Les journalistes qui l'accompagnent orchestrent une levée de fonds pour construire une école dans le village; en guise de remerciement, le lac de la Vieille devient celui des Journalistes. Quelques semaines plus tard, en visite pastorale, Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa bénit la chapelle en lente construction depuis des mois; la paroisse est alors placée sous la protection de Notre-Dame-du-très-Saint-Sacrement. Annoncé par l'évêque, Rodrigue Cadieux devient le premier curé résidant et s'installe chez les Lafontaine en décembre suivant, dans l'attente du presbytère en construction.

En 1904, le curé Cadieux fait ériger une véritable église paroissiale en amont immédiat du grand pont couvert qui enjambe la Lièvre à l'arrivée du chemin Gouin. Passant par le lac Saguy et la chute Victoria, ce nouveau chemin de colonisation relie la Rouge à la Lièvre à compter de 1905.

Au fil des années, l'espace cultivé gagne en superficie et les granges-étables s'agrandissent. Les défricheurs, tenaces, finissent d'essoucher leur lot alors que ce corps à corps avec la forêt et la terre laisse des traces sur les figures et les mains. À leur décès, 30 ou 40 ans après les premiers défrichements, ces pionniers possèdent 30 arpents de terre arable, une bonne maison, des bâtiments, un roulant, des voisins, un chemin devant la porte, un banc à l'église et un lot au cimetière. Ils sont devenus des habitants aux racines profondément enfouies dans le sol de la Haute-Lièvre. Ferme-Neuve réalise le projet de père Eugène Trinquier en devenant la plus belle paroisse agricole du diocèse de Mont-Laurier.

Au début de l'année 1939, l'église est la proie des flammes à deux reprises. Chargé de sa reconstruction, le curé Alphonse Génier remplit les paroissiens de fierté avec l'érection d'une belle église de style Dom Bellot, la seule du diocèse de Mont-Laurier.



1- Les bâtiments en pièces sur pièces de la ferme Neuve de la Montagne alors occupée par la famille Cyrille Lafontaine. (source archives diocèse : ph1chr29)



2- Le presbytère et la première église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement érigés en face de la Lièvre en 1904. (source archives diocèse : ph2chr29)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

30-LA MACAZA ET SAINTE-VÉRONIQUE / 1890-1910

La Macaza

Lorsque les forestiers des frères Hamilton de Hawkesbury arrivent dans les cantons Marchand, Nantel et Lynch au début de la décennie 1870, des familles anishinabeg : Barnabé, Shawing, Commanda, Déquerre, Simon, Bernard avironnent sur le lac Chaud depuis fort longtemps.

Incités par le curé Labelle, Philius Charbonneau ainsi que le couple Léon Ouellette et Éloïse Richer de Saint-Hermas sont les premiers colons à s'établir sur la rivière La Macaza, un affluent de la rive gauche de la Rouge, en septembre 1886. Entrepris ainsi à l'automne, les premiers défrichements ont l'avantage de se faire sans les moustiques et dans du bois dont la sève est gelée par le froid. Rudimentaire, la première habitation est érigée avec des résineux abattus, superposés et enchevêtrés l'un dans l'autre aux 2 extrémités. Le toit en légère pente est fait d'auges de cèdre alors que les cavités sont calfeutrées avec mousse et glaise. La lumière entre par une petite fenêtre et par la porte soutenue par des pentures faites de lanières de vieux cuir. L'intérieur ne comprend qu'une seule pièce où un rideau sépare la cuisine des lits. Le chauffage est assuré par un poêle en fonte apporté en pièces détachées depuis Chute-aux-Iroquois; la fumée s'échappe tant bien que mal par le tuyau et le trou pratiqué dans le toit. Éclairés à la lampe à l'huile, les premiers repas de la colonie se prennent assis sur une bûche, l'écuelle de fer-blanc entre les genoux.

En 1896, Dom Joseph Cottet des Chanoines Réguliers établis au Nomingue commence à faire la mission à La Macaza qui compte 45 familles établies en chapelet en amont et en aval du noyau villageois où se trouve bureau de poste, hôtel, chapelle-école et moulin à scie de Philius Charbonneau. Au cours de l'été, lors de la visite pastorale de Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa, les familles lui présentent une requête pour la formation d'une paroisse indépendante de L'Annonciation où la construction de l'église et du prieuré nécessitera leur contribution financière. Elles demandent également la nomination d'un curé résidant afin de solidifier la colonie.

Renouvelée en 1903, la requête est accueillie favorablement cette fois par l'évêque d'Ottawa. Dom André Mouttet est en charge de la construction de l'église sur un terrain offert par Joseph Lafontaine et le 26 novembre, Mgr Thomas Duhamel vient la bénir et la placer sous la protection de Notre-Dame-du-Divin-Pasteur.

À compter de 1913, les Chanoines Réguliers sont heureux de voir des Polonais, coureurs, travailleurs et surtout bons catholiques, devenir progressivement propriétaires des terres des familles juives venues s'établir à La Macaza à compter

de 1897 en raison de violentes campagnes antisémites européennes.

Sainte-Véronique

En juillet 1894, l'austère Henri Martineau rencontre le Supérieur Dom Mouttet au prieuré de Nomingue. Ce Montréalais vient alors prendre contact avec le canton Turgeon au nord qu'il projette de coloniser avec grande autorité. Son intention du départ comporte toutefois un étrange volet. Associé au projet, l'excentrique docteur Jacques entend y relocaliser sa Communauté de la Sainte-Face qui suscite inquiétude chez les policiers montréalais; le médecin héberge chez lui « 12 jeunes filles de la rue » qui sont soumises à des règles fort sévères par leur Supérieure Sainte-Véronique : silence total, jeûnes fréquents, cellules minuscules et couchers dans des boîtes-cercueils...

L'étrange docteur Jacques exclu du projet, Martineau sélectionne 40 colons et les soumet à des règlements qu'ils doivent respecter à la lettre. Les premiers mois sont empreints de religiosité et de grande sévérité : les couchers sont à heure fixe, les prières sont obligatoires au lever, au coucher et aux repas, enfin, les blasphémateurs sont immédiatement chassés du territoire. Pendant les premiers temps, son épouse est la seule femme admise dans la colonie et sa besogne est gigantesque. À Mgr Thomas Duhamel qui lui demande si elle s'ennuie au milieu de la forêt, elle répond : « Je n'ai pas encore pu en avoir le temps... ».

Par le ruisseau Jourdain, les Chanoines Réguliers de Nomingue viennent en mission dans la maison Martineau sur la berge du lac Brochet qu'il a rebaptisé Tibériade. À leur arrivée, le maître des lieux fait cesser le travail en appelant tous les hommes à l'aide d'un cornet. À la demande de Mgr Thomas Duhamel, Dom Cottet choisit un lot du 2e rang pour ériger la future chapelle. La mission enregistre un premier décès en septembre 1897 : mort au grand lac Kiamika au nord, l'autochtone Simon Bernard est transporté jusqu'au Nomingue dans le bateau passeur l'Hirondelle.

À l'annonce de la construction de la chapelle en 1903, les familles du Guard demandent un changement de site afin de ne pas être trop éloignées. Leur requête suscite grogne chez les tenants du site choisi 7 ans plus tôt. Il faut la médiation de Dom Mouttet délégué par l'évêque et un vote des francs-tenanciers pour trancher le litige; par 60 voix à 30, le changement de site l'emporte. Érigée sur la ligne mitoyenne des lots 17 et 18 du 3e rang, la chapelle dédiée à Sainte-Véronique est bénie en novembre, le même jour que celle de La Macaza. Elle est utilisée pendant un quart de siècle. Une nouvelle église paroissiale est inaugurée par le curé Walter Proulx en 1929.



1- L'église Notre-Dame-du-Divin-Pasteur de La Macaza érigée en 1903. (source archives diocèse : ph1chr30)



2- L'église Sainte-Véronique-de-Turgeon érigée en 1971. (source archives diocèse : ph2chr30)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Coursol*
historien

31 - LAC-DES-ÉCORCES ET VAL-BARRETTE / 1890-1910

Lac-des-Écorces

À l'été 1882, le curé Labelle explore la rivière Kiamika jusqu'au grand lac en amont de la chute Victoria. De retour à Saint-Jérôme où il accueille les futurs colons intéressés, il retouche sa carte des cantons du Nord pour ajouter l'inscription « bonne terre » à cet affluent de la Lièvre. Avec l'arrivée de la Société de Colonisation de Montarville et l'ouverture du chemin Chapleau en 1885, les lots riverains de la sinueuse Kiamika sont rapidement occupés jusqu'en amont du lac des Écorces où les Anishinàbeg prélèvent l'écorce des gros bouleaux pour leurs canots depuis des siècles.

Les défricheurs établis au nord du lac des Écorces sont toutefois fort loin de la chapelle de Kiamika. Il est ainsi rapidement question de former une nouvelle paroisse avec les familles installées dans le voisinage du lac Vert et du lac des Écorces. En 1895, l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa délègue Dom Dunoyer de Nomingue pour fixer la ligne séparant Saint-Gérard-de-Montarville d'une future paroisse en amont sur la rivière où les familles Plouffe, Lauzon, Latreille, Tourangeau, Daoust, Lortie, Ouimet, Pauzé, Paquette sont aux abattis et aux brûlis.

Au printemps 1897, venues faire leurs Pâques à Rapide-de-l'Original après une marche de 15 kilomètres en forêt, les familles établies en amont du lac des Écorces demandent au curé Augustin Desjardins de venir faire la mission pour elles comme il fait pour celles qui défrichent en aval du lac. Suivant leurs marques faites sur les arbres, le curé longe le lac des Barges pour atteindre la maison de Léon Plouffe où il célèbre une première messe. L'année suivante, son évêque d'Ottawa lui demande de fixer un site d'église dans cette colonie. Il faudra toutefois la diplomatie du curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite pour que le choix se porte sur un terrain offert conjointement par Édouard Paquette et Joseph Lauzon sur la rive gauche d'un petit rapide de la Kiamika.

En avril 1907, Mgr Thomas Duhamel écrit au curé de Rapide-de-l'Original qu'il n'aura plus à faire la mission au lac des Écorces en passant par la rivière Kiamika ou par le lac des Barges puisqu'il vient de nommer Joseph-Eugène Coursol comme curé résidant avec mandat de construire l'église paroissiale sous la protection de Saint-François-Régis. Deux ans plus tard, délégué par l'évêque d'Ottawa, le diplomate curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite préside la bénédiction de la nouvelle église érigée d'après plans et devis des architectes Gauthier et Daoust.



1- Dessinée par les architectes Gauthier et Daoust, l'église Saint-François-Régis de Lac-des-Écorces est érigée en 1909. (source archives diocèse : ph1chr31)

Val-Barrette

À l'été 1883, le député Guillaume-Alphonse Nantel de Terrebonne explore la vallée de la Kiamika à la hauteur du lac Vert où son ami le curé Labelle a signalé une « bonne terre » semblable à celle de son comté. Séduit par cette région de collines arrondies que la charrue peut graver, il espère que les fils d'agriculteurs de la plaine de Terrebonne le seront aussi par ces coteaux à pente douce qui ont l'avantage de s'égoutter rapidement au printemps ou après de fortes pluies.

L'ouverture du providentiel chemin Chapleau, 2 ans plus tard, permet à des familles du comté de Terrebonne, les Brunet, Charbonneau, Carrière, Lacasse, Deschamps, Lachaine, de s'établir sur la Kiamika à la hauteur du canton Campbell, ce pays de lacs et de ruisseaux chanté par leur député Nantel et le curé de Saint-Jérôme.

Traversant la Kiamika au sud immédiat du lac Vert, la construction du chemin de fer vers Rapide-de-l'Original vient transformer la quiétude de cette communauté agricole en 1908. Les habitants de Lac-des-Écorces et de Kiamika s'amènent désormais à la gare Routhier pour prendre le train, pour recevoir ou expédier des marchandises. Avec moulins à scie, magasin-général, manufacture, hôtel, un noyau villageois se forme dans le voisinage de la chapelle-école où le curé Pierre Dussère-Telmont de Lac-des-Écorces vient célébrer les offices religieux.

Avec la création du diocèse de Mont-Laurier en 1913, la colonie relève désormais du curé-colonisateur Pierre Neveu qui, depuis l'évêché, s'amène en draineuse sur la voie ferrée. Logé dans la maison du chef de gare Rinfret, l'actif curé fait ouvrir un bon chemin pour relier la colonie à celle de Brunet au sud du lac des Écorces. Il visite également toutes les familles dans le voisinage de la gare et au lac François afin d'avoir leur appui pour construire une église paroissiale selon des plans similaires à celle de Lac-des-Îles érigée à la même époque.

Après que les syndics Thomas Brunet, Zéphirin Barrette et Georges Chartrand aient signé un emprunt à la Corporation épiscopale, l'érection de l'église se fait en 1915 sur un terrain offert par l'hôtelier Barrette qui associe également son nom à la municipalité née quelques mois plus tôt. Josaphat Cossette devient curé résidant l'année suivante; il a aussi charge des missions de Bédard et de Hébert en direction du lac Sagouay.

Incendiée en juillet 1952, à l'époque du curé Albert Brodeur, le temple consacré à Saint-Joseph est remplacé par une nouvelle église paroissiale l'année suivante.



2- Érigée en 1915 avec les mêmes plans que celle de Lac-des-Îles, la première église Saint-Joseph de Val-Barrette est incendiée en 1952. (source archives diocèse : ph2chr31)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

32 - VENDÉE ET POINTE-COMFORT / 1890-1910

Vendée

Répondant à l'appel du curé Labelle, les premiers défricheurs s'amènent sur les berges du lac Windigo en 1885. Certains, tels Godfroy Nantel et Joseph Dumont, reviennent d'exil des États-Unis alors que d'autres arrivent de Montréal, tel Cyrille Garnier, membre influent de la Société Saint-Vincent-de-Paul, qui entend établir des familles pauvres sur des lots de colonisation. Pour atteindre le nord du canton Amherst*, la majorité emprunte le chemin de Chute-aux-Bleuets tandis que certains s'amènent du sud par Saint-Rémi ou Saint-Émile-de-Suffolk.

À compter de 1900, le curé Omer Ferron de Saint-Rémi-d'Amherst vient faire la mission pour eux; les célébrations religieuses se font dans la cuisine de la famille Élie Marcil. Salle commune, la cuisine est le cœur des maisons des colons. Elle occupe plus de la moitié du carré. La mangeaille s'y prépare et elle rassemble la maisonnée pour les repas. C'est là également que la mère de famille fabrique les vêtements, travaille à la petite carde et file la laine au rouet pour faire l'étoffe nécessaire. Elle y actionne le métier à tisser pour façonner couvertures des lits, chemises des hommes et robes des filles. Seule ou avec des mains amies, elle y pique de belles courtpointes, coud et rapièce pendant des heures alors que parfois revient le triste souvenir d'un enfant mort en bas âge ou d'un adolescent noyé avant d'avoir 15 ans...

Progressant lentement, la colonie demeure longtemps mission desservie par les curés des paroisses voisines, Saint-Rémi, Notre-Dame-de-la-Merci, Saint-André-Avellin, Saint-Émile et Saint-Jean-de-Brébeuf. En 1900, le site de l'église est d'abord fixé dans le 8e rang du canton avant d'être changé pour le 1er rang deux ans plus tard. Avec l'aide financière de la Société de Colonisation du diocèse d'Ottawa, une chapelle-école dédiée à Notre-Dame-des-Anges est érigée en 1904.

À compter de 1913, la colonie est désormais incluse dans le nouveau diocèse de Mont-Laurier; l'évêque François-Xavier Brunet confie alors la mission au curé Adélaïde Tremblay de Saint-Rémi-d'Amherst qui voit à faire construire un presbytère. Arrivé en 1919 comme curé résidant, Alphonse Bécharde demande d'abord de changer le nom Windigo pour celui de Vendée, une province de France; ainsi, mal aimé par ignorance, dans le canton Amherst, l'esprit du Windigo des Anishinàbeg aura plus de temps pour hanter la grande montagne du Diable au nord de Ferme-Neuve...

L'église paroissiale est finalement érigée en 1930-1931 par le curé Georges Mercier.

Pointe-Comfort

C'est avant tout l'exploitation de la forêt qui est à

l'origine de Pointe-Comfort. À compter de 1845, les Oblats de Maniwaki commencent leurs missions hivernales auprès des forestiers à l'emploi des Gilmour et des Edwards qui terrassent les grands pins dans le voisinage des lacs Pémichangan et 31 Milles.

Le premier témoignage écrit de la région de Pointe-Comfort est celui de l'Oblat Joseph-Bruno Guigues, l'évêque d'Ottawa qui, explorant son grand diocèse, traverse du bassin de la Gatineau à celui de la Lièvre en 1849. Il se montre très critique de la région qu'il découvre entre ces deux affluents de l'Outaouais : « Pour y aller, nous eûmes à traverser six lieues de plus mauvais terrain que nous eussions encore eu à parcourir. Je ne pense pas qu'il soit jamais possible de former une mission qui soit tant soit peu considérable dans cet endroit. ». Voilà une vision bien tranchée de la vocation agricole du canton Blake.

Originaires du comté d'Argenteuil et du canton Aylmer, les premiers colons : Thompson, Pelletier, Therrien, Perrier, Miljours, Saint-Jacques, Reid, Gauthier, Perron, s'établissent dans le 10e rang du canton au cours de la décennie 1880. En canot, ils arrivent par Notre-Dame-du-Laus sur la Lièvre et par Lac-Sainte-Marie sur la Gatineau. Avec leurs falaises impressionnantes et leurs nombreuses îles, les 2 grands lacs du canton Blake sont des voies d'eau intéressantes mais l'agriculture ne s'y développe pas beaucoup. L'exploitation de la forêt demeure longtemps la principale activité économique d'autant plus que, pendant plusieurs années, pêche et chasse y sont le privilège exclusif des entrepreneurs forestiers membres du Gatineau Fish and Game Club.

À compter de 1903, le curé Camille Guay de Gracefield prend charge de la mission qui connaît alors une prospérité intéressante grâce au moulin à scie des frères Alie. La dénivellation entre les 2 lacs crée une eau courante assez forte pour actionner la scierie et un petit pouvoir électrique.

En 1905, les paroissiens entreprennent la construction d'une petite église dédiée à Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours sur un beau site dominant le lac des 31 Milles. Les curés de Gracefield viennent y faire la mission. Pointe-Comfort ne comptera jamais plus de 50 familles et Cyrille Lévesque sera le seul curé résidant entre 1948 et 1960.

*La carte des cantons du territoire est disponible au www.diocese-mont-laurier.org/rubriques/haut/documents-a-telecharger/carte-des-cantons-du-diocese



1- L'église Notre-Dame-des-Anges de Vendée est érigée en 1930-1931. (source archives diocèse : ph1chr32)



2- L'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Pointe-Comfort est érigée en 1905. (source archives diocèse : ph2chr32)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

33 - LAC-BLUE-SEA ET MESSINES / 1890-1910

Lac-Blue-Sea

Parcouru par les Anishinàbeg depuis des siècles et sillonné par les forestiers des frères Hamilton à compter de la décennie 1810, le territoire du canton Bouchette s'ouvre à la colonisation en 1851. Au cours de cette seconde moitié du XIXe siècle, les pionniers Gauthier, Courchaine, Beaudouin, Lacroix, Tremblay, Bénard entreprennent de transformer le sol forestier en terre arable dans les rangs attenants aux lacs Blue Sea, des Îles et Long. Le curé Isidore Garon de Bouchette vient y célébrer la messe dans la maison d'un colon.

En 1901, trop peu peuplée, la colonie se voit refuser la construction d'une chapelle par l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa. Quelques mois plus tard cependant, avec les travaux de la montée du chemin de fer qui amènent beaucoup d'optimisme, une chapelle-école est érigée pour la cinquantaine d'enfants de la colonie.

À compter de 1907, le curé Camille Guay de Gracefield, nouveau responsable de la mission, s'efforce, contrarié, de freiner les ardeurs de ceux qui veulent former une nouvelle paroisse en regroupant les agriculteurs du sud et du nord du lac Blue Sea. Il craint surtout que cela défavorise sa paroisse et l'écrit à son évêque : « En raison de la pauvreté des gens de Blue Sea, cette mission ne prendra jamais d'extension. Si votre Grandeur pense à faire du Blue Sea d'en-bas et du Blue Sea d'en-haut une seule paroisse, cet établissement me semblerait être au détriment de Gracefield. ». Quelques semaines plus tard, la mission lui est retirée...

Délégué par Mgr Thomas Duhamel, le brave père capucin Adolphe se montre, pour sa part, favorable aux propositions des résidents guidés par le sénateur Napoléon Belcourt, le défenseur des Franco-ontariens qui est également villégiature à Blue Sea. Le groupe propose l'érection d'une chapelle sur un terrain, propriété de Hyacinthe Gauthier, qui offre une vue magnifique sur le lac; le comité demande aussi la formation d'une paroisse avec les limites sud et ouest du canton Bouchette et les limites des municipalités de Bouchette et de Burbidge pour l'est et le nord. L'évêque d'Ottawa retarde la formation de la paroisse mais envoie le vicaire Roux de Gracefield prendre charge de la construction de la chapelle en 1909-1910.

En 1919, les résidents sont heureux de la décision de leur nouvel évêque de Mont-Laurier qui décrète la formation de leur paroisse dédiée à Saint-Félix et nomme Napoléon Richard comme premier curé résident.

Conscient de l'importance grandissante du tourisme, le curé François Poirier fait embellir les abords du lac à compter de 1940. Une nouvelle église paroissiale est érigée d'après les plans et devis de l'architecte Auguste Martineau d'Ottawa en 1956.

Messines

Depuis 1812, la forêt du lac Blue Sea est sillonnée par les forestiers à la recherche de pins blancs pour le compte des frères Hamilton. En forte demande dans les chantiers navals britanniques, cette essence forestière est la plus recherchée par ces marchands de bois d'Hawkesbury en Ontario; les pinèdes de la Gatineau entrent alors dans leur mire. Véritables seigneurs sur l'Outaouais, les 3 frères se partagent ainsi le travail : George voit à la coupe en forêt et au ravitaillement des chantiers; Robert s'occupe du transport du bois par le chemin des eaux, jusqu'en Grande-Bretagne d'abord, vers Montréal, New-York et Boston par la suite; John a charge de vendre à l'étranger ce bois équarri en forêt ou scié à Hawkesbury. Sur la rivière Gatineau, où ils ont droit de coupe dans un immense territoire, ils déboisent et font aménager la grande ferme des Six-Portages, une éclaircie agricole qui ravitaille hommes et chevaux de leurs chantiers qui courent du lac 31 Milles à l'est au petit et grand lacs du Cèdre à l'ouest.

En 1849, à la suite de la requête des familles de Gracefield qui accusent les entrepreneurs forestiers de retarder sciemment la colonisation, le gouvernement accélère l'arpentage des cantons en Haute-Gatineau; le canton Bouchette est ainsi ouvert aux colons 2 ans plus tard. Dès lors, Pierre Guertin, ancien forestier sur la rivière, entreprend abattis et brûlis à l'ouest immédiat de la ferme des Six-Portages. Progressivement, au cours des décennies suivantes, il est rejoint par d'autres défricheurs agricoles qui multiplient les éclaircies jusqu'aux abords du lac Blue Sea, principalement dans les 5e et 6e rangs du canton.

En 1904, la construction de la voie ferrée et de la gare transforme la petite colonie agricole. Alors que les villégiateurs augmentent en nombre, un noyau villageois avec hôtels, forge, magasins-généralistes prend forme au nord-est du lac. Après avoir célébré les offices dans des maisons de colons, le curé Albert Forget de Bouchette fait construire une chapelle où il vient célébrer la messe jusqu'en 1911. À cette date, l'évêque Claude-Hugues Gauthier d'Ottawa envoie Esdras-Guillaume Barrette comme curé résident. L'année suivante, celui-ci fait ériger l'église paroissiale d'après plans et devis de l'architecte hullois Charles Brodeur; le beau temple est mis sous la protection de Saint-Raphaël.

Quelques années plus tard, la municipalité, d'abord nommée Burbidge, prend le nom de Messines en hommage aux soldats canadiens qui se sont illustrés dans ce village de France pendant la Première Guerre Mondiale.



1- La première église Saint-Félix est érigée sur la berge du lac Blue-Sea en 1909-1910. (source archives diocèse : ph1chr33)



2- Dessinée par l'architecte Charles Brodeur, l'église Saint-Raphaël de Messines est érigée en 1912. (source archives diocèse : ph2chr33)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Couvrol
historien

34 - BRÉBEUF ET LAC-DES-SEIZE-ÎLES / 1890-1910

Brébeuf

Répondant à l'appel de la colonisation du curé Labelle de Saint-Jérôme qui s'inquiète de la montée des Anglo-protestants de Grenville pour occuper le canton Arundel, les premiers défricheurs de Chute-aux-Bleuets arrivent sur la Rouge à compter de 1877. Recrutés par la Société de Colonisation montréalaise, ils s'amènent majoritairement du diocèse de Montréal, Alarie de Lachenaie, Marinier de Sainte-Rose, Piché de Sainte-Thérèse, Campeau de Sainte-Scholastique, Paquette de Saint-Sauveur, Ouimet et Laurence de Sainte-Agathe-des-Monts et les Labelle, Dubé, Sanche, Charbonneau, Therrien. Ils arrivent par groupe de 2 ou 3 familles, le plus souvent apparentées. Les liens de parenté sont importants en pays de colonisation. Il est fréquent de voir plusieurs frères ou beaux-frères s'établir sur des lots contigus; le rang qu'ils occupent prend ainsi leur nom. Entre voisins se développe un sentiment de solidarité. Les corvées les rassemblent régulièrement pour la levée d'une maison de pièces ou d'une grange-étable. Le bi s'effectue dans une atmosphère de fête et se termine par un repas commun et une veillée. Les familles voisines se rendent de nombreux services : échange de temps de travail, prêt d'outils ou de machinerie, veille des malades.

La colonie de Chute-aux-Bleuets se forge peu à peu en chapelet sur les 2 rives de la Rouge alors qu'un noyau villageois se développe autour du magasin-général, du bureau de poste et du moulin à scie Coupal et Meilleur mù par la force de la chute.

Au cours des premières années, une partie des nouveaux arrivants est liée à la paroisse de Saint-Rémi-d'Amherst alors que l'autre est rattachée à celle de Saint-Jovite dans le canton De Salaberry. Au fil des saisons cependant, cette division cause problème au développement de la colonie. Animé par Adolphe Coupal, un groupe de résidents présente alors une requête à leur évêque d'Ottawa pour obtenir la formation d'une nouvelle paroisse entre la montagne de la Tuque en amont et la ferme d'En-Bas à l'embouchure de la Diable en aval; depuis 1885, la forge de cette grande ferme a été transformée en école pour la colonie. Mgr Thomas Duhamel accueille favorablement leur demande et le curé Omer Ferron de Saint-Rémi-d'Amherst est chargé de la construction de l'église sur le terrain de Joseph Therrien. Érigée par Joseph Vanchesteing de Saint-Jovite, elle est bénie le premier janvier 1905 par Omer Lavergne, le premier curé résidant. Deux ans plus tard, Chute-aux-Bleuets devient Saint-Jean-de-Brébeuf.

Lac-des-Seize-Îles

Conscient de la volonté des Anglais de Brownsburg et de leurs pasteurs protestants d'occuper le canton Montcalm, le curé Labelle explore la région du lac des Seize-Îles à l'été 1877 avec l'idée d'y développer une colonie qui endiguerait cette poussée anglo-protestante. Six ans plus tard, la fondation de l'orphelinat agricole de Montfort par les Pères de la Compagnie de Marie s'inscrit dans cette même volonté de freiner la montée des Anglo-protestants vers les Pays-d'en-Haut.

Au printemps 1897, avec le prolongement du chemin de fer de la Colonisation de Montfort jusqu'au lac des Seize-Îles, les colons arrivent en plus grand nombre et les feux d'abattis se multiplient. Parti de Roxton Falls dans les cantons de l'Est, le groupe de Moïse Gagné vit ainsi ses premiers mois de colonisation : installés dans l'un des chantiers des travailleurs de la construction de la voie ferrée, les huit défricheurs mettent leurs énergies premières à leurs abattis mais trouvent aussi un revenu d'appoint en œuvrant aux moulins à scie et en coupant du bois de chauffage qu'ils acheminent ensuite vers Montréal par le chemin de fer.

Pendant 35 ans, à compter de 1901, les pères Montfortains desservent la mission protégée par Notre-Dame-de-la-Sagesse. Le Supérieur de l'orphelinat est curé d'office alors que les pères-enseignants président à tour de rôle les célébrations religieuses dans les maisons privées; ils quittent Montfort le samedi soir pour se rendre au lac des Seize-Îles et reviennent à l'orphelinat en train le dimanche soir. En 1904, les habitants érigent une chapelle-école sur le terrain de Théophile Gaudon attenant à la voie ferrée dans le premier rang du canton; le rez-de-chaussée sert de chapelle alors que l'école est logée à l'étage. En englobant les communautés de Laurel et de Weir, la colonie compte 29 familles en 1907.

Lors de l'érection du diocèse de Mont-Laurier en 1913, la mission est incluse dans le nouveau territoire confié à Mgr François-Xavier Brunet. Les Pères de Montfort lui signifient bientôt que les habitants souhaitent avoir un curé résidant. L'évêque ne donne pas suite à la requête mais il autorise la construction d'une véritable église paroissiale en 1916. Deux décennies plus tard, en juin 1936, Lac-des-Seize Îles est érigée en paroisse par l'évêque Joseph-Eugène Limoges de Mont-laurier qui envoie Gilbert Richard comme premier curé résidant.

En 1951, la paroisse quitte le diocèse de Mont-Laurier pour le nouveau diocèse de Saint-Jérôme. Le 4 janvier suivant, l'église est la proie des flammes. Un nouveau temple est béni par Mgr Frenette en juillet 1955.



1- D'abord dédiée à la Présentation, l'église de Saint-Jean-de-Brébeuf est érigée à Brébeuf en 1904. (source archives diocèse : ph1chr34)



2- Érigée en 1916, la première église Notre-Dame-de-la-Sagesse de Lac-des-Seize-Îles est incendiée en janvier 1952. (source archives diocèse : ph2chr34)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvoisier
historien

35 - CHUTE-SAINT-PHILIPPE ET LAC-SAGUAY / 1890-1910

Chute-Saint-Philippe

En raison de la possibilité pour les animaux sauvages de s'y abreuver en hiver, la chute Victoria constitue, depuis fort longtemps, un endroit privilégié de chasse pour les Méconce, une famille anishinàbeg habituellement campée sur la berge d'un étang gelé à la côte des Merises.

Montées par la Kiamika jusqu'au canton Rochon en 1889, les premières familles de défricheurs : Varennes, Forest, Despaties, Brière, Ducharme entreprennent abattis et brûlis dans le voisinage du lac David et au sud du petit lac Kiamika. À compter de l'hiver 1896, le curé Augustin Desjardins de Rapide-de-l'Original s'arrête pour célébrer la messe dans l'une des maisons de ces colons avant de monter faire la mission dans les chantiers forestiers plus au nord.

En 1903, Félix Tisserand, un jeune Français engagé dans la construction du chemin de colonisation Gouin entre Nomingue et Ferme-Neuve, s'établit dans le rang Sud-Est avec le projet de construire moulin à scie et moulin à farine mûs par les eaux de la chute Victoria. Trois ans plus tard, délégué par l'évêque d'Ottawa, le curé Alphonse Génier de Rapide-de-l'Original parcourt la colonie afin de choisir un site pour la chapelle. Son rapport à Mgr Thomas Duhamel est optimiste : « ... il y a du beau terrain, suffisant pour l'établissement d'une paroisse. Il y a un puissant pouvoir d'eau en haut duquel il y a une belle et grande plaine. Comme le voisinage d'un pouvoir d'eau est toujours avantageux pour un village, je recommanderais le lot 18 rang Nord-Ouest, propriété de Sinaï Pilon, pour le site de la chapelle. »

Malgré ce futur prometteur, l'endroit demeure mission des curés de Lac-des-Écorces jusqu'au plus fort de la grande crise économique en 1933. À cette date, animé par son projet de mettre en valeur toutes les terres agricoles de son diocèse, Mgr Limoges désigne Albert Brodeur comme premier curé résidant de la paroisse consacrée à l'apôtre Saint-Philippe en espérant assurer ainsi un nouvel élan de colonisation dans le canton Rochon. La paroisse compte alors 20 familles à Chute-Saint-Philippe, une douzaine à Val-Viger et autant dans le voisinage du lac David.

L'année suivante, avec ses courageux paroissiens aussi pauvres que lui, le curé Brodeur entreprend l'érection de l'église; en corvée, le bois de construction est coupé au lac Rochon, transporté par Ferdinand Despaties et scié au moulin de Félix Tisserand. Attenant à l'église paroissiale, une petite sacristie bien modeste sert de logement au curé Brodeur pendant les trois années subséquentes.

Lac-Saguay

Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, la forêt du canton Boyer est sillonnée par les bûcherons des

frères Hamilton, ces entrepreneurs forestiers de Hawkesbury en Ontario qui font ériger un barrage à l'embouchure du lac Saguay afin de régulariser les eaux au moment de la drave printanière.

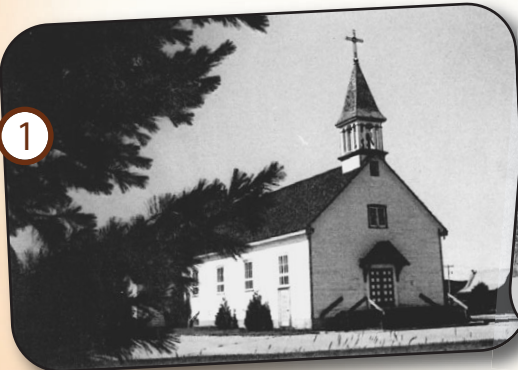
Les premiers pionniers à s'établir dans le canton arrivent avec la construction du chemin Gouin en 1903; ce chemin de colonisation relie Nomingue à Ferme-Neuve en passant par le lac Saguay et la chute Victoria sur la Kiamika. Les premiers sont Calixte Constantineau qui construit une maison de pension pour voyageurs, Domina Allard qui déboise la berge du lac qui portera son nom et Ernest Gauthier qui érige un magasin-général à deux pas du lac Saguay. Ils sont bientôt suivis des familles Deslauriers, Gougeon, Rivet, Brunet, Richard, Desroches, Desrosiers au moment du prolongement du chemin de fer vers Rapide-de-l'Original et de la construction du moulin à scie des associés Miquelon et Painchaud.

Mensuellement, les Chanoines Réguliers de Nomingue viennent faire la mission dans le magasin Gauthier; c'est là que Dom Bertin célèbre une première messe de minuit à Noël 1910. L'année suivante, le canton Boyer compte deux chapelles-écoles sur le chemin Gouin; la première se trouve près du lac Saguay alors que la seconde est érigée à la station ferroviaire de Bédard. Payée par l'entreprise Miquelon et Painchaud, la première est vendue à la Corporation épiscopale lors de la naissance du diocèse de Mont-Laurier deux ans plus tard.

Venu inaugurer le nouveau pavillon du collège de Nomingue en novembre 1912, l'évêque Claude-Hugues Gauthier d'Ottawa se rend au lac Saguay pour bénir la chapelle-école qu'il place sous la protection de Saint-Hugues, son saint patron. Il annonce également que les Chanoines Réguliers viendront désormais aux 15 jours alors que les familles de Bédard, moins nombreuses, les accueilleront mensuellement.

La chapelle-école de Lac-Saguay comprend une petite chambre pour le missionnaire. C'est là que Dom Maillet écrit son inquiétude pour l'avenir de la mission ou «l'on compte à peine 10 chevaux». Son appréhension est plus grande encore pour le hameau de Bédard où la moitié des 300 résidents travaillent pour l'entrepreneur forestier Raoul Bédard ou dans les carrières de granite; il craint que le hameau disparaisse avec la fin des opérations au moulin à scie.

Premier curé résidant, Adélarde Fauteux arrive à Lac-Saguay en 1920 et il faut attendre 1948 avant d'assister à l'inauguration de l'église paroissiale de Saint-Hugues.



1- L'église de Chute-Saint-Philippe est érigée en 1934. (source archives diocèse : ph1chr35)



2- Dessinée par l'architecte Lucien Parent, l'église Saint-Hugues de Lac-Saguay est érigée en 1947-1948. (source archives diocèse : ph2chr35)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Lie Courvol*
historien

36 - UN DIOCÈSE DANS LES CANTONS DU NORD

Soutenir la colonisation

Dès 1845, le Sulpicien Joseph Désautels est envoyé dans le haut de la Gatineau pour trouver un endroit d'où les Oblats rayonneront parmi les Anishinàbeg, les forestiers et les premiers colons-défricheurs. Maniwaki devient ainsi chef-lieu de leurs missions si bien que, lors de la bénédiction de l'église de L'Assomption en 1869, on souligne à l'évêque d'Ottawa qu'elle pourrait devenir cathédrale pour le nord de l'Outaouais. Sillonnant le nord de Saint-Jérôme à la même époque, le curé Labelle fait un constat semblable : il faut établir un évêque dynamique et entreprenant dans le Nord afin d'assurer le succès de tous ces efforts de colonisation.

À compter de 1882, alors que des évêques anglophones ontariens œuvrent à prendre autorité sur son diocèse d'Ottawa, Mgr Thomas Duhamel entend les contrer en y formant un archevêché avec diocèses suffragants au Québec; l'évêché projeté à Saint-Jérôme-de-Terrebonne serait ainsi responsable du Nord. Ce plan se heurte toutefois à l'évêque Édouard Fabre de Montréal qui refuse de voir son territoire scindé. Pour dénouer l'impasse, le curé Labelle suggère de déplacer l'évêché du Nord à la chute aux Iroquois où il espère voir les Jésuites ouvrir un collège. La population de la Rouge étant encore peu nombreuse, la suggestion demeure lettre morte. Devenu sous-ministre de la Colonisation en 1888, le tenace curé obtient une approbation au Vatican pour un diocèse à Saint-Jérôme. Alerté, son évêque de Montréal s'amène à Rome pour bloquer à nouveau «ce curé trop politique et trop ambitieux...». Celui-ci sollicite alors l'appui de Mgr Thomas Duhamel, son allié d'Ottawa, qui demeure silencieux... Brisé, le curé Labelle s'éteint quelques jours plus tard en janvier 1891, léguant ses modestes biens au futur évêque de Saint-Jérôme. Son décès amène les Jésuites à abandonner Nominique; arrivés de France, les Chanoines Réguliers sont dès lors appelés à relancer la colonisation et réaliser le collège prévu.

Le projet de Nominique

Le projet d'un diocèse dans les cantons du Nord continue de cheminer. En 1907, alors que Sainte-Agathe-des-Monts souhaite voir sa nouvelle grande église paroissiale devenir cathédrale, Mgr Thomas Duhamel demande au Capucin De Barbezieux de lui indiquer les meilleurs limites territoriales à donner à un diocèse formé avec le nord du sien. Fidèle au plan du curé Labelle, l'historien lui suggère de regrouper 25 paroisses autour de Nominique où les Chanoines Réguliers ouvriront bientôt le collège qui assurera la relève du clergé. Le projet englobe Aumond et Baskatong sur la Gatineau et entend prendre Sainte-Adèle et Sainte-Marguerite à Montréal où Mgr Fabre veille toujours... La mort de Mgr Thomas

Duhamel en 1909 freine cependant la suggestion du Capucin et lance la rumeur de division du diocèse d'Ottawa pour former

celui de Hull qui hériterait du nord de l'Outaouais. Nominique retrouve espoir l'année suivante alors que Mgr Gauthier devient évêque du diocèse d'Ottawa demeuré intact. Les Chanoines Réguliers ont ainsi une dernière occasion de l'entretenir du plan De Barbezieux lors de l'inauguration du nouveau pavillon de leur collège.

Un curé ambitieux

Le projet de diocèse connaît un dernier épisode d'importance avant de voir le jour. À Mont-Laurier, le curé Alphonse Génier suit l'affaire avec beaucoup d'intérêt car il sait que la décision risque de changer profondément le destin de sa paroisse. Dans toute ville épiscopale, après l'évêché et la cathédrale suivent généralement le séminaire diocésain, les grandes écoles et les Communautés hospitalières qui prennent charge des malades, des vieillards et des orphelins. Lors de la visite pastorale de Mgr Gauthier en 1911, le curé annonce ses couleurs en dressant un tableau plus que positif de sa paroisse de 1 250 habitants : multiplication des moulins à scie depuis l'arrivée du chemin de fer 2 ans plus tôt et accélération de l'économie avec le palais de Justice et l'usine hydroélectrique sur le rapide de l'Original. Avec les progrès de la colonisation sur la Kiamika, la Lièvre et la Gatineau, il affirme que Mont-Laurier a supplanté Nominique comme centre et qu'un évêque pourrait y relancer l'œuvre du curé Labelle en ouvrant plusieurs paroisses dans la région du Baskatong. Le diocèse qu'il propose aurait les limites territoriales ouest, nord et est de celui d'Ottawa, englobant la Haute-Gatineau, la Haute-Lièvre et la ligne de la voie ferrée jusqu'à Val-David en incluant Saint-Donat-de-Montcalm; au sud, il s'étendrait de Gracefield à Saint-Adolphe-d'Howard en passant par Notre-Dame-du-Laus, Duhamel et Huberdeau.

De retour à Ottawa, Mgr Gauthier demande à son secrétaire, l'abbé François-Xavier Brunet, de l'aider à trancher entre les deux projets. Après étude approfondie, celui qui deviendra évêque-fondateur du nouveau diocèse se montre favorable à Mont-Laurier. Il écrit que la qualité du sol de la Haute-Lièvre annonce un progrès économique certain et souligne que le plan du curé Génier constitue le plus logique en plus de ne prendre aucune paroisse à Montréal.

Après présentation à l'épiscopat canadien, la recommandation de l'évêque d'Ottawa est communiquée au Vatican. Le 21 avril 1913, le pape Pie X fait connaître sa décision : « Nous divisons en deux parties le diocèse d'Ottawa et nous érigeons à perpétuité un nouveau diocèse qu'on appellera le diocèse de Mont-Laurier... en outre, nous établissons le siège épiscopal et la cathédrale dans le village de Mont-Laurier que nous élevons à l'honneur de ville épiscopale. ». C'est l'occasion pour le torrentiel curé Génier de s'écrier, du haut de sa chaire; « C'est mon cri de joie que je vous lance! C'était mon ambition! C'est ma gloire et ma récompense! ».



1- Le curé J.-Alphonse Génier de Notre-Dame-de-Fourvière devient procureur du nouveau diocèse de Mont-Laurier en 1913. (source archives diocèse : ph1chr36)



2- Les diocèses de l'ouest du Québec en 1913. (source archives diocèse : ph2chr36)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

37 - RAPIDE-DE-L'ORIGNAL VS NOMININGUE

Chargé de la paroisse Notre-Dame-de-Fourvière par Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa, Alphonse Génier arrive comme curé à Rapide-de-l'Orignal à l'automne 1901. En une décennie, ce jeune abbé de 26 ans transforme son village de colonisation en un chef-lieu diocésain, n'hésitant pas à allier ses forces économiques et politiques à son rôle de prêtre. Pendant quelques années, son ambition va heurter de front les projets que les Chanoines Réguliers échafaudent pour Nominuingue.

Le chemin de fer

Le prolongement du chemin de fer du Nord constitue la première occasion de conflit entre les deux paroisses. À Nominuingue, desservi par le train depuis 1904, les Chanoines Réguliers et le journaliste Amédée Denault initient une coopérative pour orchestrer tout le développement de Saint-Faustin à Ferme-Neuve. Cette Coopérative des Colons du Nord est lancée avec pompe en présence du premier ministre Lomer Gouin et du Délégué apostolique du Vatican le 24 juin 1906. Présent à cette grande fête, le curé de Rapide-de-l'Orignal accueille comme un défi lancé à son village les discours présentant Nominuingue comme le terminus central du chemin de fer du Nord d'où partira une voie ferrée secondaire vers Ferme-Neuve en suivant le chemin Gouin qui vient d'être ouvert entre la Rouge et la Lièvre. Constatant le peu d'importance accordée à son «cher village» dans ce projet, le curé Génier réplique à sa façon.

En janvier 1907, fort de l'appui du premier ministre fédéral Wilfrid Laurier qui souligne publiquement les fortes sommes versées par Ottawa pour la construction du chemin de fer du Nord, le curé se présente chez le premier ministre Lomer Gouin à Québec en compagnie du curé Cadieux de Ferme-Neuve, du président Rolland du chemin de fer du Nord et des députés Henri Bourassa et Charles Major. Après discussions, le premier ministre se range à ses arguments et quelques semaines plus tard, les ingénieurs sont à l'œuvre pour préciser le tracé d'une voie ferrée principale qui atteint la Lièvre au terminus central de Rapide-de-l'Orignal 2 ans plus tard. Ces entrées politiques du curé Génier inquiètent vivement Nominuingue au moment où les annonces d'un nouveau district judiciaire et d'un nouveau diocèse dans le Nord sont imminentes.

Le district judiciaire

Le second conflit entre les deux paroisses survient lors du choix du chef-lieu du nouveau district judiciaire formé dans les cantons du Nord. Appuyé du Barreau de Hull de plus en plus surchargé avec le nord de l'Outaouais, le curé Génier engage la bataille afin que Rapide-de-l'Orignal soit choisi même si des juges siègent déjà à Nominuingue. L'élection fédérale de 1908 lui donne l'occasion d'afficher ses couleurs et d'avancer ses pions. Il prend alors parti pour le libéral Charles

Major de
Lac-des-Îles
contre le
conservateur
Honoré Achim

de Nominuingue dans la lutte qui les oppose pour succéder au député Henri Bourassa. Malgré les accusations de «calomnies, intimidation et achat des votes avec l'argent des Maclaren» portées contre lui, il n'hésite pas à lancer du haut de sa chaire : «Si vous voulez que je vous obtienne encore quelque chose, il faut que vous votiez en bloc pour le gouvernement actuel.». Son candidat élu, il avance dès lors l'idée de rendre hommage au premier ministre libéral en donnant le nom de Mont-Laurier à la nouvelle municipalité qui se détache du canton Campbell l'année suivante. Son village devient ainsi le chef-lieu du nouveau district judiciaire dans le nord de l'Outaouais et un beau palais de Justice est construit sur les hauteurs dominant la Lièvre à Mont-Laurier en 1911.

Le diocèse de Mont-Laurier

La plus importante bataille livrée par le curé de Notre-Dame-de-Fourvière est celle du diocèse dans les cantons du Nord, un territoire religieux que le curé Labelle a prévu avec Nominuingue comme siège épiscopal. Connaissant les objections de Mgr Fabre de Montréal de voir son diocèse amputé au nord, le curé Génier accueille habilement son évêque d'Ottawa en visite pastorale en 1911. Il lui présente alors sa paroisse comme idéale pour un nouvel évêché : un village progressif avec terminus ferroviaire et palais de Justice..., un village avec de nombreux moulins à scie et usine hydroélectrique, un village au centre des vallées de la Gatineau et de la Rouge.

Mont-Laurier désigné comme siège épiscopal en 1913, il collecte 1 000\$ auprès de ses paroissiens afin d'offrir la croix pectorale au futur évêque. Responsable des finances du diocèse comme procureur diocésain, il est d'abord chargé de l'érection d'un véritable évêché en 1914 avant d'entreprendre celle du séminaire diocésain l'année suivante; l'entrepreneur Samuel Ouellette dirige les travaux des deux édifices.

Le repos du guerrier

L'énergique Génier est déjà à planifier la construction du séminaire diocésain lorsque de sérieux problèmes de santé l'éloignent du diocèse pour plusieurs mois. Après une longue convalescence au sanatorium du docteur Kellogg à Battle-Creek aux États-Unis, il se voit confier la paroisse de Saint-Faustin pendant 16 ans. De retour à Ferme-Neuve en 1932, une mission qu'il a desservi trois décennies plus tôt, il orchestre la reconstruction de l'église paroissiale après les incendies de 1939. Il est également de la délégation d'hommes d'affaires et de politiciens qui se rend chez le premier ministre Tachereau à Québec pour réclamer l'ouverture d'une route nationale entre la Lièvre et l'Abitibi.

Décédé en juillet 1940, il est inhumé dans le cimetière de Ferme-Neuve. Trois ans auparavant; le député fédéral Maurice Lalonde écrivait déjà son épitaphe : «Si Mont-Laurier est aujourd'hui un centre religieux, éducationnel et économique de premier ordre dans le nord du Québec, c'est dû au curé Alphonse Génier qui a été un second curé Labelle.».



1

1- Le torrentiel curé Alphonse Génier et un ami sous le pont couvert du rapide de l'Orignal à Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph1chr37)



2

2- Dessiné par l'architecte Elzéar Charest, le palais de Justice de Mont-Laurier est érigé en 1911, à l'époque du curé Alphonse Génier. (source archives diocèse : ph2chr37)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courant
historien

38 - LE COLLÈGE DE NOMININGUE

L'échec des Jésuites

À l'automne 1879, les Jésuites du collège Sainte-Marie de Montréal acceptent la proposition du curé Labelle et de l'évêque Thomas Duhamel d'Ottawa de s'engager dans l'œuvre de la colonisation en fondant une institution d'enseignement supérieur au bord du grand lac Nominique lorsque les fils de pionniers seront assez nombreux. L'établissement est appelé à servir d'assise à un futur diocèse dans les cantons du Nord. L'optimisme règne. La Corporation du collège de Nominique obtient tout le canton Loranger en concession. Le curé Labelle présente déjà une esquisse de l'édifice de 3 étages et son emplacement apparaît au plan du canton encore inhabité en 1882. De leur côté, les Jésuites parlent déjà de décerner des diplômes de droit et de médecine lorsque l'institution sera bien lancée. Connaissant la volonté de la Société de Jésus de mettre sur pied sa propre université, l'Université Laval de Québec demande que l'œuvre projetée réduise ses ambitions...

Établis dans le canton Loranger à compter de 1883, les Jésuites n'arrivent pas à relever le défi et quittent 8 ans plus tard avec le décès du curé Labelle.

Les Chanoines Réguliers en renfort

Arrivés de France, les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception acceptent la demande de l'évêque d'Ottawa de prendre le relais du projet de collège à l'automne 1891; les assemblées de l'institution en gestation quittent dès lors le collège Sainte-Marie à Montréal pour leur prieuré à Nominique.

La colonisation progressant très lentement sur la Rouge, l'œuvre est toujours inexistante 17 ans plus tard. Le député Nantel de Terrebonne se fait alors le porte-parole des familles de Nominique en écrivant : «qu'il est utopique de penser à un nouveau comté, un nouveau district judiciaire et un nouveau diocèse sans d'abord avoir mis sur pied un collège d'enseignement, premier instrument de progrès intellectuel dans une région.». L'intervention porte fruit. Peu après, le Supérieur des Chanoines Réguliers entreprend la visite des collèges et séminaires de la région montréalaise afin «de trouver le programme le mieux adapté aux cantons du Nord.». Avec 3 années de commercial suivies de 5 années de classique, celui de Sainte-Marie-de-Monnoir à Marieville s'avère le plus intéressant.

En septembre 1910, après des travaux de maçonnerie et de menuiserie au prieuré, le collège ouvre modestement ses portes avec une seule classe de commerce qui regroupe 17 élèves; comptabilité et tenue de livres s'ajoutent aux matières de base. Le Supérieur Dom Chalumeau et les six Chanoines enseignants accueillent 42 élèves lors de la 2e année; de nouveaux travaux d'aménagement au monastère sont payés avec la vente de la presqu'île du grand lac Nominique à la Société de Jésus.

À sa troisième année, en septembre 1912, le collège connaît un essor remarquable. Les 48 élèves du Nord sont rejoints par 80 autres du collège de Monnoir obligé de cesser ses activités; après l'incendie de leur édifice à Marieville, les prêtres-enseignants ont décidé de relocaliser l'Institution dans le diocèse voisin sans l'aval de leur évêque. Faute grave qui vaut aux enseignants et à l'Institution d'être interdits par le Vatican. Ces nouveaux élèves et 7 de leurs professeurs s'amènent ainsi dans le Nord à la suite de Rodolphe Mercure, étudiant en théologie au Monnoir, qui entend poursuivre ses études et sa carrière d'enseignant au collège de Nominique. Érigé en face du prieuré, un nouveau bâtiment loge la salle de récréation, la bibliothèque et toutes les classes : 3 années de commercial et 5 années de classique avec étude des langues anciennes et contemporaines, des sciences, de la littérature, de l'histoire et de la philosophie. L'établissement est maintenant affilié à l'Université Laval de Québec.

Des années difficiles

Misères et grandeurs marquent la 4e année du collège. En octobre 1913, les Chanoines Réguliers présentent obédience à Mgr Brunet du nouveau diocèse de Mont-Laurier qui devient président de la Corporation du collège. Pendant les vacances de Noël, un violent incendie détruit de fond en comble le nouveau pavillon des classes, consommant ameublement et bibliothèque. Des classes de fortune sont aménagées au monastère et dans le village pour terminer l'année scolaire; tout le monde se serre les coudes, élèves, les 12 professeurs, le procureur Mercure et le Supérieur Geoffron. Au printemps, la morosité s'estompe un peu alors que Mgr Brunet y préside aux premières ordinations de son épiscopat, celles des abbés Mercure, Tremblay, Murphy, Gaucher et Côté, des anciens du Monnoir venus compléter leur théologie à Nominique.

L'année scolaire 1914-1915 sonne le glas de l'Institution. Fortement endetté par le malheureux incendie, le collège tarde à reconstruire le pavillon des classes. Les 96 élèves perdent également plusieurs professeurs, les Chanoines Réguliers de nationalité française qui sont rappelés sous les drapeaux de leur pays avec le début de la Première Guerre Mondiale. Au printemps, l'évêque de Mont-Laurier, président de la Corporation du collège, procède à la vente du prieuré aux Sœurs de l'Immaculée Conception afin de diminuer la dette de l'établissement qui s'élève à 20 000\$. Après la fin des classes, il annonce finalement que l'œuvre d'enseignement est transférée près de son évêché sur la Lièvre.

En septembre 1915, la destinée du nouveau séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier est confiée à l'abbé Rodolphe Mercure, le jeune Supérieur de 27 ans qui accueille les premiers élèves à deux pas de l'évêché : 81 au commercial et 29 au classique.



1- L'église Saint-Ignace et le prieuré des Chanoines Réguliers où débute le collège de Nominique en 1910. (source archives diocèse : ph1chr38)



2- Un groupe de collégiens de Nominique devant l'église Saint-Ignace et le prieuré-collège de Nominique. (source archives diocèse : ph2chr38)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

39 - MGR FRANCOIS-XAVIER BRUNET

Un fils de l'Outaouais

François-Xavier Brunet, l'évêque-fondateur du diocèse de Mont-Laurier, est né le 27 novembre 1868 à Saint-André d'Argenteuil au confluent des rivières du Nord et Outaouais. Il est le fils de Léocadie Joly et François Brunet. En 1873, ses parents s'établissent à Ottawa où son père devient voiturier. Après ses études classiques et théologiques dans la capitale canadienne, il est ordonné prêtre par Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa en 1893.

D'abord vicaire à Ottawa, Masson, Thurso et Aylmer, il est ensuite nommé curé de Mayo près de Buckingham où il construit l'église avec les familles irlandaises et une chapelle avec les familles allemandes. Devenu curé de Bourget en Ontario, il est appelé à servir comme secrétaire de Mgr Thomas Duhamel de qui il retient l'esprit de travail; il joue le même rôle auprès de Mgr Gauthier jusqu'à sa nomination à titre d'évêque de Mont-Laurier. Peu après, il visite sa petite ville épiscopale et, à cette occasion, le curé Génier de Notre-Dame-de-Fourvière organise une collecte pour lui offrir sa croix pectorale, qui sera également arborée par ses successeurs.

Son sacre a lieu en octobre 1913 dans la cathédrale d'Ottawa où des drapeaux sont suspendus à la voute pour l'occasion; surmontés du drapeau papal et du fleurdelysé-Sacré-Cœur, on retrouve le tricolore de France, l'émeraude d'Irlande et la croix de Saint-Georges anglaise. Le sermon de circonstance souligne que si les chefs d'état peuvent se faire obéir grâce à leur armée, l'évêque obtient la même chose avec sa bonté.

La traversée du diocèse

Après la cérémonie à Ottawa, le nouvel évêque entreprend, en train, le voyage qui le conduit à Mont-Laurier. Au nord de Saint-Jérôme, le convoi laisse la plaine du Saint-Laurent pour traverser les cantons du Nord où le curé Labelle a si intensément œuvré. Le train entre dans le diocèse de Mont-Laurier au moulin à scie Bélisle où les ouvriers sont à la voie ferrée pour saluer leur nouveau pasteur. Quelques kilomètres plus loin, le convoi s'arrête à Sainte-Agathe-des-Monts aux acclamations d'une foule nombreuse; la fanfare du village joue les airs de circonstance alors que Mgr Brunet remercie diocésains, maire et curé pour leurs paroles de bienvenue.

Par la suite, à chaque station, Saint-Faustin, Saint-Jovite, Labelle, L'Annonciation, la foule est tout aussi dense afin de saluer son nouvel évêque qui descend sur le quai de la gare pour écouter les paroles de bienvenue, remercier et manifester sa joie d'être là. À Nomingue, fanfare, paroissiens, collégiens et Chanoines Réguliers sont tous là.

La même réception chaleureuse se répète à Hébert au lac Saguay et à Val-Barrette avant que le train entre finalement en gare de Mont-Laurier où l'accueil est magnifique.

Tard en soirée, depuis le quartier du Bas-du-village, le cortège se dirige vers la modeste église de Notre-Dame-de-Fourvière, devenue cathédrale diocésaine, dans un parcours balisé de drapeaux, de banderoles et d'arches de sapinage. À la surprise générale, la croix de la colline Alix, dressée à la demande du curé Labelle en 1886, est illuminée pour une première fois.

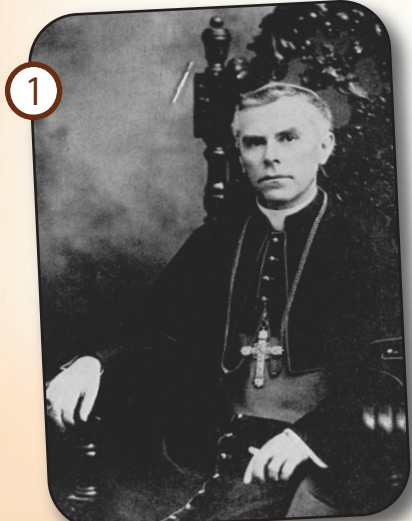
La construction d'un nouvel évêché

Le projet de construction d'un nouvel évêché est lancé au printemps 1914 en tenant compte des modestes revenus des diocésains. L'appel du procureur diocésain Alphonse Génier à la générosité des familles de Mont-Laurier rapporte la somme nécessaire aux travaux. Les architectes Viau et Venne déposent plans et devis d'un édifice de trois étages en pierre et brique avec joli toit en mansarde; le beau granite est tiré d'une carrière locale alors que la brique est façonnée avec l'argile riveraine de la Lièvre à la briqueterie de Rapide-de-L'Original. Pour 30 000\$, l'entrepreneur Samuel Ouellette de Mont-Laurier se voit confier l'érection du bâtiment sur la rue de la Madone. Le 28 octobre, au premier anniversaire de son épiscopat, Mgr Brunet bénit sa nouvelle résidence ainsi que l'Académie du Sacré-Cœur des sœurs de la Providence, réalisée avec même entrepreneur et même matériaux. Un mois plus tard, le procureur diocésain Génier, responsable de ces travaux, quitte l'évêché pour aller refaire ses forces au sanatorium du docteur Kellogg à Battle-Creek aux États-Unis.

Un épiscopat chargé

En plus de faire ériger nouvel évêché, séminaire diocésain et nouvelle cathédrale, Mgr Brunet met en place toute l'organisation spirituelle de son diocèse et s'acquitte pleinement de son rôle d'évêque. Durant son épiscopat de huit années, il préside à l'ordination de 29 nouveaux prêtres, décrète l'érection de 14 nouvelles paroisses et, à quatre reprises, il parcourt les vallées de la Gatineau, de la Lièvre, de la Rouge et les hautes terres au sud afin de rencontrer ses milliers de diocésains. Au printemps 1920, il effectue son premier et unique voyage «ad limina» auprès du pape Benoît XV au Vatican où il est autorisé à mettre sur pied la communauté des Sœurs Notre-Dame-de-Mont-Laurier afin de répondre au besoin d'institutrices dans son diocèse. Il est aussi l'un des évêques instigateurs du Séminaire des Missions Étrangères de Pont-Viau destiné à envoyer des prêtres à travers le monde entier.

En décembre 1921, de retour d'un voyage à Saint-Boniface au Manitoba, il est d'abord alité à l'évêché avant d'être transporté par train à l'Hôtel-Dieu de Montréal où il décède le 7 janvier 1922 à 53 ans. Après ses funérailles, sa dépouille est déposée dans la crypte de la cathédrale.



1- Mgr François-Xavier Brunet, l'évêque-fondateur du diocèse de Mont-Laurier en 1913. (source archives diocèse : ph1chr39)



2- Dessiné par les architectes Viau et Venne, l'évêché de Mont-Laurier est érigé par l'entrepreneur Samuel Ouellette en 1914. (source archives diocèse : ph2chr39)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

40 - L'ASSISE DU DIOCÈSE DE MONT-LAURIER

Les cantons du Nord qui forment le diocèse de Mont-Laurier sont d'abord partie du diocèse de Québec, couvrant toute la Nouvelle-France, confié à Mgr de Laval. La subdivision de ce grand territoire les inclut dans celui de Montréal entre 1836 et 1847. Après ces 11 années sous la direction successive de Mgr Lartigue et Mgr Bourget, et jusqu'en 1913, ils se retrouvent dans le diocèse de Bytown-Ottawa sous l'autorité tour à tour des évêques Bruno Guigues, Thomas Duhamel et Claude-Hugues Gauthier.

Une population clairsemée

Le 21 avril 1913, le diocèse confié à Mgr François-Xavier Brunet est limité par ceux d'Ottawa et de Montréal au sud, par celui de Joliette à l'est, par celui d'Haileybury au nord et celui de Pembroke à l'ouest. Avec 30 400 catholiques, ce vaste territoire est encore peu peuplé. 8 500 personnes vivent dans la vallée de la Gatineau, 7 300 dans celle de la Lièvre, 6 300 dans celle de la Rouge et 7 500 sur les hautes terres du comté de Terrebonne. Seule Sainte-Agathe-des-Monts compte plus de 3 000 habitants; Mont-Laurier, Maniwaki et Saint-Jovite dépassent 2 000 âmes alors que 1 000 personnes habitent à Saint-Faustin, Labelle, L'Annonciation, Nominuingue, Ferme-Neuve, Bouchette et Gracefield.

Beaucoup de dévouement

Pour desservir ses diocésains, l'évêque-fondateur s'appuie sur le dévouement de 15 prêtres membres de Communautés : Oblats à Maniwaki, Chanoines Réguliers à Nominuingue et Montfortains à Huberdeau. Ces prêtres réguliers sont majoritairement natifs de France.

Dans le clergé séculier qui compte 33 prêtres, aucun est originaire du diocèse naissant; 6 sont de Montréal, 5 d'Ottawa et autant de Sainte-Hyacinthe, 4 de Québec, 3 de Valleyfield et autant de la France, 1 de Joliette et 1 de New-York. Les 5 autres ne sont pas incardinés à Mont-Laurier et quittent dans les deux années subséquentes. Ces prêtres sont relativement jeunes avec 10 années de prêtrise en moyenne; à 66 ans, le légendaire Eugène Trinquier de Notre-dame-du-Laus est le doyen.

Le grand diocèse laurentien compte également sur l'apostolat de 7 communautés religieuses : les Frères du Sacré-Cœur qui enseignent aux garçons de Sainte-Agathe-des-Monts; les Sœurs Grises d'Ottawa

qui soignent à l'hôpital de Maniwaki; les Filles de la Sagesse qui se dévouent à l'orphelinat d'Huberdeau et dans les pensionnats pour filles à Saint-Jovite et Sainte-Agathe-des-Monts; les Chanoinesses des Cinq Plaies qui tiennent un petit hospice à Nominuingue; les Sœurs du Sacré-Cœur qui animent les écoles de Gracefield, Bouchette et Maniwaki; les Sœurs de la Providence qui œuvrent dans les écoles de Mont-Laurier et les Sœurs de Sainte-Croix qui enseignent à Nominuingue et Labelle.

Expérience et dynamisme

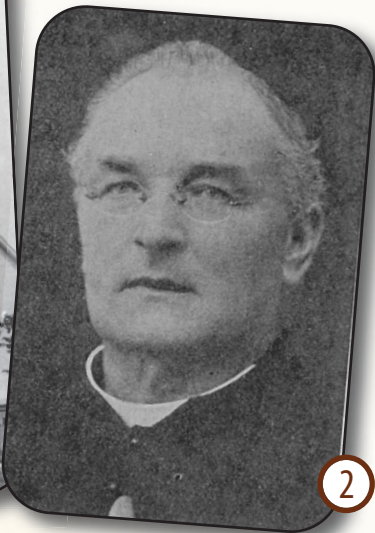
À son arrivée à Mont-Laurier en octobre 1913, Mgr Brunet installe ses pénates dans le modeste presbytère-évêché de la rue du Pont et l'église de Notre-Dame-de-Fourvière devient la cathédrale du diocèse. Avec intelligence, il s'entoure d'hommes dont l'expérience et le dynamisme l'aideront à relever de nombreux défis.

En continuité avec l'œuvre du curé Labelle, le poste de vicaire-général revient au diplomate curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite, le plus fidèle collaborateur de l'apôtre de la colonisation. Venu prêter main forte au curé de Saint-Jérôme en orchestrant la naissance de Saint-Jovite, il fait aussi ériger des chapelles-presbytères aux endroits prévus pour des paroisses. À 64 ans, il est l'un des grands responsables du progrès spirituel et temporel dans les vallées de la Diable et de la Rouge.

Le curé Alphonse Génier de Mont-Laurier se voit confier le poste de procureur diocésain avec mandat de construire un véritable évêché, le séminaire diocésain et une cathédrale plus spacieuse. Déterminé et dynamique à son arrivée à Rapide-de-l'Original en 1901, il a rapidement pris beaucoup de place dans la vie et le développement de sa paroisse. Il exerce son rôle de chef de file non seulement dans les domaines religieux et éducationnels mais également dans les affaires économiques et civiles. Il a fait jouer ses amitiés politiques à Ottawa et à Québec pour obtenir une meilleure voirie dans la vallée de la Lièvre. Avec succès, il a engagé le combat pour obtenir le prolongement du chemin de fer du Nord jusqu'en Haute-Lièvre. Il est aussi à l'origine de la construction du palais de Justice et de la désignation de son «cher village» à titre de chef-lieu du nouveau district judiciaire. Son dernier fleuron a été le choix de Mont-Laurier comme siège épiscopal du nouveau diocèse laurentien.

Âgé de 34 ans, le curé Joseph-Eugène Limoges de Montcerf est appelé à la cure de la paroisse-cathédrale. Profondément attaché aux valeurs de l'agriculture et à

l'éducation de la jeunesse, il prend ainsi le relais du procureur diocésain dans la paroisse de Notre-Dame-de-Fourvière. À Saint-Jovite en 1918, il assure le relève après le décès du curé Ouimet, le vicaire-général du diocèse. Son dévouement et son intelligence le conduiront au siège épiscopal de Mont-Laurier, quelques mois après le décès de Mgr Brunet.



1- Érigée en 1903, l'église de bois de Notre-Dame-de-Fourvière devient la première cathédrale du diocèse de Mont-Laurier en 1913. (source archives diocèse : ph1chr40)

2- Fidèle bras droit du curé Labelle, le curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite est nommé vicaire général du diocèse en 1913. (source archives diocèse : ph2chr40)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

41 - LE SÉMINAIRE DE MONT-LAURIER

De Nominique à Mont-Laurier

Après avoir terminé son évêché et avant même d'ériger la nouvelle cathédrale, Mgr François-Xavier Brunet doit construire le séminaire diocésain. Il lui faut également trouver une solution pour le collège de Nominique qui vit des heures sombres; avec la Première Guerre Mondiale, plusieurs professeurs d'origine française sont rentrés dans leur pays et un désastreux incendie a rasé le pavillon des classes entraînant une dette de 20 000\$ que seule la Corporation épiscopale peut régler. En avril 1914, l'évêque devient président de la Corporation du collège et après mûre réflexion, il décrète le transfert de l'œuvre dans la ville épiscopale. Dans les mois qui suivent, il fait construire le séminaire Saint-Joseph à l'ouest immédiat de l'évêché sur la rue de la Madone. Érigé par l'entrepreneur Samuel Ouellette, l'édifice de deux étages est très sobre avec sa grande corniche et sa robe de brique rougeâtre façonnée à la briqueterie de Rapide-de-l'Original.

Un enseignement adapté

En septembre 1915, le jeune Supérieur de 27 ans, l'abbé Rodolphe Mercure, est là pour accueillir les 110 premiers élèves majoritairement des cantons du Nord*. Les tiers d'entre eux sont des externes de Mont-Laurier alors que certains pensionnaires arrivent par le train d'aussi loin que la Beauce et la Nouvelle-Angleterre. Il en coûte annuellement 180\$ aux pensionnaires et 30\$ aux externes. L'œuvre vise avant tout à former de futurs prêtres et de futurs chefs de file catholiques.

Au classique, l'établissement offre les Éléments, la Syntaxe et la Méthode, trois années de cours commercial, avant la Versification, les Belles-Lettres, la Rhétorique et les deux années de Philosophie du cours classique qui conduit au Baccalauréat-es-Arts de l'Université Laval à laquelle le séminaire est affilié. Il est aussi question d'un prochain cours d'agriculture.

Au commercial, les matières enseignées préparent les garçons de 13 à 16 ans aux affaires commerciales et industrielles : outre le français, l'anglais, les mathématiques, l'histoire et la géographie, l'accent est mis sur la comptabilité, le droit, la dactylo et le mesurage du bois. Le classique regroupe les élèves plus intellectuels se dirigeant vers la prêtrise et les professions libérales; français, anglais, latin, grec, littérature, sciences, histoire et philosophie sont les matières au programme pour ces élèves de 17 à 21 ans. L'horaire de la semaine est bien rempli avec plus de 8 heures d'enseignement et d'étude au quotidien. L'aspect religieux est omniprésent : messe et chapelet quotidiens, enseignement confié à des prêtres, prières avant et après chaque cours, directeur spirituel attaché à chaque étudiant, piété, discipline et rigueur exigées de tous, élèves et professeurs.

Dès le départ, l'édifice s'avère trop petit; des élèves, les plus vieux, doivent loger à l'évêché et dans l'ancien hôtel du Nord en face, avant l'ajout d'un troisième

étage en 1921 au moment où les sœurs Notre-Dame-de-Mont-Laurier sont chargées de l'entretien de l'édifice.

Un foyer culturel

La vie au séminaire est également marquée par l'Académie et le Cercle Brunet qui développent la pensée et l'art oratoire, par la chorale, la fanfare, le journal étudiant et le théâtre des auteurs classiques pour la fête de l'évêque et celle de Dollard. Au plan sportif, ballon-volant, balle-au-mur et tennis sont pratiqués; en hiver, outre le hockey, plusieurs descendent à vive allure la longue glissoire glacée jusqu'à la Lièvre en contrebass. En mars, pour la fête de Saint-Joseph, le patron de l'institution, élèves et professeurs participent à l'érection d'imposantes sculptures de neige dans la cour arrière. Commencée par une grande messe, cette journée de congé se termine habituellement par des feux d'artifice qui rassemblent toute la population de Mont-Laurier.

L'établissement est aussi un endroit privilégié pour accueillir diverses personnalités en visite : politiciens de Québec et d'Ottawa, délégués apostoliques du Vatican, évêques canadiens et tribun Henri Bourassa qui « de sa voix claironnante, portée par le vent, entre les Laurentides rouilleuses et la Lièvre bondissante en cascades » s'adresse à plus de 3 000 auditeurs dans la cour arrière lors de son retour comme député fédéral de Labelle en 1925.

Changement de garde

L'abbé Rodolphe Mercure est la tête dirigeante de l'œuvre pendant les huit premières années. Après son départ pour des études au Vatican, Mgr Limoges confie le séminaire à l'abbé Robert Jutras en lui précisant qu'il considère l'institution comme « la prunelle de ses yeux ».

En 1925, soulignant le 10ème anniversaire de l'établissement, l'évêque officialise le blason du séminaire qui met en évidence le grand amour du pélican pour ses petits et la devise « Tu eris adiutor » qui appelle les séminaristes à devenir des aidants dans la société grâce aux connaissances acquises dans l'institution.

Dès son arrivée à l'évêché en 1922, Mgr Limoges prend option sur un vaste terrain de la colline Alix en vue de l'érection d'un nouveau séminaire plus vaste. Plans et devis du nouvel édifice sont présentés en mai 1930; professeurs et séminaristes de la rue de la Madone profitent alors de la fête de Dollard pour planter pins blancs et épinettes pleureuses dans le boisé de la croix paroissiale afin d'embellir les abords de leur nouveau séminaire dont la construction débute quelques semaines plus tard.

*La carte des cantons du territoire est disponible au www.diocese-mont-laurier.org/rubriques/haut/documents-a-tel-echarger/carte-des-cantons-du-diocese



1 - Le séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier érigé à deux pas de l'évêché diocésain en 1915. (source archives diocèse : ph1chr41)



2 - Les séminaristes de Saint-Joseph en salle de récréation. (source archives diocèse : ph2chr41)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

42 - UNE NOUVELLE CATHÉDRALE

En mai 1917, depuis la chaire de Notre-Dame-de-Fourvière, le curé Joseph-Eugène Limoges annonce l'intention de son évêque Mgr Brunet de faire construire une nouvelle cathédrale en lieu et place de l'église paroissiale en bois érigée par le curé Génier en 1903. Trois mois plus tard, l'évêque convoque une assemblée des francs-tenanciers de la paroisse-cathédrale. Tenue à l'église, la réunion conduit à l'élection de 5 syndics : Augustin L'Allier, Frédéric Dufresne, André Martineau, Évariste Forget et Aldéric Ouellette s'engagent alors à voir à la construction au nom des paroissiens qui en assument le coût.

La construction

Les syndics retiennent les services des architectes Viau et Venne qui ont dessiné l'évêché trois ans plus tôt. Ceux-ci présentent plans et devis d'une cathédrale en pierre au style gothique français dépouillé, imposante et sans lourdeur. Afin de diminuer les coûts, la longueur de la nef est réduite. Après modification, le plan prévoit une église de 19 x 23 mètres avec des chapelles latérales saillantes; on compte 13 mètres au-dessus des lambourdes.

En pays de colonisation, on ne peut songer à un grand vaisseau comme il en est en Europe mais le plan présenté offre une belle cathédrale en granite gris solidement assise sur le roc de la colline qui surplombe les eaux riantes du rapide de l'Original. Avec façade sur la rue du Pont, elle est située au sud immédiat de la petite cathédrale en bois. Flanquée de deux autres, la grande porte principale s'ouvre à la base du clocher qui atteint 53 mètres de hauteur.

À l'intérieur, la nef est à colonnades longeant les longs pans et formant des arcades à ogives; les pans sont percés de fenêtres avec vitraux colorés. À l'entrée, le jubé de l'orgue est disposé en surélévation sur celui des fidèles. Avec fenêtres à verre coloré, les transepts abritent autels et confessionnaux. Le sanctuaire comprend trois autels avec stalles et banquettes. Le siège épiscopal est disposé en bas-choeur près de la balustrade de la communion qui occupe toute la largeur de la nef et des transepts.

Confiés à l'entrepreneur Samuel Ouellette de Mont-Laurier, les travaux de construction débutent en avril 1918 et durent plus d'une année. Le beau granite de l'édifice est extrait d'une carrière locale sise au flanc de la colline Léonard. La pierre est disposée à l'écoissaise et donne un caractère solide et vénérable à la construction. Pour faciliter le transport du granite, l'entrepreneur fait construire un viaduc enjambant le ruisseau Villemaire afin d'éviter un long détour et une

forte montée aux lourdes charges de pierre. Deux mois après le début des travaux, Mgr Brunet bénit la pierre angulaire. La première messe est célébrée le 23 février 1919 alors que le temple est encore inachevé. Le quotidien La Presse en fait alors la description suivante : «La nouvelle cathédrale en granite solide et bâtie sur le roc, est sise, fière et simple, sur la colline sud qui surplombe la rivière.».

La bénédiction

La bénédiction de la cathédrale est fixée au premier octobre 1919, aux plus beaux jours de l'automne dans les Laurentides. Les paroissiens s'efforcent alors de transformer Mont-Laurier en un reposoir où verdure et lumière s'allient.

Le convoi des dignitaires et des journalistes arrive peu avant minuit le 30 septembre. Les invités descendent du train dans un joli kiosque de sapinage éclairé par des lanternes. À travers des rues abondamment décorées et illuminées, le cortège, formé d'une cinquantaine d'automobiles, s'achemine de la gare à l'évêché. Les archevêques d'Ottawa et de Montréal accompagnent Piëtro di Maria, le délégué du Vatican. La fanfare salue également quatre évêques et les supérieurs des Oblats, des Montfortains, des Sulpiciens et des Dominicains qui peuvent apprécier mâts de verdure et arches de sapinage érigés aux intersections des rues.

Assisté des abbés Génier, Limoges, Jutras et Monty, Mgr Brunet préside la bénédiction et la messe du lendemain. J. Alphée Boisvert touche l'orgue et l'avocat Wilfrid Lalonde dirige la chorale. Plus d'une centaine de prêtres se joignent aux fidèles qui se pressent dans la cathédrale.

Après le diner servi à l'académie des sœurs de la Providence, une excursion en automobile amène dignitaires et journalistes visiter la campagne environnante. En longeant la Lièvre, ils atteignent Ferme-Neuve où les écoliers les accueillent dans l'église en leur chantant la bienvenue. Émerveillés par les beaux paysages où le vert sombre des résineux se découpe sur les jaunes, les orangés et les rouges des feuillus, les excursionnistes se retrouvent au séminaire près de l'évêché pour le souper. Après une soirée de musique et de théâtre, toute la population se regroupe pour assister aux feux d'artifice lancés depuis les hauteurs du mont Laurier. Le lendemain, les quotidiens de Montréal et d'Ottawa ne manquent pas de souligner la grande beauté de la vallée de la Lièvre et la fierté de ses habitants pour leur nouvelle cathédrale érigée sur les hauteurs dominant le rapide de l'Original.



1- La cathédrale de Mont-Laurier est érigée par l'entrepreneur Samuel Ouellette en 1918-1919 / Le parement de granite gris est extrait d'une carrière locale sur le versant de la colline Léonard. (source archives diocèse : ph1chr42)



2- Dessinée par les architectes Viau et Venne, la cathédrale de Mont-Laurier est solidement assise sur le roc de la colline dominant les eaux riantes du rapide de l'Original. (source archives diocèse : ph2chr42)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courriel
historien*

43 - LES SŒURS NOTRE-DAME-DE-MONT-LAURIER

Une communauté diocésaine

Dans l'espoir de recruter des institutrices pour son jeune diocèse, l'évêque François-Xavier Brunet rencontre un groupe de femmes exclues des sœurs Sainte-Marthe de Saint-Hyacinthe en février 1920. Désireuses de revenir à la vie religieuse, elles sont dirigées par Marie-Anne Gendron, une enseignante qui vient de quitter les sœurs de Saint-Joseph de la même municipalité; forte personnalité, elle orchestre la vie spirituelle et le travail du groupe. Après consultation, le pasteur demande l'autorisation au Vatican pour en faire le noyau d'une nouvelle Communauté dans son diocèse.

Dans les mois suivants, les 23 femmes sont accueillies à Mont-Laurier où leur sont d'abord confiées la cuisine, la buanderie et la confection de matelas au séminaire Saint-Joseph près de l'évêché. Logées sur les hauteurs dominant le rapide de l'Original à l'arrière de la nouvelle cathédrale, elles obéissent aux directives de Marie-Anne Gendron qui assigne tâches et heures d'adoration à chacune. Éprise de contemplation du Saint-Sacrement depuis son enfance, l'ancienne institutrice entend la rédaction des règles de la Communauté en gestation avec la conviction qu'une branche contemplative répondrait à la volonté divine.

Avec l'aval de Rome, Mgr Brunet fonde la Communauté Notre-Dame-de-Mont-Laurier sans volet contemplatif en mars 1921. Faisant vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, les Sœurs sont appelées à l'enseignement, l'entretien d'édifices religieux et les œuvres charitables auprès d'orphelins, de vieillards et de malades. Sous le nom de Mère Marie-François-Xavier, Marie Anne Gendron est élue Supérieure alors qu'on lui laisse entendre qu'elle pourra demander son entrée chez les Visitandines contemplatives d'Ottawa l'année suivante. Neuf mois plus tard, le décès de Mgr Brunet change toutefois son destin.

Un conflit se dessine

Second évêque de Mont-Laurier à compter de 1922, Joseph-Eugène Limoges apprécie les œuvres de la Communauté diocésaine. Outre le pensionnat et les édifices religieux de Mont-Laurier, les écoles de Brébeuf et de Lac-des-Écorces bénéficient du dévouement des Sœurs. Avec des recrues issues de tout le diocèse, les écoles de Sainte-Anne-du-Lac, Saint-Jean-sur-le-Lac, Lac-Saguay, Saint-Rémi-d'Amherst et Saint-Donat-de-Montcalm s'ajoutent à cette liste. La communauté est également à l'œuvre hors du diocèse, en Gaspésie, à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac ainsi qu'à Swaton et Natick aux États-Unis.

L'évêque apprécie moins cependant les incessantes demandes de la Supérieure pour un volet contemplatif. Après avoir temporisé pendant des mois, il l'informe que le Vatican juge ses longues périodes de réclusion avec adoration et jeûne incompatibles avec une Communauté active. Défiant les autorités religieuses, elle continue « son entêtement déplorable » jusqu'au terme de son second mandat de Supérieure en 1933. À sa demande de transférer la maison-mère en Ontario, elle ajoute la menace de quitter le diocèse pour aller fonder un cloître. Malgré les réticences en haut lieu, les Sœurs lui confient un 3e sextennat en espérant qu'elle devienne Supérieure à vie.

Au printemps 1934, au moment où la Communauté aménage dans son nouveau couvent érigé sur les hauteurs de la rive droite dominant la Lièvre à l'est de la colline Alix, Mgr Limoges pense régler le différend en accueillant les sœurs contemplatives du Précieux-Sang qui occupent les maisons délaissées par la Communauté de Notre-Dame. Perturbée par les événements, la tenace Supérieure fait fi de l'évêque, du Délégué apostolique à Ottawa, du cardinal à Québec et de la Congrégation des Religieux à Rome et entend plaider son projet contemplatif devant le Pape lui-même.

La réplique des autorités

Les autorités religieuses répliquent. En septembre 1936, Mère Marie-François Xavier est relevée de ses fonctions et sommée de s'expliquer devant le cardinal Villeneuve à Québec. Les autres sœurs de la Communauté sont mises devant un triple choix : se conformer aux fins de 1921, demander leur transfert dans une autre Communauté ou revenir à l'état laïc. Les 56 demandent leur entrée chez les Dominicaines de Québec qui sont toutefois dans l'impossibilité de les accueillir. Afin de dénouer l'impasse, Mgr Limoges propose à son confrère l'évêque Louis Réhaune de les accepter dans son diocèse d'Haileybury en Abitibi-Témiscamingue. Celui-ci accepte en posant trois conditions : le respect des fins de 1921, le renoncement au volet contemplatif et le sacrifice de la Supérieure.

Alors que leur sort semble réglé, les Sœurs commettent un dernier faux pas en accueillant leur ancienne Supérieure dans le couvent. Après excuse et interdit canonique avec lampe du sanctuaire éteinte, Saint-Sacrement retiré et chapelle verrouillée, elles quittent Mont-Laurier le 9 juin 1937 pour Ville-Marie au Témiscamingue, dans l'attente des locaux prévus pour leurs œuvres à Rouyn-Noranda.



1 - Les premières résidences des Sœurs Notre-Dame-de-Mont-Laurier sur les hauteurs dominant le rapide de l'Original. (source archives diocèse : ph1chr43)



2 - La seconde maison-mère des Sœurs Notre-Dame-de-Mont-Laurier est érigée sur les hauteurs dominant la rive droite de la Lièvre en 1934. (source archives diocèse : ph2chr43)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

44 - LAC-SUPÉRIEUR ET VAL-DAVID / 1910-1920

Lac-Supérieur

Après la fonte du glacier laurentien et l'apparition de la vie végétale et animale, la première présence humaine dans le bassin de la Diable est celle des chasseurs-cueilleurs anishinabeg. Depuis fort longtemps, à chaque automne ils quittent leurs campements d'été sur l'Outaouais pour sillonner les affluents au Nord où la fourrure des animaux est la plus belle en raison du froid. Ils s'y dispersent en petites bandes par les ruisseaux et les lacs afin de nourrir leur famille.

À compter de 1850, le canton Wolfe devient territoire forestier des frères Hamilton d'Hawkesbury en Ontario qui font couper les plus beaux résineux et les acheminent jusqu'à l'Outaouais par le chemin des eaux.

Trois décennies plus tard, la campagne de colonisation du curé Labelle entraîne l'arrivée de quelques familles de défricheurs dans le nord du canton Wolfe mais l'agriculture aura peu de prise dans cette portion des Laurentides. Le développement du lac Supérieur vient plutôt avec les touristes qui, séduits par le vert de la forêt, le bleu du lac, le rouge de l'automne ou le blanc de l'hiver en font leur patrie d'adoption, la fin de semaine d'abord et d'une façon plus permanente avec l'amélioration de la voirie. Empruntant des chemins qui s'allongent et se ramifient, les villégiateurs sont de plus en plus nombreux au lac Supérieur, la «Suisse canadienne» chantée par le curé Labelle.

À deux reprises, en 1902 et 1908, les touristes demandent la construction d'une chapelle et la présence d'un prêtre en permanence mais le curé Adrien Gauthier de Saint-Faustin se montre plutôt froid à ces requêtes. À son avis, seule l'arrivée de nouveaux colons pourrait justifier paroisse et curé résidant au lac Supérieur. Il accepte toutefois l'érection d'une petite chapelle où l'abbé William, villégiateur dans le canton, célèbre la messe pour les touristes et les cultivateurs à compter de l'été 1916.

Douze ans plus tard, le curé Alphonse Génier de Saint-Faustin parle d'ériger une chapelle plus grande mais les familles devront toutefois attendre l'arrivée des Pères de la Fraternité Sacerdotale pour voir le projet devenir réalité sur la berge du beau lac en 1946. La chapelle du Cénacle Notre-Dame-de-la-Paix accueille désormais villégiateurs et cultivateurs pour les offices religieux dominicaux.

En août 1961, Mgr Joseph-Eugène Limoges de Mont-Laurier décrète la formation de la desserte Saint-Pie-X de Lac-Supérieur. Construite dans la verdure du 13e rang du canton, une jolie église est inaugurée deux ans plus tard; les pères de la Fraternité Sacerdotale y rassemblent les fidèles pour les célébrations religieuses.

Val-David

Premiers colons-défricheurs à s'établir dans le canton Morin, les frères Olivier et Narcisse Ménard et leur beau-frère Jean-Baptiste Dufresne arrivent de Saint-Benoît dans la région du lac des Deux-Montagnes à l'été 1849. Quatre décennies plus tard, grâce aux démarches du curé Labelle, le chemin de fer du Nord atteint le noyau villageois de la petite colonie qui se développe dans le voisinage des moulins à scie de Joseph Bélisle sur la rivière du Nord. En 1902, ces familles de Belisle's Mills sont fortement perturbées par un gigantesque feu de forêt qui consume maisons et paralyse le train pendant plusieurs jours.

À la naissance du diocèse de Mont-Laurier en 1913, la colonie est la plus au sud et c'est là que Mgr François-Xavier Brunet prend son premier contact avec ses diocésains lors de sa traversée des cantons du Nord qui le conduit à sa ville épiscopale.

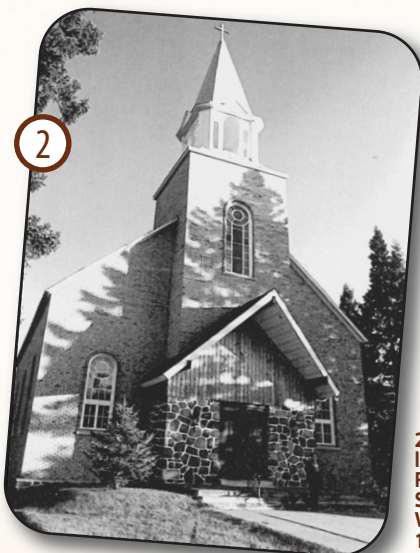
Quatre ans plus tard, le curé Ernest Brousseau de Sainte-Agathe-des-Monts présente à son évêque une requête des familles de la colonie demandant un curé résidant et la formation d'une paroisse avec une partie des cantons Morin, Wexford et Doncaster. La demande suggère également de placer la paroisse sous la protection de Saint-Jean-Baptiste en hommage au curé Bazinet de Sainte-Agathe-des-Monts. Mgr Brunet accepte la requête et désigne Ernest Brousseau à titre de curé résidant avec mandat d'ériger une chapelle sur le terrain offert par la famille Ménard.

En août 1917, l'évêque de Mont-Laurier y célèbre une première messe; la paroisse compte alors 425 âmes réparties dans 71 familles. La modeste chapelle s'avérant rapidement trop petite, le curé la transforme en sacristie et, retardant la construction du presbytère, il entreprend l'érection d'une véritable église paroissiale selon les plans et devis de l'architecte montréalais René Richer. Le presbytère est construit une décennie plus tard au moment où Belisle's Mills change son nom pour Val-David en l'honneur du sénateur Laurent-Olivier David, le père d'Athanase, le député de Terrebonne.

D'abord marquée par l'industrie forestière et l'agriculture souhaitée par le curé Labelle, la vocation de la paroisse change pour s'orienter vers l'industrie touristique durant la décennie 1930. La construction de plusieurs belles auberges dont La Sapinière de la famille Dufresne et la mise en place de remonte-pentes pour skieurs donnent un nouvel essor économique à Val-David.



1- L'église Saint-Pie X de Lac-Supérieur érigée dans la verdure en 1961-1962. (source archives diocèse : ph1chr44)



2- Dessinée par l'architecte René Richer, l'église Saint-Jean-Baptiste de Val-David est érigée en 1920. (source archives diocèse : ph2chr44)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Curé
historien

45 - SAINT-JEAN-SUR-LE-LAC ET SAINTE-ANNE-DU-LAC / 1910-1920

Saint-Jean-sur-le-Lac

Après l'occupation des terres riveraines de la Lièvre à la hauteur du rapide de l'Original, les nouveaux arrivants du canton Robertson entreprennent de retourner la terre dans les rangs intérieurs au cours de la décennie 1890.

En 1913, l'ouverture du chemin Devlin et l'arrivée d'un évêque colonisateur à Mont-Laurier intensifient l'occupation des terres en direction du lac Baskatong où le projet de diocèse défendu par le curé Génier prévoit l'ouverture de nouvelles paroisses. C'est à la tête du lac Gatineau, où les frères Thouin opèrent un important moulin à scie, que Mgr Brunet entend développer la première paroisse de son évêché en reprenant le flambeau de la colonisation fièrement porté par le curé Labelle.

Dès février 1914, une quarantaine de familles sont aux abattis et aux brûlis sur le chemin de colonisation qui relie les vallées de la Lièvre et de la Gatineau. L'évêque de Mont-Laurier demande alors à l'agent des terres Romuald-Montézuma Gendron de Maniwaki de réserver un lot voisin de la grande scierie pour l'église de la paroisse Saint-Charles-de-Gatineau en gestation. Quelques semaines plus tard, les abbés Bélanger et Monty sont désignés pour célébrer les offices dans une maison transformée en chapelle à deux pas du moulin. Déterminé à réussir sa première paroisse, Mgr Brunet écrit à l'Agence de colonisation pour se plaindre de sa lenteur à concéder les lots du canton Robertson où des familles courageuses et tenaces demandent à s'établir. Il sollicite également d'Ottawa l'ouverture d'un bureau de poste dans la mission et il vend une partie du bois d'œuvre du lot de l'église afin d'acheter 30 bancs pour la chapelle.

Malgré tous ces efforts au lac Gatineau, l'occupation agricole s'intensifie plutôt dans le voisinage du lac Brochet où les Chénier, Lacelle, Larocque, Gauthier, Fleurant, Beauregard, Lajeunesse sont déjà aux premiers labours entre les souches. En 1919, après réflexion, l'évêque délaisse le projet d'une nouvelle chapelle au lac Gatineau pour accepter la requête des fidèles du lac Brochet qui demandent également la construction d'une chapelle et l'arrivée d'un prêtre en permanence. Antoine Lalonde devient ainsi le premier curé résidant de Saint-Jean l'Évangéliste en 1919 et une chapelle-presbytère est érigée sur la terre de Paul-Émile Fleurant.

Amorcé en 1921, le projet de construction d'une véritable église paroissiale n'est réalisé que près de 20 ans plus tard au moment de l'ouverture de la route nationale 58.

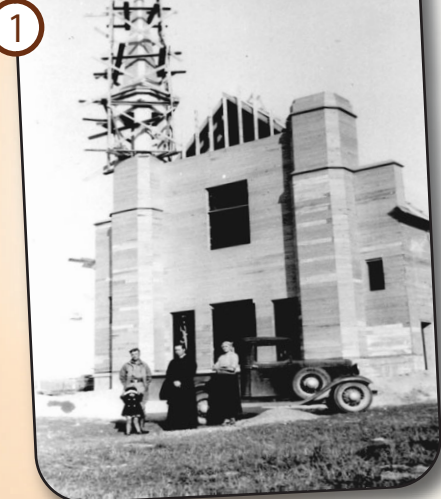
Sainte-Anne-du-Lac

Curé de la paroisse de Ferme-Neuve pendant 24 ans, l'imposant Michel Martin poursuit l'œuvre du curé Labelle en ouvrant la région au nord de sa paroisse à la colonisation agricole. Défenseur des colons auprès des gouvernements, ses interventions énergiques dénonçant la mainmise des entrepreneurs forestiers sur des bonnes terres agricoles rappellent la bataille épique du père oblat Charles Paradis de Montcerf contre les frères Gilmour 25 ans plus tôt. À l'été 1911, il remonte le chemin des eaux de la Lièvre afin d'évaluer les possibilités agricoles sur les berges du grand lac Tapanee, un territoire fréquenté par les bandes anishinàbeg depuis des siècles.

En 1914, quelques semaines après l'arrivée du premier évêque de Mont-Laurier qui reprend également le flambeau de la colonisation, le curé Martin réclame l'arpentage du canton Décarie afin de le consacrer à l'agriculture et d'y fonder la paroisse de lac Tapanee. Détentrice du droit de coupe dans la région, l'entreprise forestière Maclaren s'oppose vivement à ce projet en laissant ses garde-forestiers incendier les chantiers des nouveaux colons. Devant le conflit qui s'intensifie, Mgr François-Xavier Brunet prend fermement position pour son curé et obtient que le canton soit officiellement divisé en lots pour donner naissance à Sainte-Anne-du-Lac. Les quatre premiers rangs du canton, situés dans la plaine à la hauteur du rapide des Cèdres, sont toutefois réservés pour la paroisse de Mont-Saint-Michel qui naît 4 ans plus tard.

À compter de 1915, les familles Vanier, Collin, Doré, Coursol, Nadon, Corbeil, Mélançon, Chalifoux, Lafantaisie, Labelle, Lachapelle, Dumoulin, Bigras, Courtemanche forment le noyau des pionniers de la colonie. Au printemps suivant, l'abbé Zénon Bélanger vient célébrer les offices chez Joseph Coutu qui est à construire un moulin à scie sur la rivière Tapanee; à l'automne, il devient curé résidant et commence la construction d'une chapelle-presbytère qui sera inaugurée avec la messe de minuit de Noël 1916 suivie d'un réveillon paroissial inoubliable. Confiant dans la mère de la Vierge Marie, le curé Bélanger est à l'origine du pèlerinage diocésain annuel à Sainte-Anne-du-Lac.

Érigée en haut d'un talus, l'église paroissiale, dessinée par les architectes Viau et Venne, est construite par l'entrepreneur Jean-Baptiste Reid de Mont-Laurier en 1922-1923; maître-autel, chaire et abat-voies de la première cathédrale de Mont-Laurier y trouvent place. En 1926, la construction d'un nouveau presbytère au sommet de la colline voisine est confiée à l'entrepreneur Eugène Miller. Neuf ans plus tard, le curé Anthime Sicotte le fait déplacer plus bas sur la colline afin de régler le problème d'aqueduc et de le rendre plus accessible aux personnes âgées.



1- La construction de l'église Saint-Jean l'Évangéliste de Saint-Jean-sur-le-Lac en 1939-1940. (source archives diocèse : ph1chr45)



2- Le village de Sainte-Anne-du-Lac en Haute-Lièvre / Dessinée par les architectes Viau et Venne, l'église est érigée en 1922-1923. (source archives diocèse : ph2chr45)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Curé
historien

46 - GUÉNETTE, BELLERIVE ET BRUNET / 1910-1920

Guénette

Située 10 kilomètres à l'ouest de Lac-Saguay sur le parcours du chemin de fer du Nord, dans une région au relief particulièrement accidentée, la localité de Guénette tient son nom du chef-cantonnier de la station ferroviaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville. L'exploitation forestière avec moulins à scie et les carrières de granite sont à l'origine de cette colonie dans le sud du canton Campbell.

Avec l'année 1917, l'endroit devient desserte sous la protection de Saint-Pierre alors que, en draineuse sur la voie ferrée, le curé Josaphat Cossette de Val-Barrette vient faire la mission dans la maison d'Évila Benoît. À compter de 1920 et pour les soixante années qui suivent, ce sont les curés de Lac-Saguay qui viennent célébrer les offices religieux à Guénette.

Après avoir fait part à l'évêque Joseph-Eugène Limoges du besoin d'une véritable chapelle en 1935, le curé Antoine Lalonde achète, quête et rassemble pendant trois ans les principaux matériaux nécessaires à la construction. Il demande ensuite à son pasteur de Mont-Laurier de faire valider les plans et devis que l'un de ses amis montréalais a réalisés pour la chapelle projetée. Après étude des documents et de la situation financière de la desserte, Mgr Limoges l'autorise à dépenser le montant de 1 000\$ reçu du Département de la Colonisation pour l'érection du bâtiment.

La petite chapelle sert au culte jusqu'à sa vente en 1975. Au cours des quatre années subséquentes, les cérémonies religieuses ont lieu à l'école du village. La desserte de Saint-Pierre est finalement fermée en 1979 et les fidèles sont intégrés dans les paroisses voisines de Lac-Saguay et Lac-des-Écorces.

Bellerive

En 1912, la Communauté des Pères et des Frères de Sainte-Croix ouvre une maison de repos sur la rive est du grand lac Nominique dans le canton Loranger. Située à quelques arpents de la station ferroviaire de Bellerive, leur chapelle est ouverte aux familles du voisinage durant la belle saison.

Au printemps 1919, ces familles présentent une requête à l'évêque de Mont-Laurier afin que le service religieux soit prolongé durant toute l'année. Quadruplant de population au cours des mois d'été, la colonie compte alors 80 familles en incluant celles du lac Blanc et celles des ouvriers de la manufacture Lacaille attenante à la voie ferrée. Arrivé sur la berge du grand lac Nominique en 1904, l'inventif Sem Lacaille y met en opération la première usine à dérouler le bois franc au Québec. Autodidacte pittoresque, il fait également construire, sur les hauteurs voisines, un véritable château avec tours carrées moyenâgeuses qu'il espère voir habité par le premier ministre Wilfrid Laurier.

En juillet 1921, Mgr François-Xavier Brunet décrète l'ouverture de la desserte Saint-Jude à Bellerive. Nommé en charge, le curé Rosario Bazin de Nominique fait l'achat d'une maison qu'il transforme en chapelle et les Jésuites en villégiature sur la presqu'île du grand lac lui prêtent main-forte durant l'été. À l'automne 1938, l'évêque de Mont-Laurier autorise la construction d'une chapelle plus vaste qui demeure en service jusqu'à son incendie en mars 1980. Après ce malheureux événement, les fidèles de Saint-Jude sont rattachés à la paroisse de Saint-Ignace de Nominique.

Brunet

Au cours des premières années de colonisation, les défricheurs de Rapide-de-l'Original s'établissent prioritairement sur les terres riveraines de la Lièvre mais, avec le XXe siècle, les nouveaux arrivants multiplient abattis et brûlis le long du ruisseau Villemaire jusqu'au lac des Écorces au sud-est.

En 1921, Mgr Brunet autorise la construction d'une chapelle sous la protection de Saint-Jacques à mi-chemin des municipalités de Mont-Laurier et Val-Barrette, sur un terrain attenant à la voie ferrée dans le 2e rang du canton Campbell. Le bâtiment est modestement meublé d'un autel, un confessionnal, de chaises et quelques bancs.

Outre les familles d'agriculteurs du voisinage, la chapelle accueille les villégiateurs du Red Pine Inn, de la famille Sabourin, érigé tout près. Après avoir solidement établi l'hôtel Château Laurier au cœur de Mont-Laurier en 1920, le dynamique Gustave Sabourin ouvre cette auberge de villégiature sur la berge ouest du beau lac des Écorces. L'établissement offre des services de qualité : chalets privés, plage sablonneuse, accès aux hydravions, excursions de canot, expéditions en forêt avec guides expérimentés.

Nommée Brunet en hommage à l'évêque-fondateur du diocèse de Mont-Laurier, la colonie demeure toutefois trop peu peuplée pour devenir paroisse avec curé résidant. L'abbé Simon Noisieux vient périodiquement de Mont-Laurier pour célébrer les offices religieux dans la chapelle; en 1923, il note que « personne n'a payé sa dime et que la vente des bancs a rapporté la somme de 19\$ ». Après lui, les procureurs Bouvier et Forcier du séminaire de Mont-Laurier assurent la mission.



1- La chapelle de la communauté Sainte-Croix accueille les fidèles de Bellerive sur la berge du lac Nominique à compter de 1912. (source archives diocèse : ph1chr46)



2- Attenante à la voie ferrée, la chapelle Saint-Jacques de Brunet est érigée en 1921. (source archives diocèse : ph2chr46)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courvol*
historien

47 - MONT-TREMBLANT ET LAC-DES-PLAGES / 1910-1920

Mont-Tremblant

Poussés par la campagne de colonisation du curé Labelle, les premiers défricheurs du canton Grandison arrivent durant la décennie 1870. Venus de Saint-Jérôme, Sainte-Adèle et Sainte-Agathe-des-Monts, ils traversent le grand Brûlé pour retourner la terre dans le voisinage des lacs Ouimet et Mercier au pied du mont Tremblant. Au dire des Anishinàbeg qui sillonnent la région depuis des siècles, la grande montagne surplombant lacs, vallons et collines est habitée par des esprits qui la font bouger pour en chasser les intrus. Le sol du canton étant peu propice à l'agriculture, c'est plutôt l'industrie touristique qui marque le destin de la région.

En 1893, le chemin de fer du Nord atteint la vallée de la Diable et, avec la formation du parc du mont Tremblant l'année suivante, les premiers villégiateurs s'amènent, séduits par la beauté géographique de toute la région. D'abord arrivée pour l'exploitation forestière du canton, la famille Wheeler fait construire l'auberge Gray Rocks sur la berge du lac Ouimet où séjournent les premiers skieurs des Laurentides en 1906.

Après le décès du curé Samuel Ouimet de Saint-Jovite en 1918, Joseph-Eugène Limoges lui succède et, sollicité par les colons et les villégiateurs, il entreprend de célébrer la messe à tous les dimanches dans la petite école du lac Mercier.

L'essor touristique et l'aménagement de la montagne s'accroissent durant la décennie 1920. Tom Wheeler fait défricher une première pente sur le versant de mont Tremblant, tandis que le Norvégien Herman «Jackrabbitt» Smith-Johansen organise les sentiers et les premières compétitions de ski de fond. La famille Dubois fait ériger la Villa Bellevue sur la berge du lac Ouimet alors que le chemin de fer amène régulièrement les trains de skieurs qui séjournent au Manoir Pinoteau, à l'hôtel Tremblant, au Château Beauvallon, à l'hôtel Viau, au Sauvignon et au Chalet des Chutes.

Arrivé de Montréal en 1929, Hector Deslauriers, un féru de plantes médicinales, devient le premier curé résidant de la nouvelle paroisse dédiée au Sacré-Cœur-de-Jésus. En août de l'année suivante, Mgr Limoges de Mont-Laurier, fondateur de la mission 12 ans plus tôt, vient bénir l'église paroissiale en face du lac Mercier.

Convaincu des possibilités touristiques de la grande montagne, l'américain Joseph Ryan inaugure l'auberge du Mont-Tremblant en 1939. Pour accueillir les skieurs, il construit un village typique du Québec où la chapelle dédiée à Saint-Bernard, le patron des skieurs, est ornée de lustres, statues et tableaux provenant des vieilles églises du Québec. La famille en fera don au diocèse en demandant qu'un cimetière attenant à la jolie chapelle leur soit aménagé.

Lac-des-Plages

Pendant des siècles, les cours d'eau du canton Addington sont sillonnés par des bandes anishinàbeg montées de la grande rivière des Outaouais durant la saison froide. Au cours du XIXe siècle, la région fait partie de l'immense concession forestière des frères Hamilton d'Hawkesbury en Ontario; les conifères y sont prélevés pour le marché de la construction navale d'abord, pour le marché de la construction domiciliaire après 1850.

En 1878, engagé énergiquement dans sa campagne d'occupation des Laurentides, le curé Labelle envisage de développer le bassin de la Rouge en ouvrant un chemin de colonisation qui, partant de l'embouchure de la Diable, traverse le canton Addington avant de bifurquer au nord pour atteindre le grand lac Nomingue dans le canton Loranger.

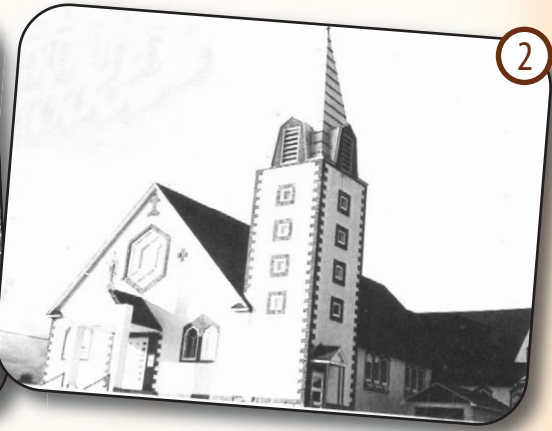
Arrivés de Terrebonne, Sainte-Thérèse-de-Blainville, Saint-Jérôme et même d'Alsace en France, les Lafontaine dit Maurice, Archambault, David, Désormeaux, Schimidt sont les premières familles à repousser la forêt aux abords du lac Rond, dit des Plages, dans le sud du canton. Ces premières années d'abattis, de brûlis et d'essouchage demandent ingéniosité et débrouillardise. Planches et madriers étant rares avant la mise en opération d'un premier moulin à scie, les maisons sont faites de troncs d'arbres équarris et assemblés à queue d'aronde dans les coins. Grandeur et misère marquent également le rendement agricole : ici, la grange-étable s'agrandit et la terre arrive à nourrir volailles, cochons, chevaux et quelques 7 ou 8 vaches; là, la famille découvre bien tristement certaines facettes climatiques des Laurentides. Malgré tout le travail effectué et la bénédiction des grains de semence pour attirer les faveurs de la Providence, l'agriculture demeure fragile et les aléas de la nature peuvent jeter les plus courageux dans la détresse.

De façon intermittente, la colonie du lac des Plages est visitée par les curés de Saint-Émile-de-Suffolk au sud. En 1923, l'un d'eux, René Chenier, suggère au nouvel évêque de Mont-Laurier d'y former une paroisse; Mgr Joseph-Eugène Limoges juge toutefois que la colonie n'est pas encore assez peuplée. Pendant les 25 années qui suivent, la mission de Saint-André est confiée aux curés de la paroisse de Vendée.

En 1935, le curé Florant Sylvestre fait construire une chapelle sur un terrain offert par Ignace Désormeaux. Armand Ouellette devient le premier curé résidant de Lac-des-Plages en 1948. Après l'incendie de la chapelle-presbytère en mai 1955, Mgr Limoges vient bénir l'église et presbytère reconstruits trois ans plus tard.



1- Dessinée par l'architecte Joseph Sawyer, l'église Sacré-Cœur-de-Jésus de Mont-Tremblant est érigée en 1929-1930. (source archives diocèse : ph1chr47)



2 : L'église Saint-André de Lac-des-Plages est érigée en 1957-1958. (source archives diocèse : ph2chr47)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Courvol
historien

48 - MONT-SAINT-MICHEL ET LAC-SAINT-PAUL / 1910-1920

Mont-Saint-Michel

Pendant des siècles, les cours d'eau des cantons Gravel, Moreau et Décarie sont parcourus par les Anishinàbeg durant l'hiver avant d'être sillonnés par les forestiers de Baxter Bowman et Levi Bigelow du Buckingham à compter de la décennie 1840.

Montées de Sainte-Adèle, Saint-Adolphe-d'Howard, Saint-Rémi-d'Amherst au tournant du siècle, les familles de pionniers, Quevilon, Thomas, Brière, Desjardins, Villeneuve, Raby entreprennent de transformer le sol forestier en terre arable dans le canton Gravel à droite et dans le rang Moreau à gauche de la Lièvre. Venus de Ferme-Neuve, les Lapointe, Charbonneau, Pilon, Papineau sont là également pour repousser la forêt alors que les Bissonnette de Napierville opèrent un moulin à scie au lac Gravel et que Maxime Lanthier ouvre un magasin-général à la hauteur du rapide des Cèdres.

Cette nouvelle colonie est fortement soutenue par le curé Michel Martin de Ferme-Neuve et par Mgr François-Xavier Brunet de Mont-Laurier qui travaillent à relancer l'œuvre de colonisation du curé Labelle en Haute-Lièvre. Après une longue réflexion sur le site à choisir pour l'église et sur des limites respectueuses du territoire des paroisses voisines, l'évêque décrète la fondation de la paroisse de Saint-Michel-des-Cèdres avec 41 familles du canton Gravel, 16 du canton Décarie et 11 du canton Moreau en 1918. Le vocable de Saint-Michel est un hommage au tenace curé Michel Martin de Ferme-Neuve. Après avoir été fermée pendant plusieurs semaines en raison de la grippe espagnole, la chapelle est réouverte pour la messe de minuit célébrée par Pascal Thibault, le premier curé résidant.

En juin suivant, Mgr Brunet procède à la bénédiction de la cloche paroissiale. À cette occasion, elle peut être sonnée pour un montant de 1\$; le parrain de la cloche, l'hôtelier Isaie Godmer, est le premier à poser fièrement le geste.

En 1922, Saint-Michel-des-Cèdres, maintenant doté d'un pont couvert enjambant la Lièvre au dessus du rapide, devient Mont-Saint-Michel pour éviter les problèmes postaux avec Saint-Michel-des-Saints dans Lanaudière.

En 1949, le curé Lucien Lacharité fait entreprendre la construction d'une église paroissiale plus vaste selon les plans et devis de l'architecte montréalais Eugène Perron. Animés par Omer Roy, les paroissiens donnent plus de 1 200 jours de corvée durant la construction. Mgr Joseph-Eugène Limoges procède à la bénédiction de la nouvelle église en juillet de l'année suivante; l'abbé Maurice Leclerc, le Supérieur du séminaire de Mont-Laurier, est chargé du sermon de circonstance.

Lac-Saint-Paul

Avec l'apparition de la vie végétale et animale sur le Plateau Laurentien, ruisseau, lacs et rivières de la Haute-Lièvre deviennent territoires de chasse des Anishinàbeg durant l'hiver. Annuellement, après la chute des feuilles à l'automne, ils délaissent leurs campements d'été sur les battures de l'Outaouais pour sillonner les forêts au nord où les fourrures sont les plus belles. Afin de bien nourrir leur clan familial, ils se dispersent en petits groupes sur les cours d'eau gelés. Le territoire du canton Moreau connaît ainsi ses premières pêches blanches sur la glace et ses premières poursuites de jeunes originaux en raquettes sur la neige.

À compter de 1824, toute la rive gauche de la Lièvre devient concession forestière de Baxter Bowman de Buckingham; les conifères coupés à l'intérieur des terres prennent alors la direction de la Lièvre par le chemin des lacs et des ruisseaux. Ouverts avec la décennie 1850, les chantiers du lac Gorman sont ravitaillés en nourriture et en outillage par la grande ferme Neuve située au pied de la montagne du Diable.

Le tournant du XXe siècle marque l'arrivée des premiers colons-défricheurs Dufour, Perron, Meilleur, Quevillon, Bourque; montant par le chemin des eaux, ils atteignent le 3e rang attenant au lac Gorman, rebaptisé Moreau après l'arpentage du canton. Le curé Michel Martin de Ferme-Neuve vient régulièrement faire la mission chez eux. Avec l'appui de Mgr Brunet de Mont-Laurier, il se fait le porte-parole des colons pour réclamer un chemin de colonisation qui contourne le grand lac afin que les familles n'aient plus à le traverser dangereusement, avec des chalands improvisés, pour atteindre leur lot de colonisation.

En 1919, l'évêque accueille favorablement la demande de la colonie d'être érigée en paroisse avec un prêtre en permanence; la mission du lac Gorman dit Moreau devient ainsi la paroisse Saint-Paul et le lac change de nom à nouveau. À peine installé, le premier curé Palma Allard fait construire une chapelle-école pour sa paroisse de 256 âmes réparties en 51 familles. L'année suivante, l'entrepreneur Samuel Ouellette de Mont-Laurier est chargé d'ériger le presbytère.

En décembre 1930, le curé Marcel Poissant parle de construire une véritable église paroissiale. Après étude des avantages et des inconvénients demandée par Mgr Limoges, le curé Martin de Ferme-Neuve, la paroisse voisine, se dit favorable au projet. En 1935, les frères Lebrun de L'Annonciation sont chargés de l'érection de l'église de style espagnol sur le lot 33 en face du beau lac.

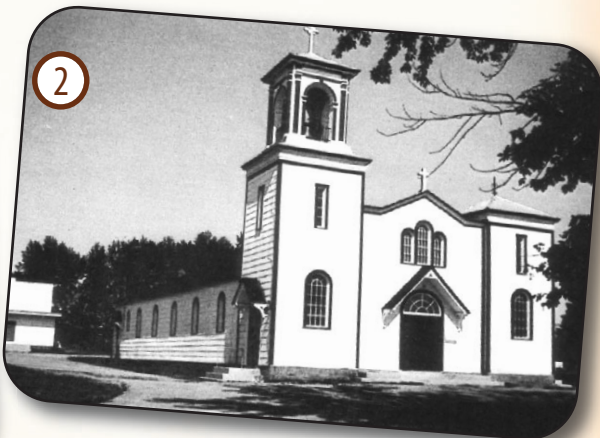
Au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, la paroisse connaît une augmentation de population avec l'arrivée de cousins montréalais... désireux d'éviter l'enrôlement militaire.

1



1- La première chapelle de Mont-Saint-Michel est érigée en 1918. (source archives diocèse : ph1chr48)

2



2- L'église de Lac-Saint-Paul est érigée en 1948. (source archives diocèse : ph2chr48)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

49 - MGR JOSEPH-EUGÈNE LIMOGES

Deuxième évêque du diocèse de Mont-Laurier entre 1922 et 1965, Joseph-Eugène Limoges est né à Sainte-Scholastique en novembre 1879. Cadet des 6 enfants de Denise Dumouchel et du forgeron Joseph Limoges, il poursuit des études classiques au collège Saint-Laurent où il tisse de solides liens avec la congrégation de Sainte-Croix. À sa première année de théologie en 1899, il rencontre l'évêque Thomas Duhamel, l'allié du curé Labelle dans la colonisation des cantons du Nord, qui le convainc de consacrer sa vie de prêtre à son diocèse d'Ottawa. Après quelques années à titre de vicaire en Ontario, Mgr Duhamel l'envoie à Montcerf en Haute-Gatineau où il orchestre la construction de l'église et la formation de la Caisse Populaire.

«Intelligent et prêt»

En 1913, à la naissance du diocèse de Mont-Laurier, l'évêque-fondateur le jugeant «intelligent et prêt aux œuvres les plus difficiles», lui confie la paroisse-cathédrale. Il y partage le presbytère-évêché avec Mgr François-Xavier Brunet son évêque et Alphonse Génier le procureur diocésain; voilà réunis 3 prêtres qui marqueront profondément le destin de la ville épiscopale. Cinq ans plus tard, il est envoyé à Saint-Jovite pour prendre le relais du curé Samuel Ouimet, le fidèle compagnon du curé Labelle, qui vient de mourir; il y animera également la mission du mont Tremblant.

Après le décès de Mgr Brunet en janvier 1922, le Vatican lui confie le siège épiscopal de Mont-Laurier. Son grand diocèse compte alors 40 000 habitants disséminés de Val-David à Gracefield; 68 prêtres œuvrent dans les 52 paroisses, les 10 missions et au séminaire diocésain près de l'évêché. Évêque d'un territoire agricole et forestier où le tourisme forge peu à peu sa place, il sera, pendant 43 ans, le chef spirituel d'une population peu dense et dispersée, à une époque où la ligne de démarcation entre l'Église et l'État est souvent incertaine.

Sa vision économique et sociale

Au plan économique, sa méfiance est grande envers les syndicats et le tourisme : il parle des «propagandes malsaines qui incite à la haine» et «de mœurs trop libres de gens qui ne sont ni de notre race ni de notre religion». À ses yeux, l'agriculture est la voie idéale qui «préserve les valeurs familiales et patriotiques en attachant l'homme au sol qui lui coûte fatigues et sacrifices et... quel rempart contre le communisme et toutes les fausses doctrines!». Sous son pastorat s'ouvrent de nouvelles paroisses agricoles à Chute-Saint-Philippe, Lac-du-Cerf, Grand-Remous, Val-Limoges et même au nord de La Sarre en Abitibi. Il se fait également le promoteur de

l'école d'Agriculture de Mont-Laurier où les jeunes agriculteurs puisent des connaissances scientifiques et de l'école Ménagère de Nominique qui enseigne l'économie domestique aux jeunes filles.

Au plan social, il mène régulièrement la lutte à l'intempérance, source d'endettement et de violence. Également attentif aux orphelins et aux vieillards, il fait ériger l'hospice Sainte-Anne à Mont-Laurier qu'il confie aux sœurs Grises de la Croix d'Ottawa. Il y soutient l'enthousiasme de docteur Gustave Roy qui met sur pied un premier hôpital régional en 1936. Fortes de son appui, les Sœurs Marianites venues de France prendront le relais à l'hôpital Sainte-Croix quelques années plus tard.

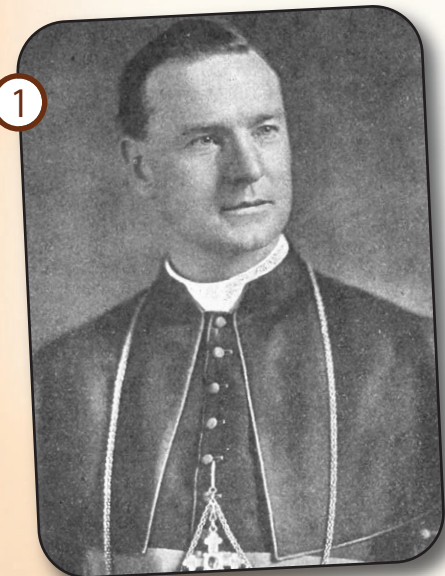
Éducation et embellissement

Dans le domaine éducatif, il fait naître et progresser d'importantes institutions. L'école Normale de Mont-Laurier et l'Institut Familial de Nominique, confiés aux Sœurs Sainte-Croix, éveillent les jeunes femmes à leurs responsabilités familiales et sociales; avec intelligence et dévouement, elles transformeront leur milieu. Le Séminaire Saint-Joseph, qu'il loge dans un nouvel édifice sur la colline Alix, assure la relève du clergé et offre une instruction plus vaste et approfondie aux jeunes appelés à devenir les dirigeants de la société. Cette institution d'enseignement sert aussi d'assise à l'école d'Agriculture qui améliore l'industrie laitière régionale et à l'école d'Arts et Métiers qui forme des hommes de métiers compétents.

Avec fierté, il œuvre à l'embellissement de la ville épiscopale : souci architectural dans les constructions, amour des arbres, aménagements paysagers soignés, granite rose de Lac-Saguay en parement de l'évêché agrandi en 1949, bel ameublement de chêne rouge de Kiamika et splendides vitraux dans la cathédrale.

À l'occasion de son 40e anniversaire d'épiscopat à l'automne 1962, son évêque-auxiliaire, André Ouellette, lui rend hommage en soulignant plusieurs de ses réalisations : ouverture de 21 nouvelles paroisses à travers le diocèse, création d'importantes institutions scolaires et sociales, établissement de nouvelles Communautés religieuses, Congrès Eucharistiques remarquables à Sainte-Agathe-des-Monts, Maniwaki et Mont-Laurier, missions au Brésil et ordination de 181 prêtres.

Joseph-Eugène Limoges s'éteint le 2 mars 1965 au sanatorium des Oblats à Sainte-Agathe-des-Monts, à l'âge de 85 ans. L'annonce de son décès est reçu avec beaucoup d'émotion à travers le diocèse et lors de ses funérailles, nombreuses sont les personnalités religieuses et civiles venues rendre hommage à ce géant de l'histoire diocésaine. Sa dépouille rejoint celle de son prédécesseur dans la crypte de la cathédrale à Mont-Laurier.



1- Mgr Joseph-Eugène Limoges le second évêque de Mont-Laurier, entre 1922 et 1965. (source archives diocèse : ph1chr49)



2- L'évêché de Mont-Laurier après son agrandissement de 1949. / Le granite rose du parement est extrait d'une carrière de Lac-Saguay.. (source archives diocèse : ph2chr49)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

50 - L'ENSEIGNEMENT PASTORAL DE MGR LIMOGES

Durant son long épiscopat de 43 ans, Joseph-Eugène Limoges visite toutes les paroisses de son diocèse à 10 reprises; au cours de ses dernières années, il partage cette tâche avec son évêque-auxiliaire André Ouellette. Afin de faire disparaître ignorance et malentendus qui causent le chauvinisme paroissial, il initie rencontres, journées de travail, congrès et pèlerinages qui favorisent l'unité entre les diverses régions diocésaines. Ces rassemblements réguliers sont pour lui l'occasion de mieux connaître ses diocésains et de bien cerner les problèmes spirituels, sociaux ou économiques auxquels ils sont confrontés. Il y trouve également matière pour son enseignement pastoral qu'il transmet régulièrement aux prêtres de son grand diocèse; il se veut guide social autant que guide spirituel. Ses lettres pastorales touchent principalement les sujets religieux et font connaître les nouvelles Communautés religieuses, les mouvements d'Action catholique et sociale et les fêtes diocésaines. Ses écrits abordent également des sujets plus profanes : élections, tourisme, syndicalisme et histoire. Certains sujets plus marquants retiennent l'attention.

La tempérance

Le thème de la tempérance revient régulièrement. Tenace, Mgr Limoges souligne souvent les méfaits de l'alcool sur l'individu, la famille et la société. Il parle de diminution des facultés, de santé ruinée, de mauvais exemple aux enfants et de la paix familiale troublée par l'endettement, les injustices et la violence. Il demande à son clergé de demeurer courageux et persévérant devant ce problème récurant. Il suggère d'aborder le sujet aux prêtres d'une façon régulière, rappelant qu'il ne faut pas toujours condamner mais surtout éduquer. Il propose des prières pour enrayer le mal, demande aide aux médecins et aux infirmières, suscite des retraites paroissiales de tempérance et incite à la formation de Cercles Lacordaire.

Prière et famille

À plusieurs reprises, l'évêque rappelle aux parents leur rôle dans l'éducation chrétienne des enfants; très tôt, ils doivent leur apprendre le signe de croix et les premières prières. Dans mille et un incidents de la vie, ils se doivent d'enseigner paix, justice, patience, fermeté, dignité, piété, travail, ordre, économie, bonne humeur, positivisme par l'exemple. Il suggère des prières en famille pour apaiser les dissensions entre époux.

Syndicats et sectes

Dès le début de son épiscopat, Mgr Limoges demande à son clergé de faire voir aux agriculteurs tous les avantages qu'ils ont à faire partie d'associations. Il invite également tous ses prêtres à s'informer sur le

fonctionnement des syndicats afin d'être prêts à travailler à l'organisation des ouvriers le moment venu.

À compter de la décennie 1940, il s'inquiète de la présence de forces syndicales neutres chez les bûcherons du diocèse qui réclament de meilleures conditions de travail. Craignant qu'elles soient néfastes pour la doctrine de l'Église, il brandit le spectre du communisme pour les contrer. Il suggère plutôt aux forestiers de s'unir dans le cadre de l'Union Catholique des Cultivateurs ou dans les chantiers coopératifs comme à Brébeuf, Huberdeau et Sainte-Anne-du-Lac.

Avec beaucoup de fermeté, il condamne les Témoins de Jéhovah, invitant les curés à travailler auprès des familles plutôt que du haut de la chaire. Il leur demande de tout faire pour empêcher leurs paroissiens à devenir membre et pour faire sortir ceux qui y sont déjà. Les maîtres de maison sont avisés de leur devoir de les chasser de la place et de brûler leurs brochures et leurs journaux.

Le patriotisme

En juin 1937, la Saint-Jean-Baptiste est chômée pour la première fois et l'évêque de Mont-Laurier demande que la fête patriotique rassemble le plus de diocésains possible dans la ville épiscopale afin d'atténuer la morosité et de redonner espoir en de meilleurs temps économiques.

La grande messe en plein air présidée par Mgr Limoges est suivie d'un dîner champêtre et d'une parade de chars allégoriques illustrant des scènes de vie ou de grands événements de l'histoire du Canada français. Lors des discours patriotiques de l'après-midi, le pasteur est le dernier à prendre la parole. Résolument optimiste, son allocution met d'abord l'accent sur les progrès en éducation : des écoles dans tous les villages et tous les rangs, des institutrices mieux préparées grâce à l'école Normale, un Séminaire qui élève le niveau intellectuel, un orphelinat qui prend soin des petits déshérités de la vie et une école d'Agriculture qui accompagne les jeunes ruraux. Ses propos rappellent ensuite l'importance et la fierté de bien parler et de transmettre la langue de nos ancêtres en appuyant le mouvement visant à faire disparaître les affiches ne respectant pas le français. Il termine par un vibrant hommage aux pionniers du diocèse «sans le courage desquels... les beaux comtés de Papineau, Terrebonne, Labelle, Gatineau et Montcalm seraient peut-être encore en forêt vierge ou peuplés d'étrangers à notre race.»



1- Une procession de la Fête-Dieu avec Mgr Limoges sur la place de la cathédrale à Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph1chr50)



2- Rassemblement à l'arrière du séminaire Saint-Joseph lors de la Saint-Jean-Baptiste en juin 1937. (source archives diocèse : ph2chr50)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

51 - MGR LIMOGES ET L'AGRICULTURE

À l'arrivée de Mgr Joseph-Eugène Limoges comme évêque de Mont-Laurier en 1922, l'économie du diocèse est encore fortement axée sur l'agriculture. Déjà cependant, les moulins à scie se sont multipliés dans toutes les vallées et l'industrie touristique forge son assise. Natif de Sainte-Scholastique, un milieu rural bien établi, vicaire et curé dans des paroisses où l'agriculture prime, le nouvel évêque a déjà une vision assez juste des forces et des faiblesses agricoles de son diocèse. Dans le sud, après que les pics de granite sont franchis, la terre est moyennement fertile mais dans les vallées plus au nord, le glacier laurentien a laissé un réseau hydrographique très ramifié où rivières principales et kyrielle de ruisseaux annoncent une agriculture intéressante et suffisante pour nourrir des familles de cultivateurs.

Attacher l'homme au sol

Mgr Limoges perçoit l'agriculture comme une sauvegarde pour ses diocésains; il croit que la vie rurale préserve des idées contaminantes qui circulent dans les villes industrielles. Cette économie a valeur patriotique car elle attache l'homme au sol dont chaque parcelle lui a coûté fatigues et sacrifices. Il veut que son diocèse développe une agriculture prospère afin d'être un trait d'union solide entre la région montréalaise et les plaines de l'Abitibi. Dans une lettre pastorale de juin 1923, il suit la ligne tracée par son prédécesseur et affirme que l'avenir du diocèse passe par l'agriculture. Avec un climat qui assure une qualité supérieure au lait, l'industrie laitière est devenue la principale activité agricole dans le diocèse; elle reste toutefois affaire familiale où épouse et enfants doivent participer très activement.

En 1924, l'évêque se réjouit de la fondation de l'U.C.C. qui entend regrouper et aider les agriculteurs. Il incite d'ailleurs chaque paroisse à former l'un de ses Cercles. Il encourage aussi la formation de coopératives agricoles, de Cercles de Fermières et de Caisses Populaires, autant de moyens pour solidifier l'économie agricole. Il demande également au gouvernement de Québec de désigner la ferme Saint-Joseph de Mont-Laurier à titre de ferme expérimentale diocésaine et en 1928, il regroupe plus de 300 agriculteurs du diocèse pour une première semaine de cours à la ferme. L'année suivante, avec le concours du ministère de l'Agriculture, il élabore tout un programme agricole pour son diocèse : production laitière intensive dans les vallées de la Lièvre, de la Kiamika et de la Rouge, élevage orchestré du porc et du mouton, culture de la pomme de terre, aviculture et développement des érablières.

Une Société diocésaine de Colonisation

Avec 1930 vient un sérieux ralentissement économique. Si les villes industrielles de la province sont durement

touchées, le milieu rural s'en tire mieux. À Mont-Laurier, en novembre 1931, les producteurs laitiers se regroupent pour lancer la Coopérative Agricole de la Vallée de la Lièvre avec construction d'une importante beurrerie; ils ont compris qu'entraide et coopération sont indispensables pour traverser la sévère récession.

Au milieu de ces années difficiles, Québec accepte la proposition de l'épiscopat et met sur pied un programme de retour à la terre pour aider les chômeurs des villes. Mgr Limoges tient à ce que son diocèse soit favorisé dans ce plan et suggère que les cantons Pau, Fontbrune, Mitchell et Briand en Haute-Lièvre soient arpentés et consacrés à l'agriculture; Québec préfère toutefois les laisser en forêt avec l'objectif de l'exploiter plus tard. Faisant fi de ces obstacles, l'évêque fonde la Société de Colonisation du diocèse de Mont-Laurier. Appuyé des curés et des cultivateurs, l'organisme fait d'abord le recensement des adolescents qui pourraient devenir colons-agriculteurs; on en dénombre 2 000, majoritairement en Haute-Lièvre et en Haute-Gatineau. Animée par l'abbé Pierre Neveu, la Société organise une série de conférences agricoles et incite les garçons à s'inscrire à l'école d'Agriculture qui ouvre ses portes au séminaire Saint-Joseph.

Mgr Limoges porte son message jusqu'au collège Sainte-Marie à Montréal lors du Congrès des Œuvres catholiques et sociales. Il y affirme à nouveau que le climat de son diocèse n'est pas un obstacle à l'agriculture car la quantité de neige protège la végétation et l'été apporte assez de chaleur pour le mûrissement des grains. Malgré le retard de la végétation et les risques de gel, les récoltes abondantes sont probantes, spécialement dans les vallées de la Lièvre et de la Kiamika. Il invite les chômeurs montréalais à venir occuper les terres vacantes dans son diocèse. Sans travail en ville, les ouvriers sont mieux de s'établir dans le Nord où le potager permet au moins de se nourrir.

Dans le diocèse, la Société de Colonisation coordonne bien le mouvement de retour à la terre : de nouveaux rangs s'ouvrent, de nouvelles paroisses se forment et il y a même un groupe de colons qui part avec l'abbé Albert Brodeur pour ouvrir un nouveau canton au nord de La Sarre en Abitibi. Mgr Limoges demeure fier de cette œuvre patriotique, scientifique et économique qui met en valeur les possibilités agricoles de son diocèse et encourage fils et filles de cultivateurs à continuer l'œuvre de leurs parents.



1- Le séminaire de la colline Alix et la ferme Saint-Joseph attenante deviennent foyers de l'enseignement agricole à compter de 1933. (source archives diocèse : ph1chr51)



2- Le curé Pierre Neveu de la paroisse-cathédrale est président de la Société diocésaine de Colonisation à compter de 1935. (source archives diocèse : ph2chr51)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

52 - MGR LIMOGES ET LE TOURISME

Un nouveau volet économique

L'arrivée du chemin de fer du Nord en 1892 et de celui de la Gatineau à Gracefield trois ans plus tard marque le début du tourisme sur le territoire diocésain de Mont-Laurier. Politiciens et hommes d'affaires membres de clubs privés de pêche et de chasse sont les premiers touristes à emprunter ces rails pour monter explorer lacs et montagnes des cantons du Nord* où abondent poisson et gibier. Les vallées des rivières du Nord, Rouge, du Lièvre et Gatineau sont bientôt perçues comme la zone touristique d'avenir au Québec, confirmant ainsi les dires du curé Labelle qui parlait de «la Suisse canadienne où les citadins trouveront le repos, la santé et l'agrément.»

Paysages pittoresques, air pur, pêches et chasses fructueuses amènent ces touristes à se construire chalets ou résidences secondaires sur l'un des innombrables lacs qui, à vol d'oiseau, scintillent comme autant de miroirs. Plus que généreuse, la nature a fait du diocèse de Mont-Laurier l'un des plus beaux territoires, sinon le plus beau géographiquement du Pays.

Perchée dans les hauts de Terrebonne, Sainte-Agathe des-Monts est la première paroisse du territoire diocésain à être transformée par ce nouveau volet économique. Alors que les agriculteurs peinent sur un sol difficile, l'industrie touristique y forge sa première assise. En 1894, la famille Beaulieu de Saint-Jérôme inaugure l'auberge Castel-des-Monts sur une petite île en bordure du lac des Sables. Avec un air pur réputé curatif pour les problèmes pulmonaires, l'endroit devient un lieu de prédilection pour les Montréalais aisés. Au tournant du siècle, un premier sanatorium de 25 chambres ouvre ses portes sur la colline du Calvaire et la santé devient une industrie; la paroisse compte 8 hôtels de villégiature et autant de sanatoriums en 1912.

Avec le prolongement des chemins de fer, l'essor touristique gagne tout le diocèse, du lac 31 Milles au grand Baskatong, du Poisson-Blanc au lac Tapanee, du lac Simon au Nominique, du lac Manitou au lac Archambault. La voirie s'améliorant, un réseau de commerces s'organise pour satisfaire les touristes. Hôtels et maisons de pension se multiplient alors que les agriculteurs trouvent maintenant un revenu d'appoint en construisant des résidences secondaires et en guidant en forêt ou sur les innombrables lacs.

Réticence de Mgr Limoges

Après avoir occupé la cure de Saint-Jovite où George Wheeler opère le bel auberge Gray Rocks, Joseph-Eugène Limoges devient évêque de Mont-Laurier en 1922. Il révèle alors sa réticence face à l'industrie touristique «qui a des effets économiques appréciables mais des effets moraux très discutables.». Il critique le sans-gêne de certains villégiateurs car il craint de voir «les jeunes du diocèse se laisser aller à la mollesse et la volupté en adoptant les modes

vestimentaires indécentes, les danses lascives et les habitudes de promiscuité de certains estivants». Il exhorte ses diocésains à faire preuve de prudence face à ces arrivants de Montréal, d'Ottawa et de l'étranger «qui ne sont pas de notre race ni de notre religion.»

La révolution du ski alpin

Essentiellement estivale jusque là, la saison touristique devient également hivernale dans les montagnes courant de Val-David au mont Tremblant à compter de 1927. Avec l'aménagement des premières pentes de ski alpin au versant de ces sommets enneigés, les skieurs montréalais délaissent le mont Royal pour ces montagnes arrondies où auberges, restaurants, salles de danse et cinémas se multiplient pour accueillir et divertir ces joyeux sportifs arrivant par les trains de neige.

Cette importance grandissante des endroits de loisirs dans les cantons du Nord replace Mgr Limoges dans le même dilemme. Sa réticence face au tourisme estival persiste même si, à l'instar de son chalet sur la berge du lac du Cerf, plusieurs Communautés religieuses ont également de grandes résidences secondaires dans le beau diocèse de Mont-Laurier. Il recommande à nouveau aux diocésains de profiter honnêtement des retombées économiques de l'industrie mais de prendre garde «de subir l'influence de ces gens qui ont des mœurs plus libres que les nôtres.». Il les incite à influencer eux-mêmes les touristes en étant «hospitaliers, distingués, polis, catholiques convaincus et fidèles aux principes chrétiens.»

En 1939, séduit par les possibilités touristiques du mont Tremblant qu'il vient de gravir, l'américain Joseph Ryan, un Irlandais catholique, entreprend de mettre sur pied un important centre de ski sur le versant de la grande montagne, le plus haut sommet des Laurentides. Avec l'approbation de l'évêque de Mont-Laurier qu'il a gagné au projet, le curé Hector Deslauriers de Mont-Tremblant s'allie à l'entrepreneur; responsable d'une paroisse où les revenus agricoles sont bien minces, il sait l'impact économique qu'un tel centre aurait dans sa communauté. Déterminé, il fait signer une pétition à tous ses paroissiens où il presse le gouvernement de Québec, alors en élections, de vendre à l'entrepreneur Ryan la portion de la montagne nécessaire à son projet. Le premier ministre Maurice Duplessis acquiesce et le Mont-Tremblant Lodge voit le jour. Au tournant du XXIe siècle, après des investissements majeurs, le centre devient une station touristique de renommée internationale.

*La carte des cantons du territoire est disponible au www.diocese-mont-laurier.org/rubriques/haut/documents-a-telecharger/carte-des-cantons-du-diocese



1- La jolie chapelle Saint-Bernard érigée au pied du mont Tremblant par Joseph Ryan; plus haut sommet du diocèse de Mont-Laurier, la grande montagne marque profondément l'économie touristique des Laurentides. (source archives diocèse : ph1 chr52)



2- Lacs, rivières et montagnes font du diocèse de Mont-Laurier l'un des plus beaux du Pays. (source archives diocèse : ph2chr52)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Henri Coursol*
historien

53 - UNE CATHÉDRALE EMBELLIE

Lors de son inauguration en 1919, c'est le mobilier de l'ancienne église paroissiale de Mont-Laurier attenante qui se retrouve dans la nouvelle cathédrale de granite. Le diocèse de Mont-Laurier n'est pas riche mais, au cours des premières années, Mgr François-Xavier Brunet apporte tout de même quelques améliorations qui ornent la cathédrale diocésaine : lampadaires de fonte sur le parvis, orgue de la maison Casavant, premiers vitraux et chemin de croix de l'Italien Pisani qui s'inspire des tableaux originaux de l'Allemand Overbeck.

Chêne rouge et marbre blanc

Durant les 43 années d'épiscopat de Mgr Joseph-Eugène Limoges, divers travaux embellissent et enrichissent l'intérieur de la cathédrale. Au printemps 1924, les architectes Viau et Venne présentent les dessins qui servent à la fabrication d'un nouvel ameublement. Les plans concrétisent un magnifique mobilier en chêne rouge; autels, crédences, balustrades, siège de l'évêque, cierge pascal, chaire, table de communion, confessionnaux, bancs et même l'encadrement du chemin de croix. La chaire présente un envol remarquable avec escalier monté en spirale sans autre appui que le mur. Tout le chêne est coupé dans le canton Kiamika par l'entrepreneur Chartier. Avec le maître-ébéniste Hervé Langlois à la direction du travail, les ateliers des frères Caron de Mont-Laurier sont chargés de façonner ce nouveau mobilier.

En 1925, l'évêque fait adosser 9 statues de marbre blanc au retable : Notre-Dame-de-Fourvière, Saint-Jean-Baptiste et le curé d'Ars sont placés au-dessus du maître-autel; Sainte-Anne, Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et Saint-François-Xavier ornent l'autel latéral de droite, Saint-Joseph, Saint-Pierre et Saint-Paul surmontent celui de gauche. Ces nouvelles statues s'ajoutent à celle de Saint-Antoine-de-Padoue conservée de la première cathédrale. Après le bas-relief de la tête du Christ en croix à l'entrée et la nouvelle lampe du sanctuaire offerte par le marchand Zotique Reno, Mgr Limoges ajoute une grande statue du Christ-Roi dans le chœur. Sculptées dans du chêne rouge par l'abbé Pierre Neveu, les armoiries du diocèse* sont placées au-dessus du siège épiscopal. Le monogramme du blason rappelle la présence de Marie, la patronne de la cathédrale sous le vocable de Notre-Dame-de-Fourvière d'après la basilique de Lyon en France; le grand M stylisé est surmonté de la couronne d'étoiles dont il est fait mention dans le livre de l'Apocalypse : « ... une femme revêtue de soleil ayant la lune sous ses pieds et une couronne de 12 étoiles sur la tête. ». La devise «Sub tuum praesidium» traduite par «Sous ton règne» indique que le diocèse est placé sous la protection de Marie, suivant ainsi la ligne déjà tracée par Mgr Thomas Duhamel et le curé Labelle de Saint-Jérôme qui ont choisis des vocables et des étapes de la vie de la Sainte-Vierge pour la majorité des paroisses fondées sur le territoire diocésain avant 1913. À l'instar de toutes les armoiries diocésaines, une croix complète le blason.

Autres améliorations

En juillet 1930, suivant les plans de l'architecte Sawyer, une vaste sacristie est ajoutée à la cathédrale du côté sud; armoires et boiseries de chêne rouge y sont intégrées. Six ans plus tard, l'intérieur de l'église est restauré avec un nouveau revêtement décoratif. En 1947, l'évêché est relié à la cathédrale par un couloir surélevé qui ajoute à l'apparence générale de l'édifice. Mgr Limoges fait également ériger une chapelle funéraire en marbre dans la crypte sous le chœur; 4 tombeaux, dont celui de Mgr Brunet, y sont aménagés.

Deux ans plus tard, l'évêché est à son tour l'objet d'importants travaux. Avec allonge en direction de l'hospice Sainte-Anne et étage supplémentaire, la taille de l'édifice est plus que doublée. La finition extérieure en brique d'argile fait place à une pierre de granite rose extraite de la carrière Saint-Pierre de Lac-Saguay. L'évêché y perd cependant son joli toit en mansarde.

Nouveau carillon et vitraux superbes

En 1951, la cathédrale est dotée d'un nouveau carillon de 3 cloches pesant 2 150 kilos au total; les 2 anciennes cloches sont données en échange du nouveau carillon arrivant de France. En juillet, Mgr Limoges procède à leur baptême; marraines et parrains sont le couple Ange-Emma et Joseph Blais pour la cloche Saint-Joseph, le couple Rollande et Henri Coursol pour la cloche Notre-Dame et le couple Rose et Albiny Paquette pour la cloche Christ-Roi.

Les splendides vitraux montés dans les fenêtres constituent le dernier projet d'embellissement mené par Mgr Limoges. Plus beaux les uns que les autres, ils sont un véritable catéchisme en image qui nourrit la foi des fidèles en annonçant les mystères chrétiens. Commandés à la maison Antoine Bessac de Grenoble en France, les premiers sont montés dans les fenêtres du chœur et dans la grande rosace de la façade en septembre 1954. Quatre autres s'ajoutent quelques mois plus tard. En 1957, on en compte onze et la série est complétée en novembre de l'année suivante. Du côté de l'épître, on retrouve les mystères de Marie et la couleur dominante est le bleu; le côté de l'évangile présente les mystères du Seigneur et la couleur dominante est le rouge. Dans le baptistère, le thème des vitraux est l'eau alors qu'on retrouve les symboles de la musique dans le jubé de l'orgue. Au-dessus de l'entrée principale, le vitrail de la rosace est exceptionnel, spécialement lorsque la cathédrale est illuminée; il forme une mosaïque de lys et de roses avec monogramme de la Vierge Marie.

Toute cette beauté est malheureusement consumée dans l'incendie criminel qui dévore la cathédrale, le premier février 1982.

* Vous avez l'image des armoiries en haut à gauche des présentes chroniques.



1- Mobilier de chêne rouge et statues de marbre blanc viennent embellir la cathédrale à compter de 1924. (source archives diocèse : ph1chr53)



2- Un des superbes vitraux à la vierge Marie montés dans les fenêtres de la cathédrale de Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph2chr53)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

54 - L'ÉCOLE NORMALE DU CHRIST-ROI

Une institution diocésaine

Très tôt, curés et inspecteurs d'école déplorent la pénurie d'institutrices dans les nouveaux cantons du Nord où les écoles primaires sont trop souvent fermées ou confiées à des jeunes filles sans préparation. À Nomingue, le Jésuite Marcel Martineau trouve une solution intelligente au problème; ancien chapelain des Sœurs de Sainte-Croix sur la côte Vertu à ville Saint-Laurent, il confie son école paroissiale à cette Communauté enseignante en 1887. Éducatrices éclairées, les Sœurs font progresser la modeste école au point d'y décerner des brevets d'institutrice à compter de 1917. Leur œuvre rejoint la suggestion de l'inspecteur Cléroux à Mgr François-Xavier Brunet, le premier évêque de Mont-Laurier, de former dans son diocèse même les enseignantes dont le Nord a besoin.

En 1924, désireux de regrouper les établissements scolaires diocésains près de son évêché, Mgr Joseph-Eugène Limoges, le second évêque, convainc la Supérieure Générale des sœurs de Sainte-Croix d'ouvrir une école de Formation professionnelle pour institutrices à Mont-Laurier. Quelques semaines plus tard, la Communauté acquiert un grand emplacement entre la cathédrale et la Lièvre, «le coin le plus pittoresque et le plus ensoleillé de la ville épiscopale» au dire de l'évêque qui fait déplacer maisons et dépendances occupant le site vers la rue Bellerive. Suivant plans et devis de l'architecte montréalais Joseph Sawyer, l'entrepreneur Damien Boileau de L'Annonciation amorce la construction de l'école Normale du Christ-Roi en juin 1926. Réfectoires, cuisine et buanderie sont logés au sous-sol, salle académique et parloirs occupent le rez-de-chaussée, classes et chapelle se trouvent au-dessus alors que le dernier étage est celui des dortoirs où le silence de la nuit amplifie le grondement du rapide de l'Original tout près. Un porche à colonnes doriques donne accès à l'entrée principale alors qu'un Christ-Roi en bronze, niché au sommet du bel édifice de brique beige, veille sur l'établissement. Enveloppées par la brume matinale montée de la rivière, les longues galeries latérales offrent une belle vue sur la croix de la colline Alix. Des aires de jeux et de détente occupent le promontoire arrière alors que le parterre avant aménagé à la française et le versant conduisant à la rivière permettent aux Jeunes Naturalistes du pensionnat d'étudier pins, thuyas, feuillus nobles, haies de caraganas et de févriers, bouquets de cornouillers, de seringats et de lilas, campanules, spirées, pivoines et dahlias.

Les sœurs de Sainte-Croix

Arrivées depuis l'été 1926 dans une résidence en face de la cathédrale pour relayer les sœurs de la Providence dans les écoles de la ville épiscopale, les sœurs de Sainte-Croix entrent dans leur école Normale en juillet de l'année suivante. Accueillies par le Principal Rodolphe Mercure et la Supérieure S. Marie de S. Maximilienne, les premières normaliennes s'amènent en septembre suivant;

elles sont majoritairement du diocèse mais certaines arrivent de la région montréalaise et d'aussi loin que le Nouvelle-Angleterre.

L'art d'enseigner c'est l'art de communiquer et les Sœurs entendent bien montrer aux étudiantes comment amener les enfants à développer leur plein potentiel. Accueillantes, elles supportent avec confiance et respect chaque normalienne. Pédagogues averties, elles suscitent la curiosité intellectuelle et le désir d'apprendre. Intelligemment, elles font émerger la personnalité de chacune en lui faisant comprendre qu'elle est la seule artisanne de sa valeur et de sa destinée. Chaleureuses et dévouées, elles animent l'école d'Application logée dans l'édifice où elles enseignent à une centaine d'enfants avec lesquels les normaliennes font leurs stages d'enseignement. À tour de rôle, sous la supervision de l'enseignante de pédagogie, chaque étudiante, nerveuse et intimidée, y fait ses premiers pas d'apprentie institutrice. Elle découvre ainsi qu'il y a loin de la coupe des longues heures de préparation aux lèvres du succès escompté. Elle réalise également que l'enseignement est une œuvre de grande intelligence où l'on transmet beaucoup plus ce qu'on est que ce que l'on sait ou croit savoir... Inlassablement, les Sœurs répondent aux questions, multiplient les explications, éveillent, encourageant, suggèrent discrètement et suscitent la fierté de la réussite.

Des Normaliennes rayonnantes

Fières de leurs études, les Normaliennes conservent de précieux souvenirs de ces années scolaires sur la rive gauche du rapide de l'Original alors qu'elles quittent l'adolescence pour l'âge adulte. Entre le Bénédicamus Domino du matin et le Déo Gratias du soir lancés par la surveillante du dortoir, les journées sont bien remplies. Rythmés au son de la cloche, les cours de pédagogie, philosophie, langues, mathématiques, sciences, histoire et les heures d'étude occupent la majeure partie du temps. Avec le voile à la chapelle, la bonne tenue, la qualité du langage et le costume obligatoire, retraites, travaux d'entretien ménager, cérémonies religieuses et pratiques de musique, de chant ou de dactylo sont aussi au programme. Très attendues, les Dominicales avec conférences, discussions, théâtre, spectacle et cinéma clôturent le sérieux et la discipline de la semaine.

Avec la nouvelle orientation donnée à la formation des enseignantes par le ministère de l'Éducation, l'établissement ferme ses portes en juin 1966 après avoir décerné plus de 2 000 brevets à des jeunes femmes s'engageant dans le plus important sinon le plus beau métier du monde. Enseigner, c'est transmettre curiosité, fierté et dynamisme, générosité, compassion et respect. Combien de gestes familiaux, sociaux, culturels, économiques ou politiques auront été engendrés à travers le diocèse par le rayonnement des institutrices issues de l'école Normale du Christ-Roi de Mont-Laurier?



1- L'école Normale du Christ-Roi sur les hauteurs dominant le rapide de l'Original. (source archives diocèse : ph1chr54)



2- Une cohorte de Normaliennes appelées à rayonner dans les écoles du diocèse. (source archives diocèse : ph2chr54)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courant
historien

55 - L'ÉCOLE MÉNAGÈRE DE NOMINGUE

Des débuts modestes

Le Jésuite Marcel Martineau, le fondateur de Nominique, connaît bien la Communauté des sœurs de Sainte-Croix où il a été chapelain de la maison-mère à ville Saint-Laurent. En 1887, il demande à la Supérieure du lui envoyer 2 sœurs «robustes et gaies car la mélancolie n'a pas sa place dans la solitude de la forêt» pour prendre charge de la petite école de sa paroisse. Nominique compte alors 32 familles et 12 enfants se présentent à l'ouverture de l'école.

Au tournant du XXe siècle, un bâtiment plus vaste est devenu nécessaire pour loger les 93 élèves et les 5 Sœurs-enseignantes de Nominique. Avec ce nouvel édifice, filles et garçons sont regroupés dans des locaux distincts et la Communauté peut élargir son champ d'enseignement. À compter de 1902, S. Marie de Saint-Didace est responsable du travail manuel et des sorties éducatives des élèves durant les heures de loisirs : jardinage, couture, cuisine, tricot, ballade à la pointe des Jésuites, promenade au bocage Jetté, visite du moulin à scie Godard et de la manufacture de contreplaqué Lacaille sont à l'horaire. Ainsi débute, modestement, l'enseignement ménager sur le territoire diocésain. Ces activités gagnent en importance au fil des années et, à compter de 1909, une exposition annuelle est organisée pour faire connaître «ces merveilles sorties des mains d'ouvrières encore toutes jeunes». Ces travaux ainsi exposés sont ensuite offerts aux personnalités visitant le couvent.

Devant la renommée grandissante de leur institution, les Sœurs demandent qu'elle devienne école Ménagère où les talents des enseignantes feront éclore ceux des étudiantes. Avec la création du diocèse de Mont-Laurier, elles demandent l'appui de l'évêque afin de sensibiliser le département de l'Instruction Publique à leur projet. En octobre 1916, l'inspecteur des écoles Ménagères du Québec visite l'établissement de Nominique pour en vérifier l'assise; une semaine plus tard, suite à un rapport positif, Québec octroie, en expérimentation pour un an, le titre d'école Ménagère au couvent. Dans les jours suivants, Mgr François-Xavier Brunet s'y rend pour bénir et inaugurer les cours.

Après cette année d'expérimentation, les Sœurs réorientent toutefois la vocation du couvent : l'établissement se transforme dès lors en école de Pédagogie afin de former les institutrices fortement en demande à travers le diocèse. Cette nouvelle orientation vers la pédagogie sera en place pendant une décennie, jusqu'à l'ouverture de l'école Normale Christ-Roi de Mont-Laurier à l'automne 1927.

École Ménagère régionale

L'enseignement de la pédagogie maintenant en place à Mont-Laurier, le couvent de Nominique revient à l'enseignement ménager. Toutefois, l'œuvre périclité rapidement et l'évêque Joseph-Eugène Limoges doit intervenir pour éviter sa fermeture. Il écrit au département de l'Instruction publique.. «Nominique serait un bon endroit pour une école Ménagère régionale... les Sœurs y possèdent une maison assez vaste pour recevoir les élèves. Je n'ai pas besoin de vous faire leur éloge, vous avez-vous-même constaté leur talent d'institutrices et leur habileté dans l'art culinaire». Son intervention porte fruit et la couvent retrouve un nouveau souffle en devenant école Ménagère régionale à compter de septembre 1930.

L'enseignement Ménager étant devenu obligatoire dans les écoles de la Province, les Sœurs de Nominique redoublent d'effort afin que les élèves du couvent se taillent une place dans ce nouveau volet de l'enseignement primaire. L'établissement est organisé pour former non seulement des maîtresses de maison averties mais également des institutrices renseignées et bien préparées. Deux cours sont offerts au couvent, l'un conduit à un brevet d'institutrice au primaire et l'autre, avec 80% de travaux pratiques, offre l'apprentissage des tâches ménagères dans l'ordre, l'économie et la beauté selon les principes de l'abbé Albert Tessier, le propagandiste des écoles Ménagères. À la formation en art Ménager déjà en place, s'ajoutent maintenant des cours complémentaires : éducation physique, recherches scientifiques, sciences sociales avec conférenciers invités, théâtre, création artistique. Au cours des trois décennies qui suivent, l'établissement décerne plus de 1 800 brevets à des jeunes filles majoritairement du diocèse.

Un Institut Familial

Maintenant occupé depuis un demi-siècle, le vieux couvent de bois ne suffit plus aux demandes d'hébergement venues de tout le diocèse. En janvier 1949, Mgr Limoges confie à l'entrepreneur Boileau de L'Annonciation la construction d'un nouvel édifice de trois étages avec revêtement de brique selon les plans et devis de l'architecte Parent. Après bénédiction, l'établissement devient Institut Familial en septembre 1951. D'une durée de 4 ans, la formation des jeunes filles explore maintenant plusieurs nouveaux domaines. Aux matières de base s'ajoutent des cours en puériculture, pédagogie, psychologie, administration, comptabilité qui préparent les élèves à leur présence au monde. Avec ce bagage intellectuel et les travaux pratiques effectués, elles seront des mères mieux préparées, des femmes de tête et de cœur, instruites, éveillées et généreuses.



1- Le premier édifice de l'école Ménagère de Nominique. (source archives diocèse : ph1chr55)



2- Des étudiantes de l'école Ménagère s'initiant au métier à tisser. (source archives diocèse : ph2chr55)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courvol*
historien

56 - L'HOSPICE-ORPHELINAT SAINTE-ANNE

Au printemps 1927, Mgr Joseph-Eugène Limoges, évêque de Mont-Laurier depuis 5 ans, annonce son intention de relocaliser le séminaire diocésain dans un nouvel édifice plus vaste sur la rive droite de la Lièvre et de transformer l'ancien édifice de la rue de la Madone en hospice-orphelinat. À une époque où l'État est peu engagé dans les affaires sociales, ce sont les curés du diocèse qui doivent faire les démarches auprès des Institutions charitables des régions urbaines outaouaise et montréalaise afin qu'elles accueillent aînés et orphelins de leur paroisse.

Des diocésains généreux

La construction du nouveau séminaire Saint-Joseph débute en juillet 1930 mais un obstacle de taille se dresse devant l'œuvre de l'hospice-orphelinat longtemps espérée. Après inspection sérieuse, l'édifice de l'ancien séminaire est jugé trop vétuste pour accueillir vieillards et orphelins. Dès lors, Mgr Limoges sollicite à nouveau l'aide financière des diocésains dont le revenu est encore bien mince. Par l'entremise des curés en chaire, il leur parle «de ces vieillards, trop souvent abandonnés des leurs, qui finissent leurs jours dans la misère du corps et de l'âme... et de ces orphelins dont l'enfance risque d'être exposée à tous les hasards». Son appel est bien reçu. Connaissant déjà la patience et la fierté des diocésains, il se réjouit maintenant de leur générosité pour cette œuvre diocésaine indispensable. Les plans et devis d'un nouveau bâtiment sont confiés à l'architecte montréalais Joseph Sawyer qui vient de réaliser ceux de l'école Normale et du nouveau séminaire Saint-Joseph. Érigé à l'arrière immédiat de l'ancien séminaire en démolition, l'édifice est prêt à accueillir vieillards et orphelins en septembre 1932.

Les Sœurs Grises d'Ottawa

Après nombreuses démarches auprès des Communautés religieuses hospitalières, Mgr Limoges confie la nouvelle Institution aux Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa qui œuvrent à l'hôpital Saint-Joseph de Maniwaki depuis 1903. Dévouées aux orphelins et aux handicapés, elles sont particulièrement attentives pour adoucir les maux, consoler les tristesses et améliorer les dernières années de vie des aînés.

L'été 1932 marque leur arrivée dans la ville épiscopale; 3 Sœurs se présentent en juin pour aménager l'intérieur de l'hospice, la Supérieure S. Saint-Donatien et la sœur cuisinière s'amènent le mois suivant alors que 3 autres religieuses se joignent au groupe en août. Quelques semaines plus tard, elles sont prêtes à recevoir les premiers pensionnaires, une femme âgée de Messines en Haute-Gatineau et deux fillettes orphelines. Mgr Limoges procède à la bénédiction

officielle le 8 octobre et dans le même automne, il accompagne le frère André du mont Royal qui rencontre tous les pensionnaires. Au cours des deux années subséquentes, le premier ministre Alexandre Taschereau et le cardinal Rodrigue Villeneuve de Québec visitent l'établissement qui compte alors 120 résidents. Si longtemps espérée, l'œuvre joue maintenant son rôle dans le diocèse.

Un premier hôpital en Haute-Lièvre

Au 2e étage de l'édifice, l'infirmier de 5 lits dispose d'une salle pour les opérations urgentes. C'est là que naît le premier hôpital en Haute-Lièvre. Arrivé en 1935, le docteur Gustave Roy, un Gaspésien de Cap-Chat, entreprend les démarches pour opérer ses patients à Mont-Laurier plutôt que de les envoyer dans les hôpitaux montréalais. Après discussion avec Mgr Limoges, le jeune chirurgien et les Sœurs s'entendent pour que la petite infirmerie serve à toute la population régionale. Le 18 janvier 1936, le docteur Roy procède à une première chirurgie, celle d'une fillette de Nomingue arrivée par le train du soir. Une décennie plus tard, avec l'accroissement de la population qui suit la Deuxième Guerre Mondiale, le petit hôpital s'avère insuffisant. En février 1947, le député Albiny Paquette, ministre de la Santé au Québec, annonce la construction prochainement d'un hôpital plus vaste et plus fonctionnel sur la colline dominant le méandre de la Lièvre au lieu dit «la Scie Ronde».

Un vaste Centre d'accueil

L'hospice de la rue de la Madone devient le Foyer Sainte-Anne en 1967 et l'œuvre de l'orphelinat cesse un an plus tard. En 1974, le ministère des Affaires Sociales achète l'édifice pour le transformer en Centre d'accueil avec Conseil d'administration public et deux ans plus tard les pensionnaires sont relocalisés dans un motel riverain de la Lièvre afin de restaurer l'intérieur du bâtiment. Le Foyer retrouve tout son monde au printemps suivant mais un important agrandissement s'avère inéluctable; 150 personnes sont régulièrement en attente d'hébergement. Pendant 46 ans, jusqu'à l'arrivée de l'administration laïque en 1978, les sœurs Grises, devenues Sœurs de la Charité avec justesse, œuvreront dans l'établissement.

Très attendus, les travaux d'agrandissement sont enfin réalisés en 1998 avec l'ajout de deux longues ailes latérales de 3 étages au bâtiment original de 1932. Les aînés disposent ainsi d'un vaste Centre d'Accueil et de soins de longue durée avec de nouveaux services forts appréciés. Troisième évêque de Mont-Laurier, le généreux André Ouellette vient y finir ses jours en octobre 2001.



1 - L'hospice-orphelinat Sainte-Anne de Mont-Laurier, une institution diocésaine ouverte en 1932. (source archives diocèse : ph1chr56)



2 - Le chirurgien Gustave Roy à l'œuvre à l'hôpital Sainte-Anne à compter de 1936. (source archives diocèse : ph2chr56)

2

1



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courant
historien

57 - LE SÉMINAIRE DE LA COLLINE ALIX

Un édifice imposant

En septembre 1931, après que le constructeur Julius Torelli ait fait hisser la grande statue de Saint-Joseph dans sa niche au sommet de la tour centrale, 158 garçons, arrivés de tout le diocèse, pénètrent dans le nouveau séminaire de Mont-Laurier sur la colline Alix. Avec sa robe de brique beige qui tourne au rose ou au gris selon le temps qu'il fait ou l'humeur de qui entre, l'édifice élève sa masse imposante de 5 étages dans un décor de verdure et de lumière qui domine la ville épiscopale et la campagne environnante. Dessiné par l'architecte Joseph Sawyer, il prend l'aspect d'une forteresse avec créneaux au sommet des tours et porche enjolivé d'encorbellements, d'échauguettes et des armoiries de l'institution. La beauté de la façade de 82 mètres tient grandement à l'imposante porte centrale avec ses panneaux sculptés à la canadienne en plis de serviette, ses colonnettes corinthiennes à feuilles d'acanthe qui assurent la santé à qui entre et sa dentelle de verre et de chêne blond. Entre les 4e et 5e étages, des livres ouverts avec soleil rayonnant sculptés dans la pierre soulignent le caractère éducationnel du bâtiment. Devise de l'institution inscrite dans la mosaïque du portique, le «*Tu eris adjutor*» rappelle aux séminaristes que leurs études dans l'édifice les conduiront à être des aidants dans la société. Avec pélican nourrissant ses petits au prix de sa vie, le blason de l'établissement est doublement incrusté à l'entrée de la salle Académique qui surplombe les escaliers de marbre blanc du hall d'entrée. Outre les chambres des prêtres-enseignants au 3e étage, les classes et les salles d'étude au 4e, les principaux locaux sont les salons, les salles de récréation, le réfectoire, la salle Académique, les dortoirs au dernier étage et la grande chapelle où apparaîtra un remarquable chemin de croix de Médard Bourgeault de Saint-Jean-Port-Joli. Responsables de la cuisine et de l'entretien ménager, les Sœurs de la Sainte-Famille sont logées dans la partie arrière. Attenantes au boisé de la croix, des aires de jeux sont aménagées au fil des années : terrains de balle, tennis, patinoires et balle-au-mur reconstruite après l'ouragan de 1946.

Rigueur et formation morale

Pendant 35 ans, entre 1931 et 1966, le séminaire accueille annuellement près de 300 garçons, les premiers de classe issus des écoles primaires du diocèse, mais également des élèves de l'Abitibi et du Témiscamingue. Le cours classique comprend une année préparatoire, les Éléments latins, la Syntaxe, la Méthode, la Versification, les Belles-Lettres, la Rhétorique et les 2 années de Philosophie. L'établissement offre également les cours, commercial (1915-1922), d'Agriculture (1933-1955) et d'Arts et Métiers (1941-1958) avant la construction de leur propre édifice. Constatant adapté aux besoins du diocèse, le séminaire garde une excellente cote auprès de l'Université Laval qui lui confie l'expérimentation de nouvelles méthodes d'apprentissage.

Le but premier de l'établissement est de préparer de futurs prêtres pour assurer la relève du clergé diocésain mais d'autres garçons orientés vers les études universitaires sont acceptés en autant qu'ils se conforment au règlement. La discipline est rigoureuse : certificat de bonne conduite, uniforme obligatoire le dimanche, appréciation hebdomadaire du rendement et bulletin mensuel aux parents qui, en 1960, déboursent annuellement 425\$ pour un pensionnaire et 160\$ pour un externe. La formation morale prime : messe et chapelet quotidiens, prières à chaque cours, retraites et directeur spirituel pour chaque élève. Cette intensité religieuse est équilibrée par la formation intellectuelle et sociale : attention en classe, études intensives, participation à plusieurs activités et à de nombreux sports.

Bien remplie, l'année scolaire se termine avec la distribution des prix devant les parents alors qu'on souligne les meilleurs résultats en philosophie, religion, latin, grec, français, anglais, mathématiques, littérature, histoire, géographie, physique et chimie. À ces prix s'ajoutent des mentions pour la fidélité au règlement, le dévouement au service religieux, la distinction, la politesse, la sociabilité, l'entrain au jeu, l'art dramatique, l'éloquence, le chant grégorien et le coopératisme.

Des jours sombres

Avec la décennie 1960, le séminaire vit des jours sombres : le nombre de futurs prêtres diminue et le déficit financier s'accroît avec l'engagement de professeurs laïcs qui demandent plus que le salaire dérisoire versé aux prêtres-enseignants afin de boucler le budget de l'institution. Malgré ce ciel ennuagé, un agrandissement de l'édifice en direction du boisé de la croix est réalisé en 1964; avec laboratoires de sciences et pensionnat, l'institution répond ainsi aux exigences universitaires.

Au printemps 1965, le sort du séminaire est scellé. Après étude des besoins et des disponibilités pour l'enseignement de niveau secondaire projeté, la Commission scolaire Henri-Bourassa conclut que l'édifice de la colline Alix est le centre idéal pour la Polyvalente régionale prévue par le ministère de l'Éducation. La vente du séminaire constitue un déchirement pour le clergé diocésain qui y a investi cœur, dévouement et économies. Mgr Limoges en parlait comme «*de la prune de ses yeux*» et le premier Supérieur Rodolphe Mercure écrivait : «*si l'arbre a grandi, c'est qu'il a été arrosé de larmes*».

Le diocèse de Mont-Laurier perd un important foyer éducationnel et culturel mais l'esprit de l'institution continuera de vivre longuement à travers tous ces anciens du classique, du commercial, de l'agriculture et des arts et métiers qui rayonnent dans le diocèse et partout au Canada.



1 - À compter de 1931, l'imposant séminaire Saint-Joseph domine la ville épiscopale depuis la colline Alix. (source archives diocèse : ph1chr57)



2 - La toilette du matin pour les grands séminaristes dans le dortoir du 5e étage. (source archives diocèse : ph2chr57)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courvol
historien

58 - L'ÉCOLE D'AGRICULTURE

Une économie à étayer

Ouverts avec le dessein d'y travailler la terre, les cantons du diocèse de Mont-Laurier ont besoin des meilleures connaissances agricoles possibles. Inauguré en 1915, le séminaire Saint-Joseph entend offrir un programme d'enseignement où tous les séminaristes, quelque soit leur orientation plus tard, seront conduits à la ferme de l'établissement, une ou deux fois par semaine, afin d'étudier agriculture, aviculture et industrie laitière. Il faudra toutefois attendre les démarches de Mgr Joseph-Eugène Limoges, le second évêque du diocèse, pour voir ce programme se concrétiser.

Natif de Sainte-Scholastique, un milieu rural bien établi, vicaire et curé dans des paroisses où l'agriculture tient une grande place, Mgr Limoges devient évêque de Mont-Laurier en 1922. Dès le début de son épiscopat, il démontre tout son intérêt pour l'économie agricole en demandant au gouvernement de Québec d'organiser une série de cours sur l'industrie laitière pour les cultivateurs de son diocèse durant la saison moins occupée. Il a rapidement compris que l'agriculture doit être étayée; la majorité des cultivateurs ont besoin d'un revenu d'appoint, dans l'industrie forestière au nord, dans l'industrie touristique au sud. L'industrie laitière, la plus répandue, est issue d'une routine et de méthodes anciennes. Les fermes comptent 7 vaches en moyenne alors que la superficie des terres en permettrait le double. Le régime alimentaire des bêtes doit être réorganisé pour obtenir un meilleur rendement avec une période de lactation plus longue.

Plus tard, en 1929, il obtient la tenue du Congrès Agricole et Ménager du Québec à Mont-Laurier. À cette occasion, après avoir rendu hommage aux familles qui ont transformé le sol forestier en terre arable dans le diocèse, il demande publiquement l'ouverture d'une école d'Agriculture au ministre Léonide Perron : «Un tel établissement freinera l'exode rural en solidifiant les transformations à faire sur les terres».

Au séminaire Saint-Joseph

Avec la construction du nouveau séminaire Saint-Joseph sur la colline Alix en 1930-1931, l'évêque accentue ses démarches et obtient finalement gain de cause : le premier ministre Alexandre Taschereau autorise la mise sur pied de l'école d'Agriculture et l'achat de la ferme Saint-Joseph à l'arrière du séminaire pour fins d'enseignement et d'expérimentation. En septembre 1933, l'établissement accueille ses 32 premiers élèves, futurs agriculteurs. La théorie se donne dans une classe du séminaire alors que la pratique se fait à la ferme attenante. Sur deux années, 2 sessions de six mois

chacune sont nécessaires pour obtenir le diplôme. Outre le français, l'anglais, les mathématiques et la religion confiés aux professeurs du séminaire, les agronomes Victor Racine et Gérard Beauchamp enseignent les sols, les engrais, la bactériologie, les soins du lait, les soins vétérinaires, l'appréciation animale, les divers types de culture et d'élevage, la botanique, le coopératisme, l'économie et les lois agricoles. Pendant 2 décennies, l'établissement accueille plus de 600 futurs agriculteurs; les pensionnaires sont tenus au même règlement que les étudiants du cours classique.

La Huche, la Ruche et la Buche

À compter de 1950, le séminaire se trouvant à l'étroit, l'évêque reprend ses démarches politiques pour loger l'école dans son propre édifice. Après avoir obtenu la charte créant la Corporation de l'école, il reçoit les subventions nécessaires à l'érection d'un immeuble sur les hauteurs voisines du séminaire. L'entrepreneur Laurent Hébert est chargé de la construction selon les plans et devis de l'architecte Charles Grenier. Les 3 pavillons sont inaugurés en juillet 1955 : la Huche pour le réfectoire et la chapelle, la Ruche pour les classes et la Buche pour les ateliers. Une nouvelle grange-étable avec vacherie et porcherie est également érigée près de l'école. Avec ses 300 arpents, dont 160 en culture et pâturage, le tout forme un bel ensemble éducatif dans les vallons arrière du séminaire. Mieux logés et mieux équipés, les enseignants espèrent que les diplômés deviendront des chefs de file entraînants par la bonne tenue de leur ferme et qu'ils seront des ferments dans les Caisses Populaires et les coopératives agricoles. L'établissement est également en mesure d'offrir des cours aux jeunes filles durant les mois d'été; des techniciennes Oblates leur enseignent français, mathématiques, puériculture, pédagogie, cuisine, tissage et tricot.

Malgré tout cet espoir mis dans la jeunesse agricole mieux préparée, l'impact des changements économiques est inévitable. Au fil des années, adaptation et modernisation font chuter le nombre de fermes et de travailleurs agricoles de plus de la moitié. Avec des fermes plus grandes, le revenu des cultivateurs s'améliore mais trop peu pour empêcher les jeunes ruraux de gagner la ville qui offre des salaires intéressants et des fins de semaine de congé.

Vitale durant la grande Crise et les décennies subséquentes, l'école d'Agriculture accueille de moins en moins d'élèves et ne remet plus qu'une poignée de diplômes. Face à une situation financière intenable, l'école se résigne à fermer ses portes en mai 1967 après 34 ans d'existence.



1 - Un cours pratique à la ferme Saint-Joseph avec les agronomes Ouellette et Beauchamp. (source archives diocèse : ph1chr58)



2- L'école d'Agriculture quitte le séminaire pour la Huche, la Ruche et la Buche en 1955. (source archives diocèse : ph2chr58)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

59 - LES MONIALES BÉNÉDICTINES

Détaché de son monastère de Nicolet, un rameau de 8 sœurs adoratrices du Précieux-Sang arrive en gare de Mont-Laurier en juin 1934. Dominant le rapide de l'Original à l'arrière de la cathédrale, l'ancienne résidence des sœurs Notre-Dame devient leur premier monastère du Mont-de-la-Rédemption. L'évêque Joseph-Eugène Limoges ajoute ainsi une communauté contemplative à l'organisation de son grand diocèse laurentien. Le but premier de ces religieuses cloîtrées est la recherche de Dieu dans la prière et l'abstinence.

Dès leur arrivée, elles jouissent de la sympathie bienveillante de tous et 8 postulantes issues du diocèse s'ajouteront au groupe fondateur durant la première année. 15 ans plus tard, avec soutien de l'évêque et approbation du Vatican, la petite communauté se réoriente vers l'ordre de Saint-Benoît et leur résidence devient le prieuré des Moniales Bénédictines du Précieux-Sang. En janvier 1950, les Sœurs prononcent leurs vœux selon la nouvelle règle et, afin d'approfondir la tradition bénédictine riche de 14 siècles d'existence, 2 d'entre elles se rendent aux sources en Belgique pour vivre l'expérience monastique qu'elles transmettent à leurs consœurs par la suite.

Une nouvelle résidence

L'adoption de la nouvelle règle entraîne l'arrivée d'autres postulantes si bien que le modeste prieuré de brique rouge s'avère de plus en plus exigu. La construction d'une résidence mieux adaptée devient inéluctable. 5 ans plus tôt, les Sœurs avaient d'ailleurs lancé un appel à la générosité de la population à cette fin; il s'en était suivi une série d'activités, souvent originales, ayant permis d'amasser une somme intéressante.

Le projet se concrétise en 1952 alors que le diocèse cède à la communauté un beau domaine de 17 arpents dans le méandre de la rivière au cœur de la ville épiscopale. Le grand monastère est érigé dans le style canadien selon les plans et devis de l'architecte Félix Racicot de Contrecoeur. Dominant le boulevard Albiny-Paquette, l'édifice est massif et sobre avec son parement de beau granite rose de Guénette. Il comprend une quarantaine de pièces dont la moitié sont des cellules monastiques éclairées par les lucarnes du toit. La porterie se trouve dans une jolie tour d'entrée où tintera Maria-Caecilia-Scholastica, la cloche du prieuré. Potagers, bâtiments de ferme et ateliers d'art et d'artisanat apparaîtront au cours des années alors qu'une nouvelle chapelle monastique et un ajout à l'hôtellerie compléteront l'ensemble en 1990.

En décembre 1952, sous une rafale de neige, les 30 moniales quittent les hauteurs dominant la Lièvre pour aménager dans leur nouvelle résidence. La bénédiction de l'édifice permet à Mgr Limoges de souligner la générosité des diocésains et de présenter la vie de prière des sœurs comme un paratonnerre

spirituel pour le diocèse. En 1961, à sa demande, Rome accorde le statut d'abbaye au prieuré et, pour guide, la première mère-abbesse choisit une devise empreinte d'amour et de bonté : «Plutôt être aimée qu'être crainte».

Une riche spiritualité

Au fil des saisons et des jours, la vie des moniales se conjugue avec prière et travail. Elles s'inscrivent dans la trame des monastères, ces religieux d'abord solitaires qui se regrouperont dans un monastère, un lieu commun de vie spirituelle. Elles suivent la règle de Benoît de Nursis qui propose une vie monastique digne, sage et féconde. Conduites par l'évangile, elles sont égales en droits et privilèges et leur recherche de Dieu s'appuie sur l'esprit de famille et l'entraide fraternelle. Avec paix, cette tranquillité des choses bien à leur place, la mère-abbesse voit à l'organisation alors que le Conseil, regroupant toutes les moniales, discute de chaque affaire d'importance.

Humbles, ardentes et confiantes, plusieurs prières communautaires ou personnelles sont à l'horaire quotidien. Souvent chantées, ces oraisons accompagnent eucharisties, repas, cours, réunions et conférences, elles sacralisent tous les travaux et sont le moyen privilégié pour rencontrer Dieu.

Fortes de ces prières, les Sœurs consacrent des heures à la lecture des écritures saintes, à l'art musical, aux études théologiques, scientifiques et historiques. Jour et nuit, elles offrent une écoute téléphonique où les peines du monde trouvent réconfort. Alors que certaines sont à la fabrication du pain d'autel ou à la production de feuillets liturgiques, d'autres répondent à l'important courrier sollicitant des prières qui arrive de partout.

Outre les travaux manuels à la ferme où potager, poulailler, rucher et chèvrerie leur procurent une alimentation saine et équilibrée, elles sont aussi à la cuisine, au réfectoire, à la lingerie et à l'infirmerie. Les ateliers permettent ébénisterie, reliure, chocolaterie et œuvres artistiques proposées à la porterie où sont accueillis les visiteurs. Des chambres d'hôtellerie offrent également la quiétude nécessaire aux personnes désireuses de s'éloigner des vicissitudes quotidiennes pour un temps. Le rayonnement des Sœurs trouve aussi écho chez les Oblats laïcs qui transforment leur vie spirituelle en s'inspirant d'elles.

En 2011, sans véritable relèvement, les Bénédictines s'engagent dans la vente de leur beau domaine. Les 15 dernières moniales quittent pour Saint-Hyacinthe. D'abord gardées près de l'abbaye, les dépouilles de 18 d'entre elles sont ensevelies sur les hauteurs du Bas-du-Village. Pendant 77 ans, en équilibre entre l'humain et le divin, entre l'action et la contemplation, entre la nature et la grâce, elles ont marqué tout le diocèse.



1- L'abbaye des Moniales Bénédictines au cœur de la ville épiscopale. (source archives diocèse : ph1chr59)



2- Les Moniales Bénédictines à l'œuvre au moment de la récolte. (source archives diocèse : ph2chr59)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

60 - L'ÉCOLE D'ARTS ET MÉTIERS

Au printemps 1941, Mgr Limoges entreprend les démarches pour doter son diocèse d'une autre importante institution scolaire diocésaine. Il demande alors à la direction de l'Enseignement Spécialisé l'autorisation d'ouvrir une école d'Arts et Métiers au séminaire de Mont-Laurier. Profondément convaincu que l'instruction est la clé du développement économique, il écrit «Cet établissement développera les talents de nos jeunes, fournira à la société des hommes de métiers compétents et leur assurera un avenir prometteur.».

Débuts modestes

Après entente avec les autorités de Québec, l'abbé Lionel Normand, professeur au séminaire Saint-Joseph et habile menuisier, inaugure une première série de cours en juillet suivant. Cette expérience initiale de 3 mois vise à connaître l'intérêt des diocésains pour l'enseignement technique spécialisé. L'abbé rassemble l'outillage nécessaire et organise classe et ateliers. Regroupés dans des locaux au sous-sol du séminaire, 17 étudiants se familiarisent avec mathématiques, lecture de plans, dessin et menuiserie. Cette première expérience s'avérant concluante, un cours régulier de menuiserie et de dessin industriel débute en novembre 1941. Les élèves pensionnaires sont logés au séminaire alors que les professeurs Gilles Charbonneau et Gérard Desfonds, respectivement diplômés de l'école du Meuble de Montréal et de l'école Technique de Shawinigan, assurent l'enseignement avec l'abbé Normand. À compter de 1945 et pour une douzaine d'années, l'abbé Éloi Genest prend la direction du Centre d'Initiation Artisanal qui franchit une nouvelle étape en offrant des cours du soir en lecture de plans et équerre de charpente aux menuisiers et charpentiers déjà sur le marché du travail.

Avec l'augmentation du nombre d'élèves, le sous-sol au séminaire s'avère bientôt insuffisant; le Centre a besoin d'espace pour ses fins propres. En 1947, le ministère de la Jeunesse accorde la subvention pour l'érection d'un grand bâtiment de 2 étages, en bois, à 2 pas du séminaire, pour loger les ateliers des nouveaux cours d'électricité, mécanique automobile et mécanique d'ajustage. Au début de leur première année, les élèves font un stage de quelques semaines dans chaque atelier afin de connaître leurs aptitudes et de mieux s'orienter vers le métier qui leur convient. Pendant une autre décennie, les étudiants venus de tout le diocèse sont logés au séminaire où ils observent les règlements des élèves du cours classique.

Un édifice fonctionnel

En juillet 1955, lors de l'inauguration de la nouvelle école d'Agriculture, Mgr Limoges souligne publiquement au député-ministre Albiny Paquette que les 80 élèves des Arts et Métiers ont maintenant besoin d'un édifice mieux adapté. À l'automne suivant, le Conseil municipal de Mont-Laurier se porte acquéreur d'un

grand terrain sur le versant de la colline Alix en contrebas du séminaire pour le céder à Québec qui entend y construire une école d'Arts et Métiers moderne et fonctionnelle. Les travaux débutent en 1957; le nouvel édifice offre 4 fois plus d'espace que les locaux au sous-sol du séminaire et le bâtiment attenant qui est la proie des flammes en janvier 1958. La nouvelle école en forme de L peut accueillir 125 élèves qui évitent l'exode vers les grandes villes pour obtenir leur diplôme. Elle comprend 6 classes, salle de dessin, laboratoire, bibliothèque, salle des professeurs, bureaux de l'administration et grande salle de récréation. Les classes-ateliers sont disposées autour d'un magasin central pourvu des matériaux et de l'outillage.

Avec la construction de cette nouvelle école dans le diocèse de Mont-Laurier, le gouvernement Duplessis affiche sa volonté de décentraliser l'enseignement technique vers les régions mais, par ailleurs, l'industrie n'est pas tenue de suivre cette voie qui permettrait un développement économique plus harmonieux à travers toute la Province. Aux 4 options déjà offertes, l'école, attentive aux besoins du diocèse, entend ajouter des cours de cuisine, d'hôtellerie et de réparation d'appareils électriques domestiques. L'institution fait toutefois face à un dilemme : doit-elle offrir des formations qui sont uniquement orientées vers les besoins régionaux ou peut-elle offrir des cours qui entraîneront le départ des diplômés vers l'extérieur du diocèse?

Intégrés à la polyvalente

Avec la création du ministère de l'Éducation, élèves et professeurs de l'école sont intégrés dans la polyvalente Saint-Joseph à l'automne 1969. Deux ans plus tard, l'édifice du versant de la colline Alix devient le Pavillon Saint-Joseph pour accueillir 400 élèves de la première secondaire alors que le secteur professionnel, métiers de la construction et métiers de l'automobile, est relocalisé dans de nouveaux vastes ateliers sur la colline avec l'agrandissement et le réaménagement de la grande polyvalente Saint-Joseph.

Au printemps 1979, ce secteur d'enseignement inaugure un spacieux atelier de mécanique de machinerie lourde en raison de l'importance grandissante de l'industrie forestière dans les vallées de la Lièvre et de la Gatineau.

Au fil des années, soucieux des besoins des Hautes-Laurentides mais également ouvert aux nouvelles réalités économiques de tout le Pays, le Centre de Formation Professionnel ajoute des cours de sciences de la santé, de conservation de la faune, d'aménagement forestier et de montage de structures aérospatiales. L'enseignement de certaines de ces options est maintenant offert à travers tout le Québec par les professeurs du Centre de Mont-Laurier.



1 - Un premier atelier de menuiserie au sous-sol du séminaire Saint-Joseph en 1942. (source archives diocèse : ph1chr60)

2 - L'édifice propre à l'école d'Arts et métiers érigé sur le versant de la colline Alix en 1957. (source archives diocèse : ph2chr60)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courvol*
historien

61 - LES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

En octobre 1950, Mgr Joseph-Eugène Limoges annonce la tenue de 3 Congrès Eucharistiques dans son diocèse. Ces grands rassemblements de catholiques sont des fêtes de l'Eucharistie avec séances d'étude, heures d'adoration, messes, confessions, communions clôturées par une procession solennelle. Avec «La famille restaurée par l'Eucharistie» pour thème, les 2 premiers se tiennent à Sainte-Agathe-des-Monts et Maniwaki en juin 1951. Sous le thème « La famille, jardin de Vocations », le troisième a lieu dans la ville épiscopale l'année suivante. Ces rassemblements de 4 jours constituent les événements religieux les plus considérables dans l'histoire diocésaine. Peuplé de 61 000 âmes, le grand diocèse de Mont-Laurier en est alors à ses plus belles années de vocations avec 168 prêtres séculiers et réguliers, 11 communautés religieuses féminines et 7 masculines.

Une intense préparation

Les mois qui précèdent les Congrès sont marqués par une intense préparation. Au plan spirituel, 80% des diocésains s'engagent à réciter quotidiennement le chapelet en famille; une revue mensuelle oriente les prières dans les écoles du diocèse; à la prière dominicale du Congrès, les curés ajoutent un sermon mensuel sur le thème du rassemblement à venir. À tour de rôle, les paroisses tiennent un triduum de prières intenses pour réparer blasphèmes, impérence et impureté. Au plan matériel, les Chevaliers de Colomb orchestrent la vente des cierges-falots pour le défilé aux flambeaux et celle des écussons à être placés sur les maisons alors que d'autres clubs sociaux s'impliquent dans le financement et la publicité. Les autorités civiles illuminent les artères principales et dressent des arches avec banderole de lumières disposées sous forme de chapelet. Tous les édifices d'importance arborent drapeaux, blasons et lumières; un imposant reposoir, où des milliers de fidèles peuvent prendre place, est dressé dans chacune des 3 villes.

Des journées de prière

Le déroulement est sensiblement le même dans les trois villes.

Le jeudi soir, alors que les cloches des églises de la région résonnent pour annoncer l'ouverture du Congrès, le char marial, un véhicule surmonté d'une grande statue de la Vierge, parcourt les rues de la ville précédé du corps de clairons. Les dignitaires ecclésiastiques s'amènent ainsi au reposoir pour le Salut au

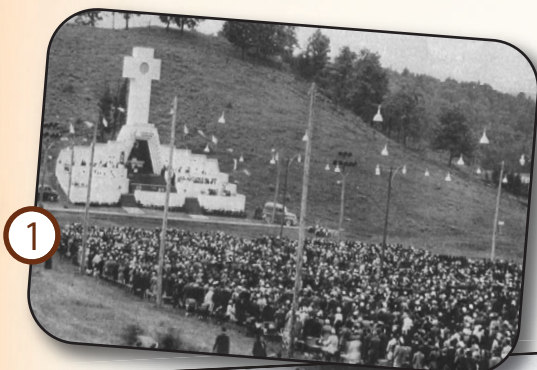
Saint-Sacrement et la bénédiction de la foule qui déborde largement les places érigées en plein air. À Mont-Laurier, le reposoir se transforme ensuite en scène théâtrale où les Compagnons de Saint-Laurent présentent la pièce «Le mystère de la messe»; 200 jeunes forment le chœur qui soutient le jeu des comédiens Gascon, Cailloux, Villeneuve, Létourneau, Major et Jean Coutu dans le rôle du Christ.

Le vendredi, les archevêques de Montréal, Sherbrooke et Ottawa président successivement la journée dans les 3 villes. Fidèles et clergé sont alors conviés à une succession de conférences et d'heures d'adoration consacrées à la famille. À Sainte-Agathe-des-Monts, malgré le mauvais temps, la participation est exceptionnelle pour écouter et prier avec Mgr Paul-Émile Léger. Le soir, les prêtres sont nombreux aux confessionnaires avant la messe de minuit qui clôture la journée.

Le samedi est consacré à la cérémonie des offrandes confiées aux enfants, à la procession du Saint-Sacrement et aux prières pour les malades. À Maniwaki, l'après-midi comprend une réception civique et une fête champêtre; le rassemblement religieux coïncide avec le centenaire de la ville. À Mont-Laurier, le Congrès accueille le Délégué apostolique porteur d'une missive du pape Pie XII pour Mgr Limoges, le doyen des évêques canadiens qui célèbre ses 50 ans de prêtrise et ses 30 ans d'épiscopat. Exposée dans une école voisine avec la présentation des œuvres des Communautés religieuses et les travaux scolaires sur le thème du Congrès, la statue du char marial est l'objet d'intenses prières pendant ces 4 jours.

Ordinations et défilés

Le dimanche constitue la journée culminante des Congrès. L'avant-midi est consacré à une longue messe où Mgr Limoges procède à l'ordination à la prêtrise de Camille Desrosiers à Sainte-Agathe-des-Monts, de Jean-Paul Beausoleil à Maniwaki et de Guy Beausoleil à Mont-Laurier. Après le banquet servi aux dignitaires, la fête des vocations de l'après-midi rassemble prêtres, religieux et religieuses natifs du diocèse. Avec le coucher du soleil, un immense défilé aux flambeaux s'ébranle. Derrière la croix, femmes et religieuses précèdent l'évêque du diocèse portant l'ostensoir alors que les hommes et les prêtres ferment le long cortège. Avec prières et chants amplifiés par les haut-parleurs, des milliers de fidèles parcourent ainsi les rues des 3 villes jusqu'au reposoir. Dans la ville épiscopale, 15 000 flamme traversent ainsi le quartier du Rapide-de-l'Original avant de monter la rue de la Madone pour atteindre le reposoir dans le méandre de la Lièvre. Après allocution du délégué du Vatican et remerciements de Mgr Limoges, le député-ministre Albiny Paquette, commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre, récite l'acte de consécration avant que les milliers de diocésains repartent dans la nuit en emportant d'inoubliables souvenirs de ce grand rassemblement religieux.



1



2



3

1- La foule des fidèles... à Sainte-Agathe-des-Monts. (source archives diocèse : ph1chr61)

2- ... à Maniwaki. (source archives diocèse : ph2chr61)

3- à Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph3chr61)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

62 - 1951 : UNE ÉGLISE TRIOMPHANTE

Avec la formation du diocèse de Saint-Jérôme en 1951, celui de Mont-Laurier perd les paroisses d'Huberdeau, Saint-Adolphe-d'Howard et Lac-des-Seize-Îles; par ailleurs, Sainte-Lucie-des-Laurentides est désormais rattachée à Mont-Laurier. Mgr Joseph-Eugène Limoges vit alors les plus belles années de son épiscopat alors que les œuvres chrétiennes foisonnent partout dans les cantons du Nord.*

Prêtres et frères

L'évêque de Mont-Laurier est alors appuyé de 103 prêtres séculiers et 65 prêtres membres de 3 Communautés : les Oblats, à Maniwaki depuis le milieu du XIXe siècle, qui animent également une maison de retraite et un sanatorium à Sainte-Agathe des-Monts; les Jésuites qui tiennent un noviciat dans la ville épiscopale; la Fraternité Sacerdotale qui gère un établissement pour retraite et repos au lac Supérieur.

Mgr Limoges compte aussi sur l'aide de 4 Communautés de frères enseignants : les frères du Sacré-Cœur qui œuvrent chez les garçons de Saint-Jovite et de Sainte-Agathe-des-Monts depuis le début du XXe siècle et qui sont à Gracefield et à Maniwaki à compter de la décennie 1930; les frères de la Miséricorde qui enseignent à l'orphelinat d'Huberdeau depuis 1924; les frères de Sainte-Croix, villégiatés au Nominique depuis 1914, qui œuvrent à L'Annonciation, au séminaire Saint-Joseph et à l'école Saint-Eugène de Mont-Laurier; les frères de l'Instruction Chrétienne qui enseignent au séminaire, à Ferme-Neuve et à Nominique.

Les Communautés religieuses féminines

Les sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, devenues sœurs de la Charité, sont les premières à œuvrer sur le territoire diocésain. Elles arrivent à Maniwaki en mai 1870 pour enseigner aux Blancs et aux Anishinabeg; à compter de 1903, elles ont charge de l'hôpital Saint-Joseph de l'endroit. À Mont-Laurier, elles confirment leur vocation d'hospitalières à l'hospice-orphelinat Sainte-Anne à compter de 1931. Arrivées en 1936, leurs consœurs de Montréal sont à l'œuvre dans un sanatorium de Sainte-Agathe-des-Monts.

Les sœurs de Sainte-Croix sont les plus nombreuses à travers le diocèse. Arrivées de ville Saint-Laurent pour enseigner aux enfants de la colonie de Nominique en 1887, elles fondent l'école Ménagère qui deviendra l'Institut Familial de Nominique et l'école Normale Christ-Roi pour institutrices à Mont-Laurier. Leur compétence dans l'enseignement est en demande à travers tout le diocèse. Dans la vallée de la Gatineau, on les retrouve à Messines, Lac-Blue-Sea, Sainte-Famille-d'Aumond et Grand-Remous. Sur le parcours de la Lièvre, elles œuvrent de Sainte-Anne-du-Lac à Notre-Dame-du-Laus en passant par Mont-Saint-Michel, Ferme-Neuve, Mont-Laurier, Lac-du-Cerf et Notre-Dame-de-Pontmain. Sur la Kiamika, elles sont à Lac-des-Écorces, Val-Barrette et Kiamika. Dans la vallée de la Rouge, on les retrouve à L'Ascension, L'Annonciation, Nominique, Labelle, La Minerve et La Conception. Sur les hautes terres au sud du diocèse, elles ont charge des écoles de Saint-Donat-de-Montcalm, Saint-Rémi-d'Amherst, Saint-Faustin, Lac-Carré et Mont-Tremblant.

Les filles de la Sagesse sont sur le territoire diocésain depuis 1890 alors qu'elles ouvrent l'école paroissiale et le pensionnat des filles à Saint-Jovite; elles se dévouent également à l'orphelinat agricole des pères Montfortains à Huberdeau. En 1894, elles inaugurent une école et un pensionnat pour filles à Sainte-Agathe-des-Monts.

Les sœurs du Sacré-Cœur-de-Jésus sont à Gracefield depuis 1903; on les retrouve également dans les écoles de Bouchette, Montcref, Maniwaki, Grand-Remous et Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau. En 1912, elles prennent charge des édifices religieux de L'Assomption de Maniwaki, la paroisse-mère de la Haute-Gatineau. Durant plus de 20 ans, elles œuvrent également au séminaire Saint-Joseph et à l'évêché de Mont-Laurier.

À la demande du curé Alphonse Génier, les sœurs de la Providence tiennent les écoles de Mont-Laurier dont l'Académie du Sacré-Cœur, pendant 15 ans, entre 1911 et 1926. Elles œuvrent aussi à l'hôpital de Sainte-Agathe-des-Monts à compter de 1940.

Après avoir acheté l'édifice de l'ancien collège des Chanoines Réguliers à Nominique en 1914, les sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception le transforment en maison de retraites et de repos pour dames et jeunes filles.

Attirées par l'air pur des hautes terres dans le sud du diocèse, les sœurs de Sainte-Anne ouvrent une maison de convalescence à Val-David en 1921; elles prennent aussi charge de l'école paroissiale de l'endroit. Les écoles de Sainte-Véronique et de La Macaza leur seront également confiées.

Arrivées comme hospitalières en 1932, les filles du Cœur-de-Marie tiennent une maison d'Accueil pour dames à Sainte-Agathe-des-Monts.

Les sœurs contemplatives du Précieux-Sang arrivent à Mont-Laurier en juin 1934; leurs prières continuelles servent de paratonnerre spirituel au diocèse. 15 ans plus tard, elles se réorientent vers l'ordre de Saint-Benoît pour devenir les Moniales bénédictines du Précieux-Sang.

Les petites sœurs de la Sainte-Famille se dévouent à l'entretien ménager du séminaire et de l'évêché à Mont-Laurier à compter de 1936; elles œuvrent également au sanatorium des Oblats à Sainte-Agathe-des-Monts.

Les Oblates de Béthanie sont au lac Supérieur; les Oblates franciscaines enseignent à Brébeuf et les Oblates de Marie Immaculée sont à ouvrir un accueil pour personnes âgées à Sainte-Agathe-des-Monts.

Arrivées de France, les Marianites de Sainte-Croix prennent charge de l'hôpital de Mont-Laurier en 1950.

*La carte des cantons du territoire est disponible au : <http://www.diocese-mont-laurier.org/rubriques/haut/documents-a-telecharger/carte-des-cantons-du-diocese>



1 - Chanoines du chapitre diocésain et chevaliers de l'ordre du Saint-Sépulcre entourant Mgr Limoges devant l'évêché de Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph1chr62)



2 - Les écoliers de Saint-Donat-de-Montcalm rassemblés pour un accueil à Mgr Limoges, l'évêque de Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph2chr62)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Curé
historien

63 - MANIWAKI ET SAINTE-THÉRÈSE-DE-LA-GATINEAU / 1930-1950

Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire

Outre leur présence chez les Anishinàbeg de Kitigan zibi depuis 1845, les Oblats de Maniwaki érigent des aïamiemiwan, des maisons de prières, à Mitikonobiking, Kiteigasi, Manouan, Wemontaching, Obédjiwan, Waswanipi ainsi qu'aux lacs Simon, Barrière et Victoria; ils font aussi la mission à Coocooche, Mesagemous, Mikiskan, Michomis et Oskéléno.

À Maniwaki toutefois, la situation se détériore. Croyant que les Oblats sont là uniquement pour eux, les familles autochtones acceptent mal que les Pères consacrent de plus en plus de temps aux colons blancs arrivés de Gloucester avec le père Régis Déléage. Celui-ci doit même s'impliquer physiquement pour arracher la statue de la Vierge des mains d'un colosse anishinàbe qui avait résolu de l'emporter avec lui pour protester contre les prises de position des Pères en faveur des paroissiens blancs. L'église paroissiale devenant exigüe, la tension monte à nouveau en 1894 alors que le père Jean-Pierre Guéguen songe à déplacer la réserve vers le Baskatong afin de l'éloigner des débits d'alcool de Maniwaki. Les autochtones s'opposent fermement au projet et suggèrent plutôt aux Blancs de se construire une église pour eux-mêmes. La mésentente perdure pendant des années entre communauté anishinàbe et communauté blanche. Il faudra la création du diocèse de Mont-Laurier pour voir le tenace et diplomate père François-Xavier Fafard obtenir la naissance d'une nouvelle paroisse autochtone et l'érection de l'église consacrée à Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire.

Le frère oblat Tremblay est à la fois l'architecte et le peintre-décorateur de la jolie construction bénie par Mgr François-Xavier Brunet de Mont-Laurier en septembre 1917; avec traduction du père Fafard pour l'occasion, sermon et chants se font en langue anishinàbe.

Plus tard en 1941, le père Étienne Guinard devient curé résidant et fait construire le presbytère. Véritable légende en Haute-Gatineau, cet Oblat a d'abord œuvré dans les missions de la baie James pendant 7 ans; ce qui lui donne l'occasion de publier un premier guide en langue crie afin d'aider les autres missionnaires. En 1899, il accepte une seconde

obédience pour la Haute-Gatineau. Missionnaire dans les chantiers forestiers hivernaux pendant trois décennies, il prend aussi charge des bandes anishinàbeg du nord de l'Outaouais. Auteur du volume «Les noms Indiens de

mon pays», il se dévoue à Maniwaki et à Kitigan Zibi jusqu'en 1964. Il s'éteint, centenaire, au sanatorium de sa communauté à Sainte-Agathe-des-Monts en janvier de l'année suivante.

Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau

Sise sur la ligne mitoyenne des cantons Cameron et Kensington, Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau se développe sur un territoire fréquenté depuis des temps immémoriaux. Elle se trouve sur le parcours ancestral avironné par les Anishinàbeg à l'époque du commerce des fourrures. À 18 kilomètres en aval de la rivière Désert, la Kitigan zibi, les convois printaniers de fourrures quittent alors la Gatineau, la Ténagagan zibi, en aval immédiat d'une longue île pour entrer dans le ruisseau qui mène au poste de traite érigé sur la Lièvre, la Waboz zibi. Le lac Rond traversé, ils remontent le chemin des eaux jusqu'au ruisseau Michel qui se jette dans le lac 31 Milles. Après avoir descendu le grand lac sur 8 kilomètres jusqu'au sud-est de la grande île, ils remontent le cours du ruisseau menant à la ligne de partage des eaux entre la Gatineau et la Lièvre. Après un portage en forêt, ils reprennent les eaux du ruisseau conduisant au lac à Foin et au lac des Sables sur la Lièvre où la Compagnie de la Baie d'Hudson a aménagé son poste de transbordement des fourrures. De là, les fourrures de la Gatineau et de la Lièvre sont acheminées à Lachine en rabaska.

Les Thompson, Morin, Nolan, Keeney, Barbe, Carle, Lafrenière, Rivet sont les premières familles de défricheurs qui entreprennent de repousser la forêt des cantons Cameron et Kensington à compter de la décennie 1880. Établis principalement dans le 4e rang, ces pionniers sont répartis entre les églises de Bouchette et de Maniwaki, toutes deux érigées à 16 kilomètres de là; la fréquentation des offices religieux leur est difficile lors des hivers rigoureux. Amorcé à l'époque de Mgr Brunet, le projet d'ériger une première chapelle demeure sans réponse favorable.

En 1932, appuyés par les curés Ovila Paquette de Maniwaki et Adrien Latour de Bouchette, les familles de la colonie présentent une nouvelle requête à Mgr Limoges de Mont-Laurier pour obtenir la formation d'une paroisse avec curé résidant. 5 mois plus tard, après étude et réflexion, l'évêque acquiesce à leur demande et décrète l'érection de la paroisse dédiée à Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. En cette période économique difficile, la nouvelle paroisse doit toutefois attendre des jours meilleurs pour entreprendre la construction de son église. Paul-Émile Bouchard, le premier curé, est ainsi logé chez Dominique barbe où se tiennent les rassemblements religieux.

Après emprunt et aide financière venue du ministère de la Colonisation, la construction de l'église dessinée par l'architecte Charles Grenier s'amorce avec plusieurs journées de corvées paroissiales; les travaux sont assez avancés pour y célébrer la messe de minuit de Noël 1937.

3- Dessinée par l'architecte Charles Grenier l'église de Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau est érigée en 1937-1938. (source archives diocèse : ph3chr63)



1- L'église Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire de Kitigan zibi est érigée en 1917. (source archives diocèse : ph1chr63)

2- Portage d'un grand canot sur le chemin des fourrures entre le bassin de la Gatineau et celui de la Lièvre. (source archives diocèse : ph2chr63)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

64 - LAC-DU-CERF ET VAL-LIMOGES / 1930-1950

Lac-du-Cerf

La première présence humaine aux abords des lacs du Cerf date de milliers d'années. Depuis l'apparition de la vie animale sur le Plateau laurentien, cette région est parcourue par des familles anishinabeg qui vivent de pêche et de chasse. Ces autochtones se déplacent en canots faits d'écorces de bouleaux et en raquettes tressées avec de la babiche. Ils tirent l'essentiel de leur nourriture du gibier abondant dans les pruchières du canton; pêche blanche, cueillette des fruits sauvages et sève bouillie des érables au printemps leur apportent un complément alimentaire. Assouplies par le travail des femmes, leurs peaux de cerfs sont recherchées pour la fabrication des vêtements et des mocassins; à leur retour sur l'Outaouais pour la saison du troc et des mariages, ils les échangent contre le quartz, le riz sauvage et la poterie des Hurons-Wendats.

La seconde présence humaine s'amorce avec le déboisement de la ferme Wabassee dans le nord du canton Dudley entre 1832 et 1837. Célèbre par sa force physique et ses exploits légendaires, le colosse Jos Montferrant et son équipe de forestiers sont alors chargés de défricher et aménager cette éclaircie sur la rive gauche de la Lièvre afin de ravitailler les chantiers des entrepreneurs de Buckingham qui s'ouvrent dans les environs.

L'occupation agricole de la colonie commence durant la décennie 1880 avec les familles Ayotte, Arbic, Landry, Piché qui occupent la berge de la rivière entre l'île Longue et le gros rapide Wabassee. À l'intérieur du canton, les lacs du Cerf attirent également les défricheurs, particulièrement durant la Première Guerre Mondiale alors que la conscription pour combattre en Europe en inquiète plusieurs.

Ces pionniers, Boismenu, Faubert, Filion, Boudrias, Saint-Louis, Léonard, Constantineau, Énard, Maillé, Ouimet sont alors répartis entre les paroisses de Notre-Dame-de-Pontmain en aval et Kiamika en amont. En août 1939, guidés par Joseph Boismenu et Rosario Wester désireux de mettre fin à cette division de la colonie, 35 chefs de famille présentent une requête à Mgr Limoges de Mont-Laurier demandant la formation d'une nouvelle paroisse. L'évêque acquiesce à leur demande : érigé dans un bel endroit sur la berge du grand lac du Cerf, son chalet devient dès lors le presbytère de la paroisse consacrée à Notre-Dame-de-Lourdes.

En 1940, après subvention et droit de coupe obtenus du ministère de la Colonisation, les menuisiers-charpentiers Émile, Lucien et Henri Bisailon prennent charge de la construction de l'église dessinée par l'architecte montréalais Lucien Parent. Dès l'année suivante s'amorce la tradition du pèlerinage diocésain annuel à la grotte de la Vierge de Lourdes attenante à l'église; messe, dîner champêtre, procession et vénération des reliques rassemblent des fidèles de tout le diocèse. En août 1946, Donat Dumouchel devient le premier curé résidant de la paroisse.

Val-Limoges

En 1942, les diocésains intéressés à s'établir dans le nouveau rang double ouvert à l'ouest du lac des Sables, dans le nord du canton Pope, sont invités à donner leur nom à l'évêché de Mont-Laurier. Désigné par Mgr Limoges pour y fonder une nouvelle paroisse, le missionnaire colonisateur Adélar Roy se rend d'abord célébrer les offices dans la maison d'Émile Guénette jusqu'à la construction d'une école-chapelle trois lots plus au nord. En octobre 1943, les familles de la colonie signent une requête à leur évêque demandant la création d'une paroisse. Après la messe célébrée dans la maison-chapelle du lac Gâteau, les familles du chemin Devlin se joignent aussi à la requête. Dès lors, Mgr Limoges fait acheter un lot à la hauteur de l'entrée du chemin du lac des Sables, au sud de la nouvelle route nationale entre Mont-Laurier et l'Abitibi.

Au printemps 1944, l'évêque demande à l'architecte David Deshaies de Nicolet de lui présenter les plans d'une église «qui attire le regard des voyageurs sans être luxueuse car elle sera à la charge de familles au revenu modeste.». Trois ans plus tard toutefois, le site de l'église est remis en question; comptant maintenant 46 enfants, les familles établies sur les hautes terres du canton Pope demandent que le temple soit érigé près de leur école-chapelle. Réalisant que les familles s'y font de plus en plus nombreuses, Mgr Limoges accepte le changement de site.

Dès lors, Primat Demers, Roland Thisdale et Émile Desrosiers orchestrent une corvée pour déblayer le terrain de l'église paroissiale, un emplacement pris à part égale sur les lots mitoyens d'Émery Bélisle et Analdi Pagé. La paroisse est placée sous la protection de Saint-Joachim de Val-Limoges en hommage au patron des cultivateurs et au pasteur de Mont-Laurier qui, depuis 1922, s'avère un ardent défenseur de la colonisation et de l'agriculture.

L'église, qui peut accueillir 300 personnes avec sous-sol qui sert de salle paroissiale, est une réalisation peu ordinaire. Les fonds sont minces mais l'énergie du curé-colonisateur Ernest Léonard rallie beaucoup de monde. Il confie la direction des travaux au contremaître Fernand Saint-Louis, un frère Chevalier. Aidés de plus de 200 Chevaliers de Colomb de la Haute-Lièvre, les habitants de Val-Limoges donnent plusieurs jours de corvée en plus de fournir les matériaux de la charpente. La construction de l'église débute en octobre 1949 et se termine trois mois plus tard. Le temple terminé, une dernière messe est célébrée dans la chapelle-école et la semaine suivante la messe de minuit de Noël devient la première célébration dans la nouvelle église de Saint-Joachim. Désigné curé résidant en 1952, Roméo Sylvestre invite dès lors les familles du chemin Devlin à se rendre à Val-Limoges pour les offices religieux.



1- L'église Notre-Dame-de-Lourdes de Lac-du-Cerf et le presbytère paroissial qui fut d'abord chalet de Mgr Limoges. (source archives diocèse : ph1chr64)



2- L'église Saint-Joachim de Val-Limoges est érigée sur les hautes terres au sud du Baskatong en 1949. (source archives diocèse : ph2chr64)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

65 - LAC-CARRÉ ET LANTIER / 1930-1950

Lac-Carré

L'histoire de Lac-Carré se confond avec celle de Saint-Faustin. Répondant à l'appel du curé Labelle et de son bras droit le curé Samuel Ouimet, les premiers défricheurs du canton Wolfe, principalement venus de Sainte-Agathe-des-Monts, les Dufour, Constantineau, Desjardins, Côté, Perreault, Brazé, Tessier, Millette, Doré s'établissent sur le plateau de la Source, au lac Carré, au lac Quenouille et jusqu'au lac Supérieur à compter de 1871.

Avec l'arrivée du chemin de fer vingt-deux ans plus tard, la vocation agro-forestière de la colonie se double d'une vocation touristique. Maisons de pension et chalets se dressent graduellement sur la berge des beaux lacs du canton. Saint-Faustin compte déjà 3 hôtels pour touristes au début du XXe siècle. La proximité de lacs poissonneux lors de la saison de pêche attire de nombreux villégiateurs; le gouvernement de Québec y aménagera d'ailleurs une station piscicole provinciale pour l'élevage de la truite. En 1902, encore indifférent à cette nouvelle vocation économique, le curé Adrien Gauthier s'oppose à l'érection de la chapelle demandée par les villégiateurs du lac Carré en affirmant «On ne construit pas une paroisse avec des étrangers...». Jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale, les gens du lac Carré continuent donc de faire partie de la paroisse Saint-Faustin. À compter de l'été 1941 toutefois, les 4 messes dominicales dans l'église étant devenues insuffisantes pour accueillir tous les fidèles, le curé Adélaré Fauteux commence à célébrer la messe à l'école du lac Carré.

En octobre 1943, Mgr Limoges se rend aux arguments des familles et décrète l'érection de la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc de Lac-Carré avec Adélaré Fauteux comme curé résidant. Celui-ci doit d'abord songer à la construction d'une église car l'école du village est devenue trop exigüe pour les rassemblements religieux. La construction du temple rencontre toutefois un obstacle majeur : le gouvernement canadien impose alors de sérieuses restrictions afin de ne pas nuire à l'effort de guerre. Il faut l'intervention de l'évêque de Mont-Laurier, affirmant que les matériaux seront pris localement, pour que, finalement, les autorités fédérales acceptent la seule construction du soubassement de l'église qui pourra accueillir le service dominical. Venu bénir la pierre angulaire, Mgr Limoges autorise les marguilliers à faire l'achat de la maison Gareau pour en faire le presbytère.

Pendant 20 ans, l'église reste au même stade. C'est le curé Lucien Lacharité qui termine le temple en 1963; Florian Gareau dirige les travaux et les paroissiens participent activement aux corvées afin qu'une première messe de minuit y soit chantée à Noël. Lors de la bénédiction solennelle, Mgr Ouellette souligne la patience, la générosité et la solidarité des gens de Lac-Carré.

Lantier

En janvier 1946, la localité de Lantier dans le canton Doncaster a déjà sa Corporation municipale et sa Commission scolaire autonomes, mais pour les affaires religieuses, son territoire est rattaché à Sainte-Lucie-des-Laurentides dans le diocèse de Montréal. Un groupe de 57 citoyens font alors parvenir une requête à Mgr Joseph Charbonneau de Montréal demandant que les Oblats de Sainte-Agathe-des-Monts viennent célébrer les offices religieux dans l'école de leur village; leur demande déplore la distance les séparant de l'église de Sainte-Lucie et souligne surtout le nombre sans cesse croissant de villégiateurs s'établissant dans leur municipalité.

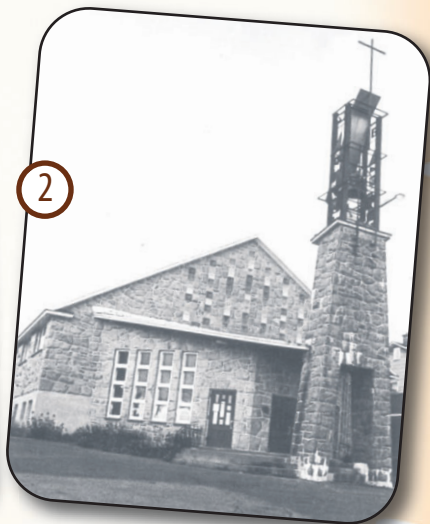
Avec l'apparition du remonte-pente pour les skieurs, les Pays-d'En-Haut, de Val-David au mont Tremblant, deviennent la région touristique la plus recherchée dans l'est du Canada. Blôtis au fond des vallons laissés par le glacier, les villages sont tour à tour reliés par un bon chemin carrossable qui permet de découvrir ruisseaux, lacs, parois rocheuses et coloris de l'automne; les nouvelles routes n'hésitent pas à couper le sommet des montagnes pour permettre une meilleure circulation des automobiles qui se multiplient.

L'archevêché de Montréal accueille favorablement la requête de janvier 1946 et le curé Achille Boileau de Sainte-Lucie est prié d'aller célébrer les offices régulièrement dans la petite chapelle que les gens de Lantier s'empressent d'ériger. Quelque mois plus tard cependant, le nouveau curé Paul Deplanque, estimant sa paroisse de Sainte-Lucie lésée, remet ce nouveau lieu de culte en question. Devant la situation qui s'envenime entre lui et les fidèles de la chapelle, le chanoine Émile Dubois de Saint-Jérôme, est appelé à faire enquête et suggère la formation d'une paroisse autonome à Lantier.

En juillet 1951, à la naissance du diocèse de Saint-Jérôme, Sainte-Lucie-des-Laurentides est détachée du diocèse de Montréal pour passer dans celui de Mont-Laurier. Dès lors, les gens de Lantier présentent une requête à leur nouvel évêque Joseph-Eugène limoges pour avoir une paroisse autonome. Celui-ci accepte et en juillet de l'année suivante, il décrète la formation de la paroisse Sainte-Maria-Goretti avec Aquila Leclair comme curé résidant; son territoire est détaché de ceux de Sainte-Lucie, Val-des-Lacs et Saint-Donat-de-Montcalm. À la création de Notre-Dame-de-Fatima 4 ans plus tard, une partie du territoire de Sainte-Agathe-des-Monts vient s'ajouter à la paroisse de Lantier. C'est le curé Denis Villeneuve qui entreprend la construction d'une véritable église paroissiale que Mgr André Ouellette bénit en août 1965.



1- L'église Sainte-Jeanne-d'Arc de Lac-Carré est terminée en 1963. (source archives diocèse : ph1chr65)



2- L'église Sainte-Maria-Goretti de Lantier est érigée en 1965. (source archives diocèse : ph2chr65)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

66 - LAC LABELLE ET LAC-CASTOR / 1950-1960

Lac-Labelle

Répondant à l'appel de la colonisation, un groupe de colons de Saint-Jérôme, Bisson, Godard, Boivin, Pagé, Gagnon, Labelle, Monette, Brassard, Demers, Rochon, Sanderson, Gauthier viennent s'établir à la tête du lac Maskinongé dans le canton Joly à l'automne 1878. Au printemps suivant, le curé Labelle fait ainsi rapport à l'évêque d'Ottawa, Mgr Thomas Duhamel : «Le grand lac Maskinongé a une longueur de 10 milles avec un rétrécissement de $\frac{3}{4}$ d'arpent au milieu. C'est là que je veux placer l'église. Quel beau site! Déjà 12 colons ont pris des lots et y travaillent.». En 1883, Pierre Nantel conduit les travaux qui ouvrent un bon chemin entre la chapelle de la chute aux Iroquois et le lac Maskinongé qui sera renommé Labelle après le décès de l'apôtre de la colonisation. L'année suivante, le chemin est prolongé jusqu'au canton La Minerve où le premier ministre Adolphe Chapleau est à se faire construire un camp de pêche et de chasse sur une île.

Avec l'arrivée du chemin de fer à Labelle en 1893, des notables montréalais, hommes d'affaires, professionnels et politiciens s'amènent au lac Labelle en touristes; le Canadien Pacifique facilite leur voyage en organisant des excursions en train à la saison printanière de pêche et à la saison automnale de chasse. Au début du XXe siècle, les familles Brisson, Bastien, Masson, Vénat et Genêt y ont déjà une résidence d'été et les membres du Club-du-lac-Labelle, un club privé de pêche et de chasse, s'y déplacent avec un yacht baptisé «Le Roi du Nord».

En 1951, à la demande du curé Anthime Sicotte de Labelle, Mgr Limoges fixe la limite territoriale entre la paroisse de La Nativité et la mission Notre-Dame-du-lac-Labelle confiée au vicaire Trépanier. La mission compte alors une vingtaine d'agriculteurs permanents et plus de 120 résidences de villégiateurs sur les berges du grand lac; on y retrouve également l'hôtel de La Clairière, les maisons de pension Baudart et Terrault et la plage Jubinville fort populaire pour les pique-niques et les fêtes champêtres. C'est souvent en chaloupe que plusieurs fidèles se rendent à la petite chapelle érigée sur la terre d'Arthur Francoeur.

Dans son rapport annuel de 1952, l'abbé Trépanier écrit à Mgr Limoges : «Une paroisse peut être viable au lac Labelle si le gouvernement consent à ouvrir un bon chemin vers la paroisse de Vendée où des jeunes familles pourraient s'installer». La mission ne deviendra jamais toutefois. En 1959, une nouvelle chapelle plus vaste est construite près de la première et, en 1982, Mgr Jean Gratton, l'évêque de Mont-Laurier, érige canoniquement la mission en fabrique de desserte.

Lac-Castor

Après la fonte du glacier et l'apparition de la vie animale sur le Plateau laurentien, tout le bassin de la rivière Petite-Nation est sillonné par des bandes anishinàbeg, désignées comme les Weskarinis par Champlain en 1613. Le Piamik, le lac Castor, est particulièrement fréquenté pour la prise de ces mammifères rongeurs dont le poil exceptionnel est recherché pour la fabrication des chapeaux de feutre en France. Pendant des siècles, les eaux du canton Gagnon n'ont pas de secrets pour ces autochtones chassant et pêchant en clan familial de 15 à 30 personnes. La quasi-totalité de leurs moyens de subsistance est tirée des animaux chassés : la viande pour l'alimentation, les os pour fabriquer divers outils, la fourrure pour se protéger des rigueurs de l'hiver, le cuir pour les vêtements et les chaussures, la babiche pour les raquettes. Le bouleau leur fournit l'écorce nécessaire à leurs canots et leurs contenants. Ils fabriquent couteaux, grattoirs, pointes de lances et de flèches avec le quartz et le silex troqués aux Hurons-Wendats sur les battures de l'Outaouais à l'embouchure de la Petite-Nation durant la saison estivale des mariages.

Dans le canton Gagnon, la colonie agricole du lac Castor naît durant la crise économique des années 1930. Y voyant une solution à cette profonde dépression, Mgr Limoges lance alors une campagne d'occupation du sol et, au milieu de la décennie, il met sur pied la Société diocésaine de Colonisation. Animée par l'abbé Pierre Neuve et le Supérieur Robert Jutras du séminaire diocésain, la Société regroupe l'agronome Beaudin, l'agent des terres Ouellette, l'avocat Charrette, le marchand-général Moncion et les agriculteurs Forget et Demers de Mont-Laurier. Ses premières actions sont le recensement des adolescents aptes à devenir colons et l'aide aux agronomes gouvernementaux dans leur inventaire des lots inhabités propices à l'agriculture à travers le diocèse. Rapport en main, la Société obtient du gouvernement que les premiers rangs attenants aux lacs Castor et Poisson-Blanc soient retirés de la concession forestière de l'entreprise Singer. Le missionnaire-colonisateur Ernest Léonard y conduit dès lors, les premières familles de défricheurs, Potvin, Laramée, Lacasse, Grégoire, Séguin.

Au début de la décennie 1950, les défricheurs érigent une petite chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Grâce dans l'espoir d'avoir un curé résidant. Le nombre d'habitants n'entraînera toutefois jamais l'établissement d'un prêtre en permanence et les fidèles de lac Castor continueront d'être desservis dans leur chapelle par des prêtres venus de La Minerve et de L'Annonciation.



1 - Corvée de construction de l'église Notre-Dame-du-Lac-Labelle en 1959. (source archives diocèse : ph1chr66)



2 - L'église Notre-Dame-de-Grâce de Lac-Castor en 1951. (source archives diocèse : ph2chr66)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

67 - MONT-LAURIER, CŒUR-IMMACULÉ-DE-MARIE / 1950-1960

Une augmentation des naissances

La ville épiscopale connaît une importante augmentation des naissances au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale au point où, afin de désengorger la cathédrale, la grande chapelle du séminaire Saint-Joseph doit accueillir les fidèles du quartier Rapide-de-l'Original pour la messe de minuit à compter de Noël 1949. Dès lors, ces familles espèrent la formation d'une nouvelle paroisse de leur côté de la Lièvre en rappelant que Mgr Thomas Duhamel d'Ottawa avait d'abord projeté construire l'église de Notre-Dame-de-Fourvière sur le versant de la colline Alix en 1896. Leur idée fait son chemin mais, trois ans plus tard, l'histoire s'écrit autrement.

Le Bas-du-Village

La seconde paroisse de Mont-Laurier est formée en 1952, non pas avec les fidèles du quartier du Rapide mais avec les 270 familles du Bas-du-Village. Défriché par François Thibault et ses fils à compter de 1886, ce quartier de la rive droite du ruisseau Villemaire est le plus industrialisé de la ville. Dès 1890, Séraphin Bock y opère la scierie Eagle Lumber sur la berge de la Lièvre. Avec l'arrivée du chemin de fer en 1909, tout le quartier devient une véritable cour à bois alors qu'hôteliers et commerçants animent la rue de la Gare et que de nouvelles industries s'activent : tannerie coopérative sur le bord de la rivière et atelier de portes et fenêtres sur la berge du ruisseau Villemaire. Au fil des années, le Bas-du-village continue d'affirmer son caractère industriel : carrière, forges, sablières, cimenterie, salaison, boulangerie, laiteries, usine d'embouteillage, ateliers d'usinage, usine de bois déroulé, usine de bois pressé. L'ouverture de boulevard Albiny-Paquette en 1940 y accentue également le secteur commercial : stations-service, restaurants, motels, concessionnaires-automobiles, épiceries, quincailleries, entreprises de construction, de transport lourd et de déneigement, centre d'achats, commerces de meubles, de plein air et de sports motorisés. Des services gouvernementaux, Hydro-Québec, ministère des Transports, Sûreté du Québec, Société des Alcools, ministère du Bien-Être et de la Famille y ont également pignon sur rue. Les loisirs n'y sont pas en reste avec patinoires, stade de baseball, salle des raquetteurs, salon de quilles, parc des Canotiers, piste de ski de fond, piste cyclable et parc à neige.

Un bâtisseur énergique

C'est au lendemain du Congrès Eucharistique de juin 1952 que Mgr Limoges divise le territoire de la paroisse-cathédrale pour donner naissance au Cœur-Immaculé-de-Marie qu'il confie au curé Ernest Léonard. Natif de Saint-Jovite en 1903, ce prêtre entreprenant et sympathique a été directeur des élèves au séminaire Saint-Joseph et à l'école d'Agriculture avant

d'œuvrer comme curé. Confirmant sa renommée de bâtisseur, il choisit de construire l'église de sa jeune paroisse au pied de la colline où l'entrepreneur Samuel Ouellette a extrait le beau granite gris de la cathédrale en 1918. Après qu'un ami, le docteur Gustave Roy, lui ait fait don d'un vaste emplacement attenant au grand poulailler de sa ferme avicole, il y célèbre une première messe en plein air devant plus de 800 personnes. Il profite aussi de l'occasion pour lancer une importante souscription en argent et matériaux afin de faire avancer son projet de construction.

Au cours des 2 années subséquentes, les messes dominicales ont lieu à l'école de la Madone inaugurée en 1952. Celles de la semaine sont célébrées chez l'entrepreneur Émilien Legault. Appuyé de ses premiers marguilliers Alcide Pelletier, Émilien Legault et Freddy Léonard, l'énergique curé accentue ses démarches. À l'instar du temple de Val-Limoges qu'il a réalisé 3 ans plus tôt avec le contremaître Fernand Saint-Louis, il enrôle paroissiens et Chevaliers de Colomb dans des corvées et des bis. Répondant à son appel, ouvriers, camionneurs, opérateurs de machinerie lourde s'engagent à donner bénévolement 6 jours de travail pour la construction de l'église et du presbytère. La paroisse-cathédrale fait un don de 5 000\$ et la jeune Fabrique un emprunt de 100 000\$ pour compléter la somme déjà amassée par les nombreux bingos.

Les travaux de construction débutent en juin 1954. La pierre angulaire est bénie en novembre et le temple, dessiné par l'architecte Jean-Charles Fortin de Val-d'Or, est inauguré par Mgr Limoges en présence de nombreux paroissiens, le 12 septembre 1955.

Les années subséquentes

En mai 1961, Ernest Léonard est appelé à la construction d'une autre église à Saint-Donat-de-Montcalm. Le curé Albert Brodeur prend sa relève au Cœur-Immaculé-de-Marie et, en octobre suivant, il assiste l'évêque-auxiliaire André Ouellette qui bénit les trois cloches de bronze nommées Jésus, Marie et Joseph. Quelques jours plus tard, une cérémonie semblable les réunit à nouveau pour la bénédiction de la pierre angulaire de l'école de la Carrière érigée tout près.

Dix ans après son inauguration, l'église est durement touchée par un violent incendie dans la nuit du 13 janvier 1965. Après modification des plans originels pour obtenir une toiture plus élancée, le nouveau temple est béni par Mgr Ouellette en juin 1967; un remarquable Christ aux grandes mains, œuvre de Roger Langevin, rehausse le bel intérieur. Décédé 5 mois plus tard, le regretté Ernest Léonard sera le premier à être inhumé dans le nouveau cimetière du Cœur-Immaculé-de-Marie dominant le Bas-du-Village.



1- Messe en plein air devant plus de 800 personnes sur le site de la future église du Cœur-Immaculé-de-Marie à Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph1chr67)



2- Dessinée par l'architecte Jean-Charles Fortin, l'église et le presbytère du Cœur-Immaculé-de-Marie sont érigés en 1954-1955. (source archives diocèse : ph2chr67)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

68 - MANIWAKI / 1950-1960

Christ-Roi

À l'instar de tout le Québec, Maniwaki connaît une sensible augmentation des naissances au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale. Cette situation amène les pères oblats, responsables de la paroisse-mère de L'Assomption depuis un siècle, à émettre l'idée de prendre 200 familles de part et d'autre de la rivière Désert pour qu'elles deviennent l'assise d'une nouvelle paroisse.

Chargé d'analyser les avantages et les inconvénients de cette proposition des Oblats, l'abbé Adrien Cadotte, le chancelier du diocèse, remet un rapport favorable à son évêque en 1952. Son document suggère également que le service religieux de cette nouvelle paroisse se fasse en français et en anglais afin de satisfaire les familles irlandaises anglophones de L'Assomption qui réclament une paroisse autonome depuis un certain temps. Daté de mars 1953, le décret épiscopal d'érection parle « d'une paroisse de 4 milles de long et 3 milles de large dédiée au Christ-Roi suivant la devise de l'évêque du diocèse. ». Maurice Gareau, le curé fondateur, procède à l'élection des premiers marguilliers Dan Murphy, Ambrose McLaughlin et Rodolphe Saumure. Les premières célébrations religieuses se font dans une chapelle temporaire.

Après don du terrain de la petite Montagne par Ernest Nault, la construction de l'église est confiée à l'entrepreneur Isidore Guindon d'après les plans et devis de l'architecte Charles Grenier. Avec cour intérieure, le temple de style espagnol est relié au presbytère. Les vitraux-chemin de la croix sont l'œuvre de Vincenti Poggi alors que les bancs viennent des ateliers Nilus Leclerc de L'Islet. Arrivées de la fonderie Paccard d'Annecy en France, les trois cloches sont nommées Christ-Roi, Marie et Joseph. Menés efficacement, les travaux de construction durent à peine 3 mois et l'inauguration a lieu en la fête du Christ-Roi en octobre 1953. Les sermons de circonstance sont prononcés en français par l'abbé Fernand Parent et en anglais par l'Oblat Paul-Émile Nault, un fils de Maniwaki.

En 1960, le curé Gareau lance l'idée d'ouvrir une école Ménagère dans sa paroisse du Christ-Roi. Son projet sourit à l'évêque de Mont-Laurier et à tout le clergé de la Haute-Gatineau mais la réforme scolaire issue du ministère de l'Éducation vient mettre fin au projet.

À l'automne 1985, le curé René Brault fait entreprendre une rénovation intérieure de l'église par les artistes Roger Langevin et Pierre Charbonneau de Mont-Laurier. Avec des éléments de l'air, de l'eau et de la croix, un beau vitrail venu des ateliers Bettinger est dressé dans le chœur. Le bas-relief de la dernière Cène est mis en valeur et la statue du Christ-Roi quitte le chœur pour trôner à l'entrée de l'église.

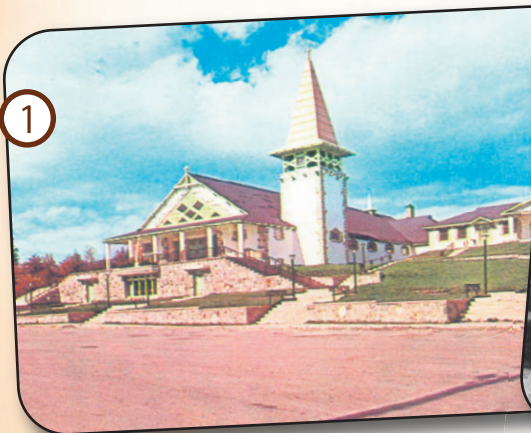
Saint-Patrick

En 1948, à la requête des anglophones de Maniwaki de former une paroisse autonome, Mgr Limoges répond qu'il lui semble impossible d'y arriver avec seulement 69 personnes réparties en 17 familles dans la paroisse de L'Assomption. Cinq ans plus tard, leur demande est en partie satisfaite avec la fondation de la paroisse Christ-Roi où les offices sont bilingues. De plus, la majorité des marguilliers sont de langue anglaise et les Irlandais ont la dispense du jeûne du carême pour la Saint-Patrick.

Malgré la place enviable qu'ils occupent dans la paroisse, les anglophones continuent de revendiquer plus d'importance pour leur langue. Agacé, le curé Maurice Gareau de Christ-Roi leur reproche de ne pas faire les efforts nécessaires pour apprendre le français et s'intégrer à la majorité. Inquiet de ce litige qui amène les Irlandais à quitter l'église pour celle des Anishinàbeg, Mgr Limoges délègue son chancelier Adrien Cadotte pour analyser avantages et inconvénients à former une paroisse anglophone autonome.

En juillet 1956, après autorisation du Vatican, Mgr Limoges érige la paroisse de Saint-Patrick avec les familles anglophones de Maniwaki, Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau, Bois-Franc et Sainte-Famille-d'Aumond, les premiers marguilliers sont Ambrose McLaughlin, Robert Kelly et Charles Keegan. Pendant trois ans, les Oblats de Maniwaki et le père Pocok d'Ottawa se chargent des offices religieux alors que l'évêché de Mont-Laurier multiplie les démarches pour trouver un curé anglophone. Après appel à 11 diocèses et 6 Communautés religieuses à travers le Canada et les États-Unis, ces efforts sont récompensés. Dépêché auprès du cardinal Cushing à Boston, Mgr André Ouellette revient avec Gérard Dacier, le vicaire de Salem, la paroisse natale de l'évêque-auxiliaire de Mont-Laurier.

Énergique, travailleur et parfait bilingue, le curé Dacier œuvre à Saint-Patrick pendant 4 ans et c'est lui qui orchestre la construction de l'église. D'abord prévue sur les terrains de l'exposition, le site est déplacé de l'autre côté de la rivière Désert à la suite d'un vote des paroissiens. Dessiné par l'architecte André Simon de Mont-Laurier, le temple est construit par l'entrepreneur Gilles Ledoux. Après la mise en place des bancs fabriqués par Élisée Richard, Mgr Ouellette procède à la bénédiction de l'église, le 29 octobre 1961. La paroisse compte alors 360 communicants répartis dans 85 familles de la Haute-Gatineau. Le presbytère est construit quatre ans plus tard.



1

1- Dessinés par l'architecte Charles Grenier, l'église et le presbytère du Christ-Roi sont érigés en 1953 sur la petite Montagne à Maniwaki. (source archives diocèse : ph1chr68)



2

2- Dessinée par l'architecte André Simon, l'église des anglophones catholiques de Saint-Patrick est érigée en 1961. (source archives diocèse : ph2chr68)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

69 - SAINTE-AGATHE-DES-MONTS ET LAC-CROCHE / 1950-1960

Notre-Dame-de-Fatima

Au moment de sa fondation en juin 1861, la paroisse de Sainte-Agathe s'étend sur un vaste territoire dans le nord du comté de Terrebonne. En 1917, ce territoire est subdivisé une première fois alors que les familles établies au moulin Bélisle près du chemin de fer obtiennent la formation de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Val-David avec une partie des cantons Morin, Wexford et Doncaster.

Une seconde division s'effectue au milieu de la décennie 1950 alors que Sainte-Agathe-des-Monts, à l'instar de toute la Province, connaît une augmentation significative des naissances. Établis entre la voie ferrée et la rivière du Nord, des fidèles se regroupent pour adresser une requête demandant la formation d'une nouvelle paroisse et la nomination d'un curé résidant à l'évêque Joseph-Eugène Limoges.

Après analyse des avantages et des inconvénients de la demande par le chancelier Adrien Cadotte du diocèse, l'évêque décrète l'érection de la paroisse Notre-Dame-de-Fatima en mai 1956; son territoire s'étend sur 3 municipalités dans le nord de la paroisse-mère. Outre les familles du boulevard, celles des rues Notre-Dame et Saint-Jacques dans la ville de Sainte-Agathe-des-Monts sont également intégrées dans cette subdivision du territoire. Au nord, la paroisse va jusqu'à la source de la Nord au lac Brûlé, englobant de riches domaines et l'accueil Guay tenu par les Oblates Missionnaires de Marie-Immaculée. À l'ouest, le territoire s'étend jusqu'au développement Des Grois en passant par le mont Castor et le lac Manitou à Ivry.

C'est à Simon L'Allier, le curé fondateur, que revient le mandat de construire l'église, comme il l'a si bien fait à Grand-Remous sur la Gatineau et à La Conception sur la Rouge. Aurèle Légaré fait don d'un vaste terrain, la paroisse-mère fait don de 7 000\$ et les travaux débutent à l'automne 1956. La construction se fait par étapes en suivant les moyens financiers disponibles. Au printemps qui suit, la messe dominicale est célébrée au sous-sol du bâtiment; cette salle deviendra Centre Communautaire de la municipalité plus tard.

En 1960, les cérémonies quittent le sous-sol pour la grande nef. Tous les fidèles mettent la main à la pâte et la générosité de l'association des Œuvres et des Loisirs est remarquable. Quelques années plus tard, le curé André Cadieux témoigne ainsi de leur détermination : «En moins de 5 ans, ces hommes et ces femmes, issus de la classe populaire, bâtirent une église, un Centre Communautaire et un presbytère... Un paroissien donna un magnifique terrain, monseigneur donna un magnifique curé et les paroissiens firent le reste.»

Lac-Croche

À compter de la décennie 1930, la beauté géographique du canton Lussier attire plusieurs villégiateurs de la région montréalaise qui passent leurs fins de semaine et la saison estivale au lac Sylvere et autour des bassins qui forme le lac Croche. Ces familles sont toutefois à plus de 16 kilomètres des offices religieux célébrés à l'église de Saint-Donat-de-Montcalm.

En 1957, Mgr Joseph-Eugène Limoges acquiesce à leur requête et demande au curé Anthime Sicotte de Saint-Donat de voir à leur construire une chapelle sur le terrain donné par Armand Provost. L'entrepreneur Lionel Simard est chargé de son érection suivant plans et devis de l'architecte montréalais Charles Grenier. Après une longue procession de plus de 1 000 personnes derrière la statue de Notre-Dame-de-la-Garde, Mgr André Ouellette procède à sa bénédiction en novembre 1957. La chapelle est d'abord ouverte au cours de l'été seulement alors que curé et vicaire de Saint-Donat viennent y célébrer la messe dominicale. À compter de 1965, le vicaire Jean Levert y occupe une maison transformée en presbytère durant la saison estivale.

En août 1970, Mgr André Ouellette érige la mission en fabrique de desserte; à cette fin, un territoire de 10 kilomètres carrés est détaché de Saint-Donat-de-Montcalm. La communauté compte alors 535 familles, très majoritairement des vacanciers qui envahissent les berges des lacs entre mai et novembre. L'administration est confiée à 6 marguilliers dont 5 sont résidents de Montréal. Le curé Jean Levert, sociologue, œuvre sur le plan diocésain durant la semaine et revient à Notre-Dame-de-la-Garde la fin de semaine, comme plusieurs de ses paroissiens.

Présidé par Laurette Bernard, le Conseil de pastorale porte une attention spéciale aux personnes retraitées et à la pastorale touristique; à cette fin, le feuillet paroissial s'efforce de rejoindre toutes les familles jusqu'à leur domicile de la région montréalaise. Durant l'été, la population de Lac-Croche atteint 2 300 personnes, majoritairement francophones; on y compte également plusieurs familles des diverses ethnies européennes qui s'impliquent dans la communauté.

En 1977, le curé Levert devient vicaire-général de l'évêque Jean Gratton et Alain Morin du Service diocésain de Recherche est chargé de l'aider à titre d'animateur paroissial la fin de semaine. Oeuvrant désormais à plein temps à l'évêché de Mont-Laurier, Jean Levert quitte Notre-Dame-de-la-Garde deux ans plus tard et le curé Ludger Sigouin assure la relève.



1- L'église Notre-Dame-de-Fatima de Sainte-Agathe-des-Monts érigée entre 1956 et 1960. (source archives diocèse : ph1chr69)



2- L'église Notre-Dame-de-la-Garde de Lac-Croche est érigée en 1957. (source archives diocèse : ph2chr69)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

70 -MGR ANDRÉ OUELLETTE

Nommé évêque-auxiliaire de Mgr Limoges par le pape Pie XII en décembre 1956, Louis-André Ouellette est né au Massachusetts en 1913, de Céline et Amédée Ouellette, un contremaitre de tannerie. Après son école primaire à Salem aux États-Unis, le jeune Franco-américain poursuit ses études classiques et théologiques à Trois-Rivières où il est ordonné prêtre en 1938. Travailleur et brillant, il entreprend une carrière de professeur de philosophie et d'anglais au séminaire de Trois-Rivières, de théologie et de français à l'Université Laval à Québec. Il est également aumônier de la J.E.C. et chapelain des Dominicaines. Au moment de sa nomination à l'épiscopat, il est Supérieur des Petit et Grand séminaires de Trois-Rivières et président de la Fédération des collèges classiques du Québec. Après son sacre présidé par Mgr Limoges à Trois-Rivières, il est accueilli chaleureusement par les diocésains et le clergé de Mont-Laurier en mars 1957.

Le diocèse de 1957

Nommé également vicaire-général du diocèse, Mgr Ouellette entreprend son travail d'évêque-auxiliaire à la lumière d'un rapport de Claude Ryan, le secrétaire national de l'Action Catholique. Chargé de synthétiser l'enquête sur le diocèse de Mont-Laurier menée rigoureusement pendant 2 ans par les 53 curés et les responsables laïcs, celui-ci présente un tableau complet des forces et faiblesses du territoire apostolique de Mgr Limoges.

Le grand diocèse laurentien compte 65 000 âmes; dix paroisses dénombrent plus de 300 familles, vingt en ont entre 100 et 300 alors que dix-huit en comptent moins que 100.

La foresterie, l'agriculture, le travail ouvrier et le tourisme sont les principales ressources économiques. Les régions rurales sont bien structurées avec 13 coopératives agricoles comptant 1 600 membres, 20 Caisses populaires, plusieurs sections de l'Union Catholique des Cultivateurs ainsi que de nombreux cercles de Fermières et de jeunes Agriculteurs. Le monde ouvrier est moins bien structuré avec 9 syndicats regroupant à peine 300 membres. 94% des femmes sont occupées exclusivement aux travaux domestiques et seulement 15% des familles ont un téléviseur.

Le diocèse compte également 28 sections de la Société Saint-Jean-Baptiste avec 2 330 membres, 5 Conseils de Chevaliers de Colomb, 3 Cercles des Filles d'Isabelle, 4 Clubs Richelieu, 4 Clubs 4-H, 15 Chambres de Commerce et 2 Sociétés Saint-Vincent-de-Paul.

Un apostolat diversifié

Au fil des années, Mgr Limoges est devenu le doyen de l'épiscopat canadien et certaines fonctions épiscopales lui sont devenues épuisantes. Ces tâches reviennent à son

auxiliaire qui prend charge des visites pastorales et des cérémonies d'ordination trop éloignées. L'apostolat de Mgr Ouellette prend diverses formes. On le voit prêchant des retraites, donnant des cours de théologie au clergé et aux laïcs, remplaçant un professeur en convalescence au séminaire Saint-Joseph et orchestrant la grande fête champêtre sur les parterres avant du séminaire pour le 40e anniversaire d'épiscopat et le 60e anniversaire de sacerdoce de Mgr Limoges.

Après le décès de celui-ci en mars 1965, Mgr André Ouellette est intronisé 3e évêque du diocèse de Mont-Laurier lors d'une fête mémorable qui rassemble des milliers de diocésains sur le versant de la colline Alix. L'événement lui donne l'occasion d'entretenir les fidèles présents sur les rémissions liturgiques du Concile Vatican II et sur les inquiétudes des Institutions scolaires diocésaines face aux changements annoncés par le ministère de l'Éducation.

L'enseignement épiscopal

Si le concile Vatican II et les conséquences de la Révolution tranquille sont au cœur de l'épiscopat de Mgr Ouellette, ses lettres et mandements pastoraux font connaître le pasteur et l'homme en laissant transparaître son respect de l'Église, son dévouement, sa charité et son attention aux besoins des temps nouveaux.

Respectueux de l'apport des Communautés religieuses à la vie du diocèse, il n'hésite pas à rappeler à son clergé de faire preuve de plus de considération pour les religieuses et les religieux. Avec justesse, il s'inquiète du problème causé par les mariages de jeunes qui se terminent trop souvent par un échec. Soucieux du patrimoine et de l'histoire, on le voit mettre les curés en garde contre la volonté de défaire l'autel majeur des églises même s'ils ont l'autorisation de placer un autel face aux fidèles. Il leur demande également de consolider les organismes déjà existants plutôt que de songer à en lancer de nouveaux. À quatre occasions durant son épiscopat, il se rend à Sao Paulo au Brésil pour apporter son appui aux missionnaires du diocèse, Samson, Bélanger, Forget, Millette, Legault, Laflamme qui œuvrent en paroisse, dans l'enseignement et les soins aux malades, de concert avec les missionnaires d'Ottawa. En 1972, 47 hommes et femmes natifs du diocèse de Mont-Laurier œuvrent comme missionnaires à travers le Monde.

Devenu évêque émérite en 1978, Mgr Ouellette consacre les dernières années de sa vie aux précieuses archives diocésaines où il est un phare pour la recherche historique. Décédé en octobre 2001, sa dépouille repose avec ses deux prédécesseurs sur le parvis de la cathédrale de Mont-Laurier, une patrie d'adoption qu'il a profondément aimée.



1- Mgr Limoges et son évêque-auxiliaire arrivé de Trois-Rivières en 1956. (source archives diocèse : ph1chr70)

2- L'intronisation de Mgr André Ouellette comme 3e évêque du diocèse de Mont-Laurier sur les parterres du séminaire de la colline Alix en juin 1965. (source archives diocèse : ph2chr70)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courant
historien

71 - LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Arrivé à Mont-Laurier alors que l'Église omniprésente incarne encore celle de l'ordre établi par les deux premiers évêques, Mgr André Ouellette doit composer avec les changements sociaux issus de la Révolution tranquille durant les premières années de son épiscopat.

Une société en mutation

À l'instar du Québec, la société diocésaine vit une profonde mutation et l'évêque doit conduire sa barque sur une mer particulièrement houleuse. Le modèle traditionnel de la famille, avec nombreux enfants, père incontesté et mère valorisée en reine du foyer, est à présent remis en question. Si élevé quelques années plus tôt, le taux de natalité chute rapidement avec les moyens contraceptifs, la recherche du bien-être matériel, le travail des femmes hors du foyer, les filles plus instruites qui pensent autant à travailler avec le diplôme obtenu qu'à fonder un foyer, les mariages tardifs après de longues études et l'augmentation des divorces.

Avec la publicité télévisée, les nouveaux produits se multiplient et la consommation s'intensifie. Les mœurs se transforment alors que l'Exposition Universelle de Montréal ouvre le Québec au monde. Les valeurs religieuses demeurent bien ancrées mais l'influence de l'Église diminue alors que les vocations sacerdotales connaissent une baisse vertigineuse. De plus en plus pluraliste, la société diocésaine voit naître de nouveaux groupes religieux.

La création du ministère de l'Éducation amène aussi de profonds changements dans le monde scolaire diocésain. À l'instar des Communautés religieuses quittant les unes après les autres la direction des écoles et des hôpitaux, les prêtres doivent faire leur deuil de grandes institutions scolaires où ils ont investi cœur, temps et économies. C'est le prix à payer pour la laïcisation des structures au Québec. Pour le clergé du diocèse, certains de ces changements s'avèrent brusques et souvent cruels d'autant qu'il faut vivre avec une nouvelle notion de la famille et la reconnaissance civile du divorce.

La fin d'une époque

Pour expliquer la vente du séminaire diocésain à la Commission scolaire régionale Henri-Bourassa, Mgr André Ouellette évoque des motifs financiers et académiques en juin 1965; financièrement, l'institution accumule les déficits et il est impossible d'en demander plus aux parents; académiquement, il s'avère très difficile de faire subsister un établissement de 300 élèves alors que le ministère exige au moins 1 500 élèves pour organiser un enseignement répondant à la diversité des aptitudes et des aspirations des jeunes. Face à l'impasse, il accepte l'offre de la Commission scolaire qui, après étude des besoins et des disponibilités, en est venue à la conclusion que le séminaire de la colline Alix est l'édifice idéal pour l'école Polyvalente en gestation.

Cette vente s'avère un grand déchirement pour plusieurs prêtres qui ont investi beaucoup d'économies et enseigné à des salaires dérisoires afin de boucler le budget de l'institution. Le séminaire assurait la relève du clergé diocésain; à sa fermeture en 1965, il compte 145 prêtres parmi ses anciens élèves.

Le rapport Parent marque également la fin de l'école Normale Christ-Roi en juin 1966. Malgré les améliorations constantes et les succès obtenus, les revenus de l'établissement ne suffisent plus à répondre aux exigences académiques du ministère de l'Éducation qui envisage une nouvelle voie pour la formation des maîtres. À sa fermeture, l'édifice est acheté par la Commission scolaire pour y loger l'éducation des adultes et la résidence des étudiantes de la Polyvalente.

L'Institut Familial de Nominique connaît un sort identique. Dans cette société en mutation, les filles ne se voient plus comme de futures épouses et mères mais plutôt comme des personnes libres et autonomes qui peuvent être épouses et mères. L'établissement ferme ses portes en juin 1965 alors que l'enseignement ménager est désormais intégré à l'enseignement secondaire plus polyvalent.

À Mont-Laurier, le rapport Parent continue à faire des bouleversements. Après le séminaire Saint-Joseph, l'école d'Arts et Métiers et l'école d'Agriculture doivent également se résigner à fermer leurs portes. L'enseignement professionnel est maintenant partie intégrante des cours offerts par la polyvalente Saint-Joseph. Jugée vitale pour l'économie du diocèse durant les années de récession économique et les décennies subséquentes, l'école d'Agriculture termine ses activités avec une poignée de diplômés en mai 1967.

La commission Dumont

Cette mutation sociale interroge sérieusement les évêques du Québec dont l'influence ne cesse de diminuer. Afin de trouver réponses à leurs interrogations et de nouvelles pistes de réflexion, ils mettent sur pied une Commission d'Enquête au printemps 1968.

À l'invitation lancée par l'évêque André Ouellette, des diocésains de partout se présentent devant la commission présidée par le sociologue Fernand Dumont à Mont-Laurier en mai 1970. Avec franchise, avec agressivité parfois, ils s'expriment sur le mariage des prêtres, la morale conjugale, l'indifférence des jeunes, l'abandon du sacerdoce, le désir de libération, les richesses de l'Église, la recherche du bonheur terrestre, l'autoritarisme du clergé et la baisse de la pratique religieuse.



1- Mgr Louis-André Ouellette, évêque-auxiliaire entre 1956 et 1965, 3e évêque du diocèse de Mont-Laurier entre 1965 et 1978 : (source archives diocèse : ph1chr71)



2- L'école Normale du Christ-Roi ferme ses portes avec la Révolution tranquille. (source archives diocèse : ph2chr71)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

72 -LE CONCILE VATICAN II

Entre octobre 1962 et décembre 1965, Mgr André Ouellette participe activement au Concile Vatican II. Après 3 années de préparation, tous les évêques du monde, les pères du Concile, se rassemblent à Rome pour mettre l'Église catholique à jour. D'abord éloigné des avant-gardistes, l'évêque-auxiliaire de Mont-Laurier est finalement gagné à l'esprit réformateur du Concile; l'Église du statu quo sécurisant devient plus vivante et plus changeante. « Le Concile est terminé à Rome mais il commence chez nous. » écrit-il à son retour. Il a maintenant le mandat d'appliquer les décrets conciliaires dans son diocèse qui vit une désertion des églises, une baisse des vocations sacerdotales et les interrogations de plusieurs prêtres sur leur avenir.

Les réformes liturgiques

Avec doigté, il fait appliquer les réformes liturgiques qui sont la manifestation la plus apparente du renouveau catholique : liturgie en français, messe face aux fidèles, communion dans la main, homélie remplaçant le sermon autoritaire, lecture et communion confiées à des laïcs, clergé en costume civil, messe le samedi soir, modification du jeûne eucharistique, nouveau rituel du baptême, nouveau missel, abolition des classes lors des mariages et des funérailles, sélection des statues dans les églises au risque de voir disparaître des trésors artistiques ou historiques.

Longtemps sécurisés par une Église immobile avec les mêmes pratiques, certains diocésains résistent à ces changements. Appréhendant cette Église renouvelée avec une pratique plus personnelle et plus engagée, ils estiment que ces réformes sont responsables de tous les maux qui affligent l'Église diocésaine.

Une collaboration renouvelée

Dans la foulée de Vatican II, Mgr Ouellette incite clergé et laïcs à repenser responsabilités et collaboration. Afin que l'esprit conciliaire gagne têtes et cœurs, il convie son clergé à un important recyclage de trois semaines à la maison des Sœurs de Sainte-Croix à Pierrefonds. Un premier groupe de 41 prêtres participent à la session de novembre 1968 et un autre de 35 prêtres à celle de janvier 1969. Tous s'impliquent assidûment dans l'étude des documents du Concile, ne revenant dans le diocèse que pour le ministère de fin de semaine. Suite à cette session, le clergé diocésain poursuit ses discussions sur l'éducation permanente des prêtres, le traitement financier, la répartition des tâches, le regroupement des paroisses et la pastorale touristique; avec une population de 69 000 âmes, le diocèse de Mont-Laurier accueille alors 92 000 villégiateurs durant l'été.

Incité par Mgr Ouellette, le clergé met aussi sur pied les Zones pastorales et le Conseil presbytéral. Territoire entre la paroisse et le diocèse, la zone est un lieu où les prêtres d'un secteur se regroupent pour élaborer et réaliser des projets pastoraux. Naissent ainsi les zones, Maniwaki, la Gatineau, Mont-Laurier, la Lièvre, L'Annonciation-Labelle, Saint-Jovite et Sainte-Agathe-des-Monts; les laïcs y rejoignent le clergé au fil des mois qui suivent. À l'instar du Conseil Diocésain de Pastorale qui naîtra plus tard, le Conseil Presbytéral est lieu de dialogue et de concertation entre l'évêque et un groupe de prêtres élus par leurs confrères. L'optique diocésaine primant sur l'optique personnelle, les membres participent à l'élaboration et la réalisation d'actions diocésaines.

En février 1971, Conseil Presbytéral et Zones sont appelés à jouer un rôle social et politique d'importance devant la menace de fermeture des usines Maki de Maniwaki et Sogefor de Lac-des-Îles. Ces prêtres se joignent à la population dans des manifestations regroupant des milliers de personnes. Ils prennent des positions fermes alors que Mgr Ouellette écrit au premier ministre Robert Bourassa pour lui signifier son appui aux travailleurs qui risquent de perdre gros. Afin que le plus grand nombre de diocésains soient sensibilisés au problème, sa lettre est lue dans toutes les églises du diocèse : « ... des familles souffrent à cause de tergiversations inexplicables... mais j'ai confiance que grâce à l'action concertée des citoyens, les sourds entendront et finiront par soulager cette misère humaine imméritée. ».

En 1971, dans un souci d'efficacité, le Conseil Presbytéral s'engage dans la réorganisation et le regroupement des organismes de service pour en faire le Service diocésain de Pastorale. D'abord logée au Patro Saint-Joseph de la colline Alix avant d'être accueillie à l'évêché de la rue de la Madone, la nouvelle structure regroupe les responsables des diverses pastorales de même que les services de Liturgie, de Communications sociales et de Recherche.

L'appel conciliaire à la collaboration et à la co-responsabilité gagne aussi les laïcs. Malgré la baisse de la pratique religieuse, des laïcs engagés émergent dans les zones pastorales. La catéchèse aux enfants, la liturgie des cérémonies, les fabriques paroissiales, les nouveaux mouvements tels : Renouveau Charismatique, Cursillo, Renouement Conjugal ne reposent plus seulement sur les épaules du clergé. Les laïcs s'impliquent dans tous les domaines. Optimiste, Mgr Ouellette regarde en avant.



1- Mgr Ouellette de Mont-Laurier (au centre) participe activement au Concile Vatican II entre octobre 1962 et décembre 1965. (source archives diocèse : ph1chr72)



2- Les évêques du monde entier prient dans l'immense Saint-Pierre de Rome pour le succès du Concile Vatican II. (source archives diocèse : ph2chr72)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Le Courant
historien

73 - UNE ÉGLISE EN CRISE

Baisse de la pratique religieuse

Avec la décennie 1960, le catholicisme traditionnel encaisse un dur coup à travers le Québec. Dans le diocèse de Mont-Laurier, encore peu urbanisé, la pratique religieuse diminue plus lentement mais elle est partout réelle. Les manifestations extérieures de la foi s'atténuent. La participation aux exercices facultatifs de piété régresse dans toutes les régions du diocèse. Les dévotions populaires, chapelets, chemins de croix, neuvaines dépérissent; encore vivaces chez les aînés, elles sont inconnues chez les jeunes. La pratique dominicale qui a toujours été supérieure à 90% dans le diocèse, descend à moins de 25%; la chute est plus marquée chez les hommes. Chez les jeunes adultes, la pratique est presque réduite à néant.

Plusieurs raisons expliquent cette forte baisse. La principale est la mutation culturelle profonde de la famille qui a toujours été la cellule par excellence de transmission des valeurs religieuses et sociales. La flambée du taux de divorce aidée par l'élargissement de la loi en juillet 1968, les unions irrégulières, le travail des femmes hors du foyer, la baisse de la natalité, le manque d'intégration familiale des enfants, la hausse de la criminalité sont autant de symptômes qui confirment la mutation de la cellule familiale. Cette nouvelle culture est en nette opposition avec le passé religieux diocésain. Avant, on croyait que la Providence avait déterminé à l'avance la place de chacun, maintenant, le fidèle assume son avenir et fait des choix. Rien n'est déterminé, tout est devenu sans cesse à recommencer. La communauté diocésaine devient pluraliste; de nouveaux groupes religieux font des adeptes, soustrayant une adhésion quasi-unanime à l'Église catholique.

Les fêtes de Noël et de Pâques, les mariages, les funérailles et la célébration des sacrements des enfants demeurent par ailleurs des occasions de contact des prêtres avec ces diocésains qui s'éloignent de l'Église. Incité par Mgr Ouellette, le clergé diocésain consacre beaucoup d'énergie à l'évangélisation des distants en ces occasions. Malgré cette période difficile, l'évêque ne perd pas confiance et prie pour que cette désaffection ne soit que temporaire. Il espère qu'après l'échec de ces amours humaines mal comprises, de ce bonheur facile et de cette consommation à outrance, les distants reviendront à l'Église. Il tire beaucoup d'espoir dans l'esprit de renouveau qui souffle lors des rencontres et des sessions de formation où les laïcs affirment leur foi et les prêtres approfondissent leur mission. Malheureusement pour lui, le bruit des choses qui meurent recouvrira encore pour un temps la voix des choses qui naissent.

Crise dans le clergé

La remise en question du sacerdoce chez certains prêtres débute au milieu de la décennie 1960 avec la vente du séminaire Saint-Joseph où plusieurs envisageaient d'y consacrer leur vie dans l'éducation et avec le retour des études universitaires pour plusieurs d'entre eux.

Au printemps 1970, un groupe de prêtres se rencontrent au lac Supérieur pour échanger sur les difficultés rencontrées à leur retour des études et leur désir de mieux servir le diocèse. En présence de Mgr Ouellette, 25 prêtres s'interrogent ouvertement à savoir si le rôle qu'ils jouent maintenant correspond à la conception qu'ils s'étaient faite lors de leur études théologiques. Les questions sont nombreuses : impact des études universitaires récentes, utilisation des nouvelles compétences, collaboration curés-vicaires, pastorale trop loin des couples et des jeunes travailleurs, dynamisme des équipes pastorales, traitement salarial, célibat. L'insécurité est grande et le questionnement se poursuit pendant des mois : où situer le prêtre dans un monde qui prend ses distances face à l'Église? Impuissants devant l'indifférence des fidèles, insécures dans la vie en paroisse où les fidèles ne pratiquent plus, plusieurs prêtres remettent en question les conditions dans lesquelles ils exercent leur sacerdoce. Le problème de la rémunération revient souvent; certains désirent un travail professionnel qui les rendrait autonomes. D'autres rejettent les structures traditionnelles et parlent de chinoiserie liturgiques.

Pour certains, l'heure d'un nouveau choix de vie est maintenant venue : 11 prêtres, 10% du clergé diocésain, quittent les rangs au cours des mois et des années qui suivent. Pour la majorité d'entre eux, la brusque perte de leur idéal d'éducateur avec la fin du séminaire de Mont-Laurier a joué un rôle primordial dans la réorientation de leur vie. Pour Mgr Ouellette, profondément attaché à l'Église, cette décimation de son clergé et la rareté des vocations sacerdotales sont des épreuves très difficiles. Meurtri, il fait face et ajuste l'organisation diocésaine à cette nouvelle réalité.

En septembre 1973, il annonce le jumelage des paroisses de Notre-Dame-du-Laus, Notre-Dame-de-Pontmain et Saint-Aimé de Lac-des-îles confiées à deux prêtres. Débuté en 1961, à l'époque de Mgr Limoges, ce jumelage de paroisses deviendra de plus en plus courant. L'évêque compte également sur le dynamisme des laïcs dans les zones pastorales pour adapter le diocèse à cette nouvelle conjoncture.



1- William Lacelle et Malvina Therrien avec leurs enfants à Saint-Jean-sur-le-Lac, une belle famille d'avant la Révolution Tranquille.... (source archives diocèse : ph1chr73)



2- Le séminaire diocésain de Mont-Laurier devient la polyvalente Saint-Joseph en septembre 1965. (source archives diocèse : ph2chr73)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

74 -MGR JEAN GRATTON

En mai 1978, le Vatican annonce la nomination de Jean Gratton à titre de 4^e évêque de Mont-Laurier. Franco-ontarien né en décembre 1924 à Wendover en face de Plaisance sur l'Ontario, il est le fils de Rhéa Séguin et Aldéric Gratton, cultivateurs. Après l'école primaire dans son village natal, il poursuit ses études classiques et théologiques dans les séminaires d'Ottawa. Suite à son ordination à la prêtrise au printemps 1952, il entreprend des études à Rome où il obtient un doctorat en philosophie. De retour à Ottawa, il œuvre comme professeur et Supérieur au Petit Séminaire; il est également aumônier de la J.E.C. et responsable des aspirants à la prêtrise. Il quitte le monde de l'enseignement en 1970 pour occuper diverses cures dans l'est de l'Ontario. Il est curé de Vanier dans la banlieue d'Ottawa au moment de sa nomination comme évêque de Mont-Laurier

La consécration

Son ordination épiscopale a lieu au Palais des Sports de Mont-Laurier en juin 1978. L'enceinte sportive a été préférée à la cathédrale diocésaine afin de permettre à plus de 3 000 personnes d'assister à la cérémonie. Il s'agit de la seconde consécration d'un évêque dans la ville épiscopale; Joseph-Eugène Limoges a été sacré dans la cathédrale en 1922 alors que François-Xavier Brunet et Louis-André Ouellette l'ont respectivement été à Ottawa et Trois-Rivières.

Une demi-heure avant le début de la célébration, les cloches de tout le diocèse se joignent au carillon de la cathédrale alors qu'une trentaine d'évêques entrent dans le Palais des Sports au milieu d'une garde d'honneur formée de sires Chevaliers de Colomb. Assisté de Mgr Hamelin de Rouyn-Noranda et de Mgr Ouellette, évêque émérite à Mont-Laurier, l'archevêque Plourde d'Ottawa préside la cérémonie où l'on compte des délégations de toutes les paroisses du diocèse; on remarque également la présence du père du nouvel évêque au milieu de nombreux parents et amis venus d'Ottawa.

Simple et émouvante, la célébration donne l'occasion aux fidèles de manifester leurs sentiments par des applaudissements. Après la lecture de la bulle de nomination par le chancelier du diocèse, le moment le plus intense est celui où le célébrant conduit le nouvel évêque à son siège épiscopal.

Un diocèse en souffrance économique

En 1978, le grand diocèse de Mont-Laurier compte 70 000 habitants, presque exclusivement francophones. Les grandes régions pastorales sont : la vallée de la Gatineau tournée vers l'agglomération d'Ottawa d'où origine Mgr Gratton, la vallée de la Lièvre gravitant autour de Mont-Laurier et qui se caractérise par une homogénéité de

mentalité, une fierté d'appartenance ainsi qu'une volonté d'autonomie; la vallée de la Rouge et les hautes terres des Laurentides, l'aire récréative des Montréalais où la communauté est fortement marquée par l'affluence annuelle des villégiateurs.

La population augmente lentement car les jeunes sont nombreux à partir vers des régions où l'économie est plus forte. Le taux de natalité est faible et la population vieillit, particulièrement dans le sud du territoire où de nombreux retraités s'établissent en permanence. La population de la vallée de la Lièvre augmente lentement alors que celle de la Haute-Gatineau stagne. 75% des diocésains résident dans des agglomérations de plus de 1 000 habitants.

Le travail industriel et manufacturier est rare et le revenu moyen des travailleurs est nettement inférieur à celui des régions plus industrialisées; assurance-chômage et aide-sociale sont très présentes. 11% des diocésains vivent de la foresterie et de l'agriculture, particulièrement en Haute-Lièvre et en Haute-Gatineau; près de 50% œuvrent dans les services, enseignement, santé, commerce. Entre Lac-Saguay et Val-David où la population passe du simple au triple durant l'été, le secteur tertiaire est fortement lié au tourisme; au salaire minimum, les emplois saisonniers y sont cependant toujours vulnérables à la conjoncture économique et ne comportent pas de sécurité d'emploi.

Une église diocésaine renouvelée

Au plan religieux, le diocèse qui accueille Mgr Gratton en 1978 est pleinement entré dans les orientations pastorales du Concile Vatican II. On y dénombre 58 prêtres séculiers et 22 réguliers, unis, dévoués et proches des fidèles. Ils sont consultés dans l'élaboration des politiques diocésaines par la voie des comités auxquels Mgr Ouellette a confié de véritables responsabilités. Le diocèse est fier de réalisations inédites dans le traitement financier des prêtres, les nominations et la répartition des tâches.

Le nouvel évêque peut également compter sur des mouvements laïcs diocésains en plein progrès. Renouement conjugal, qui propose une technique de dialogue très simple pour solidifier les couples, a rejoint 5 000 personnes. Cursillo vise à former des catholiques qui n'hésitent pas à témoigner de leur croyance dans les gestes et les paroles de leur vie quotidienne. Combattant pessimisme et défaitisme, le Renouveau charismatique met en relief le rôle du Saint-Esprit dans le cheminement de l'Église contemporaine comme il a joué dans l'Église des premiers temps de la chrétienté. Certaines paroisses sont entièrement transformées par l'action de ces mouvements qui regroupent des centaines de personnes. Les fidèles du diocèse de Mont-Laurier demeurent très attachés à leurs paroisses et à leurs prêtres.



1- Mgr Jean Gratton, le 4^e évêque du diocèse de Mont-Laurier entre 1978 et 2001. (source archives diocèse : ph1chr74)

2- La cérémonie du sacre de Mgr Gratton au Palais des sports de Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph2chr74)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

75 - UN ÉVÊQUE PRÈS DES GENS

À peine sacré évêque de Mont-Laurier, Mgr Gratton se met à l'œuvre. Rassembleur, il se préoccupe d'abord d'être près de ses diocésains. Ses dix premières fins de semaine d'épiscopat sont consacrées à parcourir son grand diocèse, de Gracefield à Saint-Donat-de-Montcalm, de Sainte-Anne-du-Lac à Saint-Rémi-d'Amherst. À chaque endroit, il célèbre la messe, prononce l'homélie et donne une poignée de main à tout le monde à la sortie de l'église. Ces premiers contacts sympathiques et chaleureux le caractérisent pour les années subséquentes. Son calendrier d'activités sociales est toujours bien chargé; il est disponible à toutes les invitations, fêtes communautaires, anniversaires, inaugurations civiles et rencontres avec les diocésains de tous les âges.

L'homme des communications

Dès son arrivée dans le diocèse, il prend entente avec les hebdomadaires et les stations de radio afin d'obtenir l'hospitalité de leurs pages et la diffusion des messages issus des paroisses et de l'évêché. Il écrit régulièrement dans les journaux alors que la radio diffuse sa prière et l'une de ses pensées à tous les midis. Ses interviews du dimanche sont retransmises par toutes les stations radiophoniques diocésaines et la télévision communautaire de Mont-Laurier. Les sujets abordés sont multiples : indifférence religieuse, avortement thérapeutique, foi, paix dans le monde, mariage et divorce, confessionnalité des écoles, rôle des parents, pratique religieuse, éducation sexuelle à l'école, avenir constitutionnel du Canada et situation économique diocésaine.

En juin 1987, il fait entreprendre la publication d'un nouveau journal diocésain qui paraît à quatre reprises durant l'année; « La Voix du Diocèse », tirée à 3 000 copies, est envoyée à tous les laïcs engagés.

Économie et société

De concert avec les autres évêques de l'Ouest-québécois et de l'Est-ontarien, Mgr Gratton signe une importante lettre pastorale portant sur l'industrie forestière à l'automne 1979. Le document met particulièrement en lumière les conséquences importantes d'une surexploitation de la forêt, une importante richesse naturelle du diocèse de Mont-Laurier. Outre les maux causés aux eaux et au gibier, le texte souligne les torts faits aux Anishinàbeg et la très forte charge financière imposée aux bûcherons obligés d'acheter des machines très coûteuses. Le document invite au respect écologique et à une exploitation planifiée. Il présente également diverses suggestions : reboisement obligatoire, utilisation maximum des arbres coupés, éveil des forestiers à prendre eux-mêmes en charge responsabilités et décisions. La lettre a beaucoup d'impact en Haute-Lièvre et en Haute-Gatineau où les diocésains

sont à mettre sur pied des entreprises de seconde transformation des produits forestiers. Le vicaire-général Jean Levert est ainsi invité à prendre part à ces rencontres où se forgent de nouvelles entreprises forestières.

Au plan économique, Mgr Gratton apporte également son appui aux travailleurs des entreprises Bellerive et Ka'N'enda à Mont-Laurier afin qu'ils obtiennent le bois nécessaire à la réouverture des deux usines. En janvier 1987, sa participation à leur journée de solidarité ne passe pas inaperçue; population, travailleurs et évêque descendent dans la rue afin de bloquer la route nationale et d'être entendus en haut-lieu.

Son engagement envers les problèmes sociaux est de même nature. En 1985, il accepte la présidence d'honneur de la première campagne de levée de fonds de Centraide Gatineau-Labelle. Cet organisme a été initié par le vicaire-général Jean Levert après discussions avec son homologue de Saint-Jérôme. Renouvelées annuellement depuis, ces importantes campagnes de financement viennent aider des dizaines de groupes communautaires œuvrant dans toutes les paroisses du diocèse. Ces engagements concrets de l'évêché amènent des laïcs à s'engager sur la même voie. Animés par Marc Gauthier, animateur de pastorale à la polyvalente Saint-Joseph, plusieurs groupes de diocésains deviennent parrains pour des familles du Sud-est asiatique aux prises avec de sérieux problèmes politico-économiques.

Les jeunes et les aînés

Mgr Gratton rencontre annuellement les élèves des polyvalentes du diocèse afin d'échanger avec eux sur leurs valeurs et leur sens de la vie. Il visite également les élèves du primaire se préparant à la confirmation et reçoit à Mont-Laurier les 5e années de tout le diocèse; le programme de la journée comprend une rencontre avec les Moniales Bénédictines à leur abbaye suivie d'une visite guidée de la cathédrale et de l'évêché en compagnie de l'évêque. En 1988, à l'occasion du 75e anniversaire du diocèse, il orchestre un concours sur l'histoire diocésaine dans toutes les écoles; Sainte-Agathe-des-Monts et Mont-Laurier sortent vainqueurs.

Afin de s'allier sagesse et sérénité des aînés, il orchestre une série de rencontres paroissiales avec « ceux et celles qui ont le temps de réfléchir, de méditer avant de s'exprimer et d'agir ». Ces échanges donnent naissance à l'organisme Vie Montante. Avec beaucoup d'à propos, il écrit « Les enfants qui ne visitent plus leurs aînés sont plus à plaindre qu'à blâmer car les aînés ont une sagesse à transmettre. ».



1- « La Voix du Diocèse », un journal diocésain lancé par Mgr Gratton en 1987. (source archives diocèse : ph1chr75)

2- Mgr Gratton et un groupe d'étudiants visitant cathédrale et évêché de Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph2chr75)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© Luc Coursol
historien

76 - UN ÉPISCOPAT BIEN REMPLI

Voyages « ad limina »

En octobre 1978, Mgr Gratton est à Rome pour présenter l'état de son diocèse laurentien au Vatican. Le siège papal étant alors vacant suite au décès de Jean-Paul I, il se trouve sur place au moment du Conclave qui élit le nouveau pape. Au cœur de la chrétiété, il assiste ainsi aux funérailles du pape décédé, à la sortie de la fumée blanche de la chapelle Sixtine annonçant l'élection de Jean-Paul II et, avec l'épiscopat québécois, à une audience où il salue le nouveau pape. Son second voyage « ad limina » a lieu 5 ans plus tard, en octobre également. Avec les autres évêques du Québec, il a cette fois le privilège de souper et de discuter avec le Souverain Pontife. Avant de partir pour Rome et afin que son voyage soit mieux compris, il a eu la belle initiative de présenter son rapport, destiné au Vatican, devant 500 diocésains rassemblés à l'église de L'Annonciation.

Une nouvelle cathédrale

Lundi, le premier février 1982, la cathédrale de Mont-Laurier est la proie d'un violent incendie criminel. En quelques heures, le plus important trésor artistique diocésain, fierté de la ville épiscopale, disparaît : boiseries ouvragées et vitraux magnifiques sont réduits en cendre. D'une rare violence, l'incendie menace aussi l'évêché mais les pompiers parviennent à contenir le sinistre. Des milliers de personnes assistent au malheureux drame; la cathédrale incendiée constitue une perte irremplaçable. Que de souvenirs se rattachent à l'édifice! Les plus âgés se rappellent sa construction, les prêtres et les évêques qui y ont œuvré. Pour certains, c'est l'église où ils ont fait baptiser un enfant, où il ont pleuré parents et amis disparus; pour d'autres, c'est le souvenir d'une première communion, d'une confirmation, d'une communion solennelle ou d'un mariage. Pour les paroissiens de Notre-Dame-de-Fourvière, c'est la cathédrale des grandes cérémonies qu'affectionnait Mgr Limoges, celle de la grand-messe dominicale en latin où plusieurs restaient debout à l'arrière faute de place et celle de la messe des enfants arrivant en rangs. L'attachement est grand et lorsque la télévision nationale diffuse les tristes images, plusieurs diocésains ressentent une peine aussi grande que celle des témoins du drame; leurs larmes en témoignent.

Après les démarches nécessaires, les travaux de reconstruction débutent deux ans plus tard. La nouvelle cathédrale est érigée à l'intérieur des murs de pierre restés debout; la nef est réduite mais la façade est en partie restaurée pour garder mémoire de l'ancienne église. Signés par l'architecte André Simon de Mont-Laurier, plans et devis sont confiés à l'entrepreneur Gilles Paquette. Répondant à l'appel lancé par leur évêque, les diocésains souscrivent plus de 100 000\$ pour la nouvelle église-mère du diocèse. En octobre 1984, les paroissiens de Notre-Dame-de-Fourvière assistent à une première messe dans la nouvelle cathédrale,

très sobre, selon la volonté même de Mgr Gratton. La consécration se fait en mai 1985, l'année du centenaire de la ville épiscopale.

75e anniversaire du diocèse

Chancelière diocésaine, S. Denise Savard est désignée responsable des activités soulignant le 75e anniversaire du diocèse en 1988. Sous le thème « Foi et Espérance, d'hier à demain », des centaines de laïcs engagés dans les zones pastorales sont mis à contribution pour des célébrations particulières, la restauration de croix de chemin et des pèlerinages aux diverses grottes mariales du diocèse. Le Centre d'exposition de Mont-Laurier réalise une intéressante exposition d'objets significatifs, de pièces artistiques et de photographies alors que les Communautés religieuses parcourent le diocèse avec un salon de leurs œuvres actuelles et passées.

Trois grandes célébrations liturgiques se tiennent respectivement à Sainte-Agathe-des-Monts, Maniwaki et Mont-Laurier alors que l'historien Luc Coursol rédige un volume relatant les grands moments ayant marqué la présence de l'Église catholique dans les cantons du Nord.

L'enseignement épiscopal

Tout au long de son épiscopat, Mgr Gratton invite les diocésains à une réflexion plus profonde sur les aspects pastoraux qu'il privilégie. Rejetant l'avortement thérapeutique que la Cour Suprême du Canada vient de légaliser, il affirme que « les fidèles n'auront pas à répondre du respect de la vie devant une cour humaine mais devant Dieu »; pour lui, le temps est venu de se liguer pour faire reconnaître les droits de l'enfant dans le sein de la mère.

De même façon, il traite du mariage et de la famille. Aux couples envisageant l'union religieuse, il souligne que, le temps faisant apparaître les défauts mutuels, leur principal défi sera d'user de compassion, de douceur et de patience l'un pour l'autre. Aux parents, il rappelle que leur rôle est mutuellement complémentaire pour assurer une qualité de présence aux enfants.

Préoccupé par le vieillissement du clergé, il ne manque pas d'occasions pour demander aux laïcs engagés d'intensifier leurs prières et leurs actions pour le recrutement de nouvelles vocations. À l'automne 1992, après consultation avec son Conseil presbytéral et son Conseil de pastorale, il demande à l'Église diocésaine de s'inspirer de la miséricorde et du pardon de Jésus-Christ pour mieux accueillir les personnes divorcées et réengagées. Forts de la qualité humaine de leur nouvelle union ces couples sont dès lors incités à faire appel à leur conscience éclairée afin de participer pleinement et loyalement aux célébrations eucharistiques.



1- L'incendie criminel de la cathédrale Notre-Dame-de-Fourvière de Mont-Laurier, le premier février 1982. (source archives diocèse : ph1chr76)



2- La nouvelle cathédrale de Mont-Laurier est érigée à l'intérieur des murs de granite de la cathédrale incendiée suivant les plans de l'architecte André Simon en 1984. (source archives diocèse : ph2chr76)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courrier*
historien

77 - MGR VITAL MASSÉ

Après la démission de Mgr Gratton au moment de son 75e anniversaire, le Vatican désigne Vital Massé à titre d'évêque de Mont-Laurier. Né à Saint-Barthélémy en décembre 1936, le nouveau pasteur du diocèse est le fils d'Irène Bastien et Charles-Omer Massé cultivateur et menuisier. Ordonné prêtre en mai 1962, il enseigne d'abord au séminaire de Joliette. Après un doctorat en théologie à Rome et une solide formation en catéchèse à Strasbourg, il œuvre dans le diocèse de Joliette comme aumônier dans les écoles secondaires, à la pastorale des vocations, à l'éducation chrétienne au primaire et comme curé dans diverses paroisses. En 1993, il devient vicaire-général du diocèse de Joliette et en novembre de la même année, son sens de la prière et de l'Église en font l'évêque-auxiliaire du diocèse de Saint-Jérôme.

À titre d'évêque de Mont-Laurier, l'inauguration de son ministère pastoral se fait dans la cathédrale diocésaine le 4 novembre 2001. Dans une église bondée, les diocésains accueillent ce 5e évêque venu de la patrie du curé Labelle. Avec le cardinal Turcotte de Montréal, 25 évêques sont de la célébration présidée par Mgr Ébacher, l'archevêque d'Ottawa. Après lecture de la bulle pontificale et remise du bâton pastoral, le nouveau pasteur prend place sur le siège épiscopal, un reliquat conservé du reposoir du Congrès Eucharistique de 1952. Moment émouvant alors que Yolaine, la sœur de Vital Massé, lui remet le pain d'autel.

Le diocèse en 2002

Au fil des saisons qui suivent, les diocésains découvrent un pasteur à l'écoute, patient, plein d'humour qui entend faire honneur à sa devise : « Avec Lui, ensemble risquer l'avenir ». De son côté, il sillonne un diocèse francophone à 94% qui progresse lentement en population en raison de l'exode des jeunes vers les grands centres. Le groupe des 65 ans et plus connaît la plus nette augmentation avec ces citadins villégiateurs qui s'établissent dans les Laurentides à leur retraite. Mont-Laurier demeure le centre de la Lièvre alors que de Grand-Remous à Gracefield, la Haute-Gatineau gravite toujours dans la sphère d'influence d'Ottawa-Gatineau. Entre Lac-Saguay et Val-David, les Laurentides constituent le royaume des villégiateurs entre plans d'eau et pentes enneigées, on y dénombre près de 20 000 résidences secondaires pouvant héberger 80 000 personnes durant l'été. Sans compter les hôtels et les terrains de camping, la population de cette partie du diocèse triple durant la saison estivale.

Malgré le décès de 48 prêtres au cours des 2 décennies précédentes et la fin des activités de plusieurs Communautés religieuses, le diocèse continue de relever les défis. Fortement unis, les prêtres sont des témoins de la bonté, de la tendresse et de la miséricorde de Jésus-Christ

tout en laissant beaucoup de place à l'espérance. Les paroisses sont réunies en grands secteurs pour maximiser les services. Les responsables de pastorale sont bien formés en théologie, psychologie et animation avec le programme du collège Marie-Victorin et les marguilliers sont prudents dans les paroisses où la majorité des personnes ne s'acquittent plus de leur dîme. L'implication des femmes explique en bonne part cette évolution positive dans l'administration et les initiatives visant à sensibiliser les distants qui oublient de contribuer au maintien des services.

Dans cette foulée, Mgr Massé met en place le bureau de l'évêque au début de 2002; les 8 prêtres modérateurs des secteurs Haute-Gatineau, Maniwaki, Mont-Laurier, Sud-de-la-Lièvre, Nord-de-la-Lièvre, la Rouge, Saint-Jovite et Sainte-Agathe-des-Monts sont appelés à l'animation du diocèse avec l'évêque, le vicaire-général André Chalifoux et la chancelière S. Denise Savard.

L'accompagnement de la jeunesse

La venue du pape Jean-Paul II à Toronto en juillet 2002 permet à Mgr Massé de démontrer l'intérêt qu'il porte aux jeunes. Instituées en 1984, ces Journées Mondiales de la Jeunesse réunissent des milliers de participants de 17 à 35 ans venus du monde entier pour célébrer leur foi. La cinquantaine de jeunes accompagnant le pasteur de Mont-Laurier préparent fébrilement leur rencontre avec cet homme charismatique de 82 ans duquel émane un courant magique. Au-delà du contact dynamisant, ces jeunes ont conscience d'approcher l'homme le plus universel de la Terre en raison de ses nombreux voyages et son ouverture aux diverses cultures. Arrivés de 150 pays, couchant par terre dans les écoles et marchant quotidiennement jusqu'à 10 kilomètres pour assister aux catéchèses, ces jeunes vivent une expérience de fraternité qui les marque pour la vie.

Bien que l'événement laisse d'importants résultats spirituels, il laisse aussi les diocèses canadiens avec un sérieux déficit en raison du nombre restreint de participants américains à la suite des actes terroristes du 11 septembre 2001. Le diocèse de Mont-Laurier doit ainsi éponger 219 000\$ du déficit. Mgr Massé demande aide aux paroisses en rappelant l'importance de l'événement : « J'ai déjà trop d'exemples des fruits produits par ce rendez-vous exceptionnel pour douter qu'il a été et sera encore pendant des années une grâce pour notre jeunesse en quête de sens et de spiritualité. ». Un grand tirage, une première pour le diocèse, s'avère la solution à ce problème financier. Le succès alors obtenu amène la répétition de la formule à 4 reprises par la suite, apportant ainsi un baume financier au diocèse.



1- Mgr Vital Massé, le 5e évêque de Mont-Laurier entre 2002 et 2012.. (source archives diocèse : ph1chr77)



2- Un groupe de jeunes diocésains en préparation pour les Journées Mondiales de la Jeunesse. (source archives diocèse : ph2chr77)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

78 - UN TEMPS NOUVEAU

Agents et agentes de pastorale

Afin d'actualiser leurs priorités et de susciter leur ressourcement, Mgr Massé met en place le Conseil diocésain des agentes et agent de pastorale qu'il réunit à 2 reprises durant l'année. Animés par l'esprit du Concile Vatican II, ces catholiques engagés constituent une partie indispensable du corps pastoral et contribuent grandement à la vitalité de l'Église diocésaine. Impliqués dans leur paroisse, ils animent la pastorale dans les écoles, les hôpitaux, les Centres d'accueil et les mouvements. Mandatés par l'évêque pour aider les prêtres moins nombreux, ils acquièrent d'abord une formation en théologie, en psychologie et en animation offerte par le collège Marie-Victorin de Montréal. Tout en demeurant conscients des témoignages qu'ils et qu'elles portent car on attend beaucoup d'eux, ils apportent leur soutien au Conseil de pastorale, à la préparation aux sacrements, à la liturgie, aux familles, aux malades et aux personnes éprouvées. Assistant les prêtres qui se déplacent d'une communauté à l'autre, ils permettent à plusieurs paroisses de rester ouvertes.

Une nouvelle évangélisation

L'un des principaux défis de ces agents et agentes de pastorale est la prise en charge de la préparation des enfants aux sacrements. Pendant longtemps, cette responsabilité était assumée par les écoles mais avec la déconfectionnalisation de celles-ci qui culmine en 2008, ce rôle revient maintenant à ces catholiques engagés qui doivent expérimenter une nouvelle façon d'aider les parents, souvent distants, à instruire leurs jeunes à la religion et à la spiritualité. Un nouveau parcours est ainsi offert aux parents qui s'engagent à participer aux rencontres pour transmettre les valeurs chrétiennes à leurs enfants. Il faut énergie et temps pour implanter cette nouvelle façon d'annoncer Jésus-Christ; c'est une question de permanence où chaque paroisse devient pays de mission. Pour ce faire, il faut compter sur des agentes et agents de pastoral bien formés avec un solide accompagnement spirituel.

Dès lors, l'évêché de Mont-Laurier met en œuvre un vaste chantier de renouvellement de la catéchèse proposée aux baptisés. Bien que stimulants, ces défis de la formation chrétienne des jeunes sont considérables. Il importe avant tout de former une bonne équipe afin que, dès la première rencontre, les parents demandant le baptême pour leurs enfants soient bien informés qu'ils deviennent accompagnateurs non seulement au baptême mais également pour la suite des sacrements du pardon, de l'eucharistie et de la confirmation.

L'infatigable Jean Levert

Formidable serviteur de l'Église diocésaine à titre de vicaire-général pendant 25 ans, Jean Levert s'éteint le 24 février 2004. Fils de Marie-Anne Grenier et Victor Levert, il naît à Saint-Faustin en avril 1935. Après ses études classiques au séminaire de Mont-Laurier et ses études théologiques à Ottawa, il complète une maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal. Ordonné prêtre par Mgr Ouellette en mai 1958, il est successivement vicaire à Gracefield et à Saint-Donat-de-Montcalm avant d'occuper le poste de vicaire-général à compter de 1977.

Dès lors, il est de tous les dossiers : Conseils diocésains, traitement financier des prêtres, Mutuelle des Assurances d'églises, implications des laïcs, formation des responsables de pastorale, regroupement des paroisses, relève sacerdotale, modernisation du secrétariat diocésain, sessions bibliques et ressourcements. Il sert le diocèse jusqu'à épuisement.

Sociologue, il publie, en collaboration avec Alain Morin, des travaux sur la famille et sur le tourisme dans le diocèse. Il se fait également promoteur d'une Église diocésaine engagée dans les questions sociales où sa compétence est à l'origine et au soutien d'importants projets : garderies, coopérative de récupération, Centraide Gatineau-Labelle, Défi-Autonomie.

Attentif, généreux, persévérant et attachant, il est non seulement un bon prêtre mais également un citoyen qui marque l'histoire des cantons du Nord. C'est dans le cœur et le souvenir des personnes qui l'ont côtoyé qu'il faut chercher l'importance de cet homme de foi. « Si l'énumération de ses fonctions et tâches est longue à faire, celle de ses qualités l'est également... combien de gens ont profité discrètement de sa compassion et de sa lucidité dans des situations délicates et difficiles? » écrit son successeur, André Chalifoux, au moment de son décès. Afin de commémorer son apport à l'histoire diocésaine, une salle de l'évêché restauré portera son nom à compter de l'automne 2005.

Six ans plus tard, la communauté de Saint-Faustin rend hommage, à son tour, à ce fils bien aimé en donnant son nom à la nouvelle salle attenante à la jolie église témoin de son baptême, sa confirmation et son ordination à la prêtrise. Sa dépouille repose dans le cimetière paroissial tout près.



1- Des agentes et agents de pastorale engagés dans une Église plus communautaire. (source archives diocèse : ph1chr78)



2- Prêtre et sociologue, vicaire-général du diocèse de Mont-Laurier pendant 25 ans, Mgr Jean Levert marque l'histoire du diocèse et celle des Laurentides. (source archives diocèse : ph2chr78)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant
historien*

79 - DES FORCES REGROUPÉES

Le regroupement

Déjà amorcé par Mgr Ouellette et Mgr Gratton, le regroupement des paroisses culmine avec Mgr Massé. Cette formule permet une meilleure répartition des ressources, génère des projets plus unifiés, multiplie les forces et élargit le champ des compétences. Les résultats sont particulièrement positifs dans l'initiation des enfants à la vie chrétienne. Sur le plan administratif, elle permet de sauver temps et énergie. Afin que la formule soit utile et bienfaisante, l'équipe interparoissiale doit inclure des personnes de chaque communauté et n'avoir qu'un seul Conseil de pastorale pour ne pas surcharger les prêtres peu nombreux. Le regroupement doit respecter chacune des communautés car, bien qu'elles se rejoignent dans la pastorale, elles ont leurs propres caractéristiques. Les forces de chacune sont essentielles dans la préparation des enfants aux sacrements. Il faut aussi éviter que la communauté la plus peuplée ait une prépondérance injustifiée dans les décisions pastorales. Pour avoir un Conseil de pastorale efficace, il faut identifier des personnes articulées, capables de discernement et aptes à jouer un rôle de pivot dans leur communauté respective.

Après présentation au clergé, le grand chantier du regroupement des paroisses est rendu public au printemps 2004. Même si, par décret, un évêque peut statuer sur le sort de toutes les paroisses de son diocèse, Mgr Massé, respectueux, tient à une consultation où chaque communauté chemine à son rythme. Sous le thème « Se regrouper pour annoncer Jésus-Christ », les paroisses s'engagent dans le long processus de regroupement. Pendant des mois, états de la situation et opinions se multiplient : baisse de la pratique religieuse, vieillissement des prêtres, diminution des revenus, continuité de la mission, réduction de l'administratif et augmentation de la pastorale, rassemblement des forces vives, atténuation de l'esprit de clocher, rapprochement des communautés et promotion de l'universalité enseigné par le Christ. Une conclusion évidente en ressort : une paroisse est d'abord une communauté de croyants avant d'être une entité administrative.

Dans cette foulée, en 2007, Mgr Massé signe une entente avec le ministère de la Culture stipulant que les églises délaissées sont prioritairement offertes aux municipalités ou à des organismes communautaires pour la valeur nominale d'un dollar avec entente d'utilisation pour fins de culte.

Le partage des tâches

Dans tout ce processus de regroupement, il importe de clarifier les tâches dévolues aux prêtres et aux responsables de pastorale. À l'exemple des missionnaires itinérants parcourant les chantiers forestiers et les premières colonies

du diocèse, les prêtres du XXI^e siècle sont appelés à voyager d'un village à l'autre et plusieurs ont la responsabilité de 2 ou 3 communautés. Pour les aider, il faut que chacune ait son équipe de laïcs collaborateurs afin qu'ils centrent leur travail sur la célébration des sacrements, l'annonce de l'évangile, l'initiation sacramentelle, le soutien aux personnes éprouvées et la formation des responsables de pastorale. Au nom de Jésus-Christ qui n'a ni horaire ni frontière, les communautés sont invitées à accepter sereinement ces changements où la présence du prêtre, l'horaire des célébrations et le regroupement des laïcs engagés sont modifiés.

Si le rôle des prêtres et des agentes de pastorales est indispensable, celui des mouvements chrétiens l'est tout autant. En janvier 2003, Mgr Massé rassemble les responsables de ces groupes afin d'échanger sur leur rôle respectif dans la vie des paroisses regroupées. Tour à tour, Aféas, Brebis de Jésus, Chevaliers de Colomb, Cursillo, Développement et Paix, Filles d'Isabelle, Foi et Lumière, Joie de Vivre, Porte Ouverte, Croissance du couple et Renouveau Charismatique présentent les objectifs de leur mouvement où foisonnent amitié, entraide, solidarité, joie et espérance.

Le patrimoine religieux

À compter de 1995, le ministère des Affaires culturelles de Québec s'engage dans la restauration des édifices religieux érigés avant 1945. Les administrateurs diocésains Guy Lefebvre et Jean-Jacques Rodier ainsi que l'architecte François Lacroix sont mandatés pour faire l'inventaire des églises admissibles à ce programme. Au cours de la décennie qui suit, le diocèse de Mont-Laurier reçoit une somme de près de 2 millions de dollars à cette fin; les paroisses choisies sont libres de s'engager dans ces travaux où elles assument 50% des coûts.

Tour à tour, les églises de Bouchette, Montcerf, Maniwaki, Notre-Dame-du-Laus, Mont-Laurier, Ferme-Neuve, Nomingue, La Minerve, Mont-Tremblant, Saint-Faustin, Sainte-Lucie-des-Laurentides et Val-David sont l'objet de restauration, qui à la toiture, qui au parement de pierre ou de bois, qui aux fondations, qui au drainage ou à la peinture intérieure. La plus importante subvention revient à la grande église de pierre aux 2 clochers de Sainte-Agathe-des-Monts. Les diocésains et les touristes redécouvrent ainsi un patrimoine bâti dont la beauté réside autant dans la qualité du travail et le génie de la construction des bâtisseurs que dans la quantité des œuvres d'art qui s'y trouvent.

À l'automne 2005, d'importants travaux sont également entrepris à l'évêché de Mont-Laurier. Les services diocésains sont regroupés au 3^e et 4^e étages alors que le rez-de-chaussée et le 2^e étage sont loués afin d'assurer le paiement des travaux effectués.



1- À travers l'histoire du diocèse de Mont-Laurier, le mouvement des Chevaliers de Colomb demeure fidèle à sa mission chrétienne. (source archives diocèse : ph1chr79)



2- La belle église Saint-Ignace de Nomingue, l'une de celles qui ont bénéficié du programme du ministère des Affaires Culturelles. (source archives diocèse : ph2chr79)



Le Diocèse de Mont-Laurier 1913-2013



© *Le Courant*
historien

80 - MGR PAUL LORTIE

Suite à la démission de Mgr Massé au moment de son 75e anniversaire, le Vatican désigne Mgr Paul Lortie, évêque-auxiliaire à Québec, à titre de 6e évêque de Mont-Laurier. Né à Beauport en mars 1944, il est le fils de Géraldine Goulet et Lorenzo Lortie, huissier. Ordonné prêtre en mai 1970, il s'engage dans l'enseignement au séminaire Saint-Victor de Beauce avant d'entreprendre des études en catéchèse à Québec et à Paris. Après avoir œuvré au Centre diocésain de Québec et auprès de l'Assemblée des évêques du Québec, il occupe successivement des cures à Portneuf, Deschambault et Québec. Devenu vicaire épiscopal, il est appelé comme évêque-auxiliaire du cardinal Marc Ouellette à Québec en avril 2009.

« J'ai le souci de la relève sacerdotale et je tâcherai d'aider les gens à reconnaître l'appel... mais avant tout, je souhaite révéler la Source d'amour au plus grand nombre possible. » déclare-t-il à son arrivée dans son nouveau diocèse. Inspiré par sa devise « Joie et Paix », son ministère pastoral s'amorce le 15 mars 2012 avec son intronisation présidée par l'archevêque Durocher de Gatineau. En présence du Nonce apostolique et de plusieurs confrères évêques, accompagné de Mgr Massé, l'évêque-émérite de Mont-Laurier et de Mgr Lacroix, l'archevêque de Québec et primat de l'Église canadienne, il prend place sur le siège épiscopal dans la cathédrale de Mont-Laurier où se pressent clergé, fidèles et amis.

Le diocèse de 2012

Dans la foulée du regroupement des paroisses réalisé par son prédécesseur, Mgr Lortie se retrouve en charge d'un grand diocèse comptant 7 secteurs pastoraux formés de 19 paroisses.

Le secteur Haute-Gatineau comprend la paroisse La Visitation avec les communautés de Gracefield et Pointe-Confort. Les paroisses autonomes Saint-Félix de Lac-Blue-Sea et Saint-Gabriel de Bouchette sont aussi du secteur. Sise dans le diocèse voisin de Pembroke, la paroisse Saint-Roch de Lac-Cayaman est également desservie par ce secteur pastoral.

Le secteur Maniwaki est celui de la paroisse L'Assomption-de-Marie avec les communautés de Maniwaki, Aumond, Grand-Remous, Bois-Franc, Montcerf-Lytton, Messines et Sainte-Thérèse-de-la-Gatineau. La paroisse anglophone Saint-Patrick et la mission Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire de Kitigan Zibi sont également du secteur.

Le plus peuplé avec 22 000 personnes, le secteur Mont-Laurier comprend 4 paroisses : Notre-Dame-de-l'Espérance avec les communautés de Notre-Dame-du-Laus et Notre-Dame-de-Pontmain; Bon Pasteur avec les communautés de Lac-de-Cerf, Kiamika et Val-Barrette; Notre-Dame-de-la-Rive avec les communautés de Lac-des-Écorces et Chute-Saint-Philippe; Notre-Dame-de-l'Alliance avec

les communautés de Mont-Laurier, Saint-Jean-sur-le-Lac, Val-Limoges et Lac-des-Iles.

Le secteur Nord-de-la-Lièvre est celui de la paroisse Notre-Dame-de-la-Lièvre avec les communautés de Ferme-Neuve, Mont-Saint-Michel, Lac-Saint-Paul et Sainte-Anne-du-Lac.

Le secteur de la Rouge est formé de la paroisse Notre-Dame-de-la-Rouge avec les communautés de Lac-Saguay, Nomingue, Sainte-Véronique, L'Ascension, L'Annonciation, La Macaza, La Minerve, Labelle et les dessertes Notre-Dame-du-Lac-Labelle et Notre-Dame-de-Grâce du lac Castor.

Le secteur Mont-Tremblant comprend 3 paroisses : Saint-Jovite avec les communautés de La Conception, Mont-Tremblant et Saint-Jovite; Sainte-Trinité avec les communautés de Saint-Faustin, Lac-Carré et Lac-Supérieur; Saint-Jean-de-Brébeuf avec les communautés de Vendée, Lac-des-Plages, Brébeuf et Saint-Rémi-d'Amherst. Desservie par le diocèse voisin de Gatineau, la paroisse Notre-Dame-du-Mont-Carmel de Duhamel est aussi dans ce secteur.

Le secteur Sainte-Agathe est celui de la paroisse Sainte-Agathe avec les communautés de Val-des-Lacs, Lantier, Sainte-Lucie-des-Laurentides, Sainte-Agathe-des-Monts et Val-David. La paroisse autonome Saint-Donat-de-Montcalm et la desserte Notre-Dame-de-la-Garde du lac Croche sont aussi de ce secteur pastoral.

Un premier centenaire

« Chaque jour est une belle page d'histoire... l'important est de savoir fleurir où l'on est planté » affirme Mgr Lortie au moment où s'amorcent les activités marquant le premier centenaire du diocèse de Mont-Laurier. Sous le thème « Passons le flambeau de la foi », une équipe dynamique orchestre les festivités au cours de cette année 2013 : célébrations liturgiques rassemblant fidèles, communautés religieuses, mouvements, clergé, évêques et Nonce apostolique; logo, flambeau, calendrier, bannières et chant soulignant l'année; retrouvailles JMJ, brunch et banquet de l'évêque culminant avec remise des médailles du Mérite diocésain; chroniques historiques et monument sur la place de la cathédrale affermissant fierté et mémoire collective.

Épilogue-

Écrits avec amour, respect et fierté, ces quatre-vingts chroniques visaient à mettre en lumière une Église diocésaine vivante. Vivre, c'est grandir à travers transitions, tournants et défis; abordés avec confiance et espérance, ces passages sont toujours occasions de croissance.

À l'exemple de Jésus parcourant la Palestine pour écouter et aider les plus pauvres, l'Église de Mont-Laurier s'est moulée aux cantons du Nord pour épouser angoisses, difficultés, joies et espoirs d'une population fière et tenace.



1

1- Arrivé de Québec au printemps 2012, Mgr Paul Lortie devient le 6e évêque de Mont-Laurier. (source archives diocèse : ph1chr80)



2

2- Les membres du Comité du centenaire du diocèse lors du dévoilement du logo et du slogan « Passons le flambeau de la foi. » (source archives diocèse : ph2chr80)

RÉGIONS DE LA GATINEAU, DE LABELLE ET DE LA MATTAVINIE



ECHELLE DE 22 MILLES AU POUCE